

# BISU

Études japonaises

---

*Dossier*

## **Naissance d'une revue féministe au Japon : *Seitō* (1911-1916)**

coordonné par Christine LÉVY

---

Varia

---

Livres à lire

---

48

automne-hiver  
2012

# EBISU

48

automne-hiver 2012

*Directeur de la publication* : Christophe MARQUET

*Comité de rédaction* : Guy FAURE, Jennifer HASAE, Hélène LE BAIL, Christine LÉVY, Christophe MARQUET, Arnaud NANTA, Laurent NESPOULOUS, Thierry RIBAUT.

*Secrétaire de rédaction* : Hélène LE BAIL

*Comité éditorial* : Jennifer HASAE, Hélène LE BAIL, MIKASA Maki.

*Secrétaire éditorial* : Jennifer HASAE

*Comité scientifique* : Natacha AVELINE (CNRS), Patrick BEILLEVAIRE (CNRS), Augustin BERQUE (EHESS), Robert BOYER (CEPREMAP), Laurence CAILLET (U. Paris X), William CLARENCE-SMITH (U. de Londres), Florian COULMAS (DIJ), Alain DELISSEN (EHESS), Nicolas FIÉVÉ (EPHE), Harald FUSS (U. de Heidelberg), Carol GLUCK (U. de Columbia), Jacques GRAVEREAU (HEC), HIROTA Isao (U. Teikyō), Annick HORIUCHI (U. Paris-Diderot), ISHIDA Hidetaka (U. de Tokyo), Jacques JAUSSAUD (U. de Pau), Paul JOBIN (U. Paris-Diderot), KAWADA Junzō (U. de Kanagawa), Christophe MARQUET (INALCO), MIURA Nobutaka (U. Chūō), Nicolas MOLLARD (U. de Genève), Jacqueline PIGEOT (U. Paris-Diderot), Karoline POSTEL-VINAY (CERI), Massimo RAVERI (U. Ca'Foscari), Jean-François SABOURET (CNRS), Cécile SAKAI (U. Paris-Diderot), Éric SEIZELET (U. Paris-Diderot), Pierre SOUYRI (U. de Genève), Bernard THOMANN (INALCO), Joël THORAVAL (EHESS), Yves TIBERGHEN (U. British Columbia), Elisabeth WEINBERG DE TOUCHET (U. Lille I), Pierre-Étienne WILL (Collège de France), Claudio ZANIER (U. de Pise).

*Mise en pages* : Jennifer HASAE

*Éditeur et propriétaire du titre* : Bureau français de la Maison franco-japonaise © 3-9-25, Ebisu, Shibuya-ku, Tokyo 150-0013, Japon © Tél : (03) 5421-7641 © Fax : (03) 5421-7651 © E-mail : ebisu@mfi.gr.jp © Site web : <http://www.mfi.gr.jp/publications/ebisu/>.



Revue soutenue par  
l'Institut des Sciences Humaines  
et Sociales du CNRS

La revue *Ebisu*, fondée à la Maison franco-japonaise en 1993, publie des textes en langue française dans le domaine des études japonaises. Elle est classée B par l'AERES depuis 2008.

*Indexations, référencements* : AERES, Bibliography of Asian Studies, International Political Science Abstract, *Le Monde diplomatique*, Réseau Asie.

*En ligne* :

Retrouvez tous les anciens numéros d'*Ebisu* sur le portail internet Persée :  
[www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/ebisu](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/ebisu)

*Soumission des articles* :

Voir les instructions aux auteurs sur le site web : [www.mfj.gr.jp/publications/ebisu/](http://www.mfj.gr.jp/publications/ebisu/)

*Avertissement* :

Les articles sont publiés sous la responsabilité scientifique de leurs auteurs après examen anonyme par des rapporteurs que nous remercions pour leur collaboration.

*Note sur les transcriptions* :

La transcription du japonais en *rōmaji* adoptée dans *Ebisu* suit le système Hepburn modifié. Les voyelles longues sont indiquées par un macron.

Les mots d'origine japonaise tombés dans l'usage courant en français (c'est-à-dire les mots répertoriés dans les dictionnaires de langue française généraux et dont la signification est sans équivoque pour tout locuteur français non japonologue) sont orthographiés comme des mots français lorsqu'ils apparaissent dans une phrase française (on écrira ainsi : des judokas, Tokyo, saké, etc.).



# Sommaire

## Dossier

### Naissance d'une revue féministe au Japon : *Seitō* (1911-1916)

coordonné par Christine LÉVY

#### Introduction

#### Féminisme et genre au Japon

Christine LÉVY ..... 7

#### Le premier débat public de *Seitō* : autour d'*Une Maison de poupée*

Christine LÉVY ..... 29

#### Nora, *Seitō*, *Xīn Qīngnián*

NIIMURA Yōko ..... 59

#### Le débat dans *Seitō* sur la femme nouvelle, *atarashii onna*

Marion SAUCIER ..... 83

#### Quand les femmes parlent d'amour... : le discours sur l'amour dans *Seitō*

ŌTA Tomomi ..... 101

Turbulences génériques du roman au sein de la revue *Seitō* :  
partage des normes de l'écriture de soi

ODAIRA Maiko..... 119

La chasteté, d'un devoir vers un droit :  
au prisme du débat (1914-1916) autour de *Seitō*

Isabelle KONUMA ..... 147

Chronologie interne à *Seitō*..... 167

## Varia

L'emploi des seniors au Japon :  
un état des lieux du contexte et des pratiques

Julien MARTINE..... 173

## Livres à lire

Recensions ..... 203

Jean-Jacques TSCHUDIN, *Histoire du théâtre classique japonais*, Toulouse, Anacharsis, coll. « essais », 2011.

SAIHANJUNA 賽漢卓娜, *Kokusai idō jidai no kokusai kekkon. Nihon no nōson ni totsuida Chūgoku josei* 国際移動時代の国際結婚——日本の農村に嫁いだ中国人女性 *Intermarriage in the Global Immigration Era: Chinese Wives Settling in Rural Japan*, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房, 2011.

TAKEDA Satoko 武田里子, *Mura no kokusai kekkon saikō. Kekkon ijū josei to nōson no shakai hen.yō* ムラの国際結婚再考——結婚移住女性と農村の社会変容 (Nouvelles réflexions sur les mariages internationaux dans les villages. Migrations de mariage et transformations sociales des communes rurales), Tokyo, Mekong めこん, 2011.

FAIER Lieba, *Intimate Encounters. Filippina Women and the Remaking of Rural Japan*, Berkeley, University of California Press, 2008.

Ouvrages reçus..... 207

Résumés 要旨 Abstracts ..... 209

# Dossier

Naissance d'une revue féministe  
au Japon : *Seitō* (1911-1916)

*coordonné par Christine LÉVY*



Avec le soutien du Centre de recherches sur les civilisations de l'Asie orientale (CRCAO) de l'UMR 8155 pour la traduction des textes japonais.

# Introduction

## Féminisme et genre au Japon

L'année 2011 vit le centenaire de la création de *Seitō* 青鞥 (Les Bas-bleus), la première revue littéraire créée uniquement par des femmes<sup>1</sup>. Le nom de la revue, publiée par l'association Seitōsha 青鞥社 fondée en juin 1911, est une traduction en sino-japonais de *Bluestockings*, qui désigne les membres du célèbre salon littéraire présidé par Elizabeth Montagu (1720-1800) à Londres<sup>2</sup>. La revue naquit sous les auspices de l'apparition de la « femme nouvelle », objet de représentations fantasmées diverses, symbolisant l'entrée des femmes dans la modernité. Les articles publiés dans ce dossier sont issus en grande partie des journées d'étude « Autour du centenaire de *Seitō* », organisées à la Maison franco-japonaise en septembre 2011.

---

1. La première présentation en français se trouve dans l'ouvrage de Claire Dodane (2000 : 232-247).

2. La première traduction de cette expression en japonais se trouve dans un article qui parle de sa traduction en France, « Bas-bleus » (traduit par « *tabi* bleus » *kontabi* 紺足袋) dans un article de journal qui date du 29 juin 1880 (*Yūbin hōchi shinbun* 郵便報知新聞). L'auteur explique qu'en France cette expression désigne les femmes qui revendiquent l'égalité des droits avec les hommes, et précise qu'il ignore d'où vient cette expression. En 1888, dans un dictionnaire anglais-japonais (*Eiwa shinkokumin daijiten* 英和新聞大辞典), on trouve une autre traduction à l'entrée *Bluestocking* : *bungaku aru onna* 文学アル女 (une femme instruite). Voir l'article de Watanabe Mami (2011 : 33-48).

Publiée régulièrement de septembre 1911 à février 1916 tous les premiers du mois<sup>3</sup>, *Seitō* devint le lieu de débats, mais aussi de création de liens entre les femmes qui expérimentaient de nouvelles relations de solidarité et d'aide mutuelle, parfois d'amours homosexuelles.

Parmi les milliers de pages de publication de cette revue au cours de ses six années d'existence, ce sont les temps de polémiques et quelques unes des œuvres littéraires de sensibilité féministe qui ont forgé son image. Quelques moments essentiels de ces débats sont abordés dans les articles proposés dans ce numéro d'*Ebisu* : débats autour de la *Maison de poupée* d'Ibsen (janvier 1912), réponses aux attaques contre la « femme nouvelle » (janvier et février 1913), textes littéraires liés aux débats sur la sexualité, l'amour libre, la chasteté (avril 1912-décembre 1914). D'autres débats, tout aussi essentiels (avortement, prostitution, 1915-1916), qui n'ont pu figurer dans ce dossier, seront présentés dans un ouvrage collectif consacré à la revue.

*Seitō* bénéficia, lors de son lancement, d'une forme de bienveillance de la part des intellectuels éclairés. La presse manifestait un mélange de curiosité et de méfiance. La revue élargit très vite son audience à travers tout le pays auprès des jeunes femmes avides de changement, dépassant ainsi le cercle de celles ayant eu le privilège d'accéder à l'enseignement supérieur<sup>4</sup>. Cent soixante femmes, au moins, ont contribué aux différents numéros de la revue (Raichō kenkyūkai 2001).

## La première revue littéraire féministe

La revue dénonçait, dans certains articles, l'oppression des institutions patriarcales comme le mariage, la morale et les mœurs traditionnels ; ses membres y exprimèrent leur aspiration à la liberté et à l'émancipation, et participèrent concrètement à l'élaboration de nouvelles valeurs autour de la question du mariage, de l'amour et de la sexualité (voir les articles d'Ōta Tomomi et d'Isabelle Konuma). L'illustration pour la couverture du

---

3. À l'exception de deux numéros manquants en septembre 1914 et en août 1915.

4. Le statut d'université proprement dit ne sera accordé aux écoles d'enseignement supérieur pour filles qu'après les réformes au lendemain de la défaite de 1945.



**Fig. 1.** Photo de membres de la Seitōsha, prise lors du nouvel an fêté à Ōmori Morigasaki Fujikawa 大森森ヶ崎富士川. Publié dans *Seitō* en février 1912 (p. 100), reprise par la revue *Taiyō* 太陽 dans son numéro spécial sur la question féminine avec la légende : « Iwayuru atarashii mondai no onna » 所謂新しい問題の女 (Les femmes nouvelles en question). Au centre, assise, Naganuma Chieko, dessinatrice de la couverture du premier numéro de *Seitō*.

premier numéro, dessinée par Naganuma Chieko 長沼智恵子 (1886-1938)<sup>5</sup> à la demande de Hiratsuka Raichō 平塚らいてう (1886-1971), nous montre une femme habillée à la grecque<sup>6</sup> dans un style épuré et Art nouveau, le

5. Future épouse du célèbre sculpteur Takamura Kōtarō 高村光太郎 (1883-1956), elle finit ses jours en hôpital psychiatrique où elle a réalisé au moyen de découpages de papier une œuvre originale exposée dans le musée qui lui est consacré dans sa ville natale à Nihonmatsu 二本松 (département de Fukushima).

6. Hasegawa Nyozeikan 長谷川如是閑 (1875-1969), alors correspondant à Londres, avait donné dans un article consacré à la manifestation des suffragettes une description

menton légèrement tourné vers le haut dans une posture remplie d'espérances (Hiratsuka 1992, vol. 1 : 354). Mais lorsque l'on observe l'image de près, elle est entourée de motifs de kimono, certains analystes y ont lu le symbole des mœurs qui lie la femme japonaise et dont celle-ci aspire à se déprendre.

*Seitō* fut-elle plutôt littéraire ou plutôt féministe ? La revue a, sans conteste, regroupé des femmes qui ont joué un rôle essentiel dans le mouvement féministe par la suite, sur le plan social, politique ou littéraire au Japon. Elle a ouvert une porte vers l'émancipation symbolique des femmes, assignant au domaine littéraire un rôle libérateur. Dès le premier numéro, le ton est féministe : le poème de Yosano Akiko 与謝野晶子 (1878-1942), *Sozorogoto* そぞろごと (Flânerie), particulièrement son premier vers « Yama no ugoku hi kitaru » 山の動く日来る (Le jour où la montagne gronde est arrivé), est devenu l'emblème de l'émancipation des femmes<sup>7</sup>. Quant à Raichō<sup>8</sup>, c'est un cri de révolte et d'espérance qu'elle signe avec « À l'origine, la femme était le soleil » (« Genshi, josei wa taiyō de atta » 元始、女性は太陽であった, *infra* « Manifeste ») et qui, aujourd'hui encore, reste le symbole du féminisme au Japon. La nouvelle de Tamura Toshiko 田村俊子 (1884-1945) dans ce premier numéro, *Ikichi* 生血 (Sang vivant), annonce également les débats futurs de la revue autour de la virginité et de la chasteté (voir l'article d'Isabelle Konuma).

L'attraction qu'exerça la revue sur ses contemporaines doit certes beaucoup à la personnalité et à la volonté de Hiratsuka Raichō, à son image

détaillée du défilé qui comprenait des femmes habillées en tunique grecque (*Tokyo Asahi shinbun* 東京朝日新聞, 1-3 août 1910). Serait-ce une source d'inspiration ?

7. Sur Yosano Akiko, voir l'ouvrage de Claire Dodane (2000).

8. Son prénom de naissance est Haru, Raichō est son prénom de plume qu'elle adopte à partir de la publication de *Seitō*. À l'époque Meiji, les prénoms féminins se terminaient beaucoup moins systématiquement par « ko » 子 que de nos jours. Dans la revue *Seitō* les auteures signent de leur prénom avec le suffixe « ko » dans le premier numéro mais sans par la suite. Cette particule était d'usage récent pour les prénoms féminins et semblait avoir un caractère honorifique, mais soulignait surtout leur féminité. C'est donc aussi un refus d'une forme de féminité qui s'affirme par ces signatures. Il est à noter que beaucoup de prénoms sonnent masculin selon les critères actuels. Selon Horiba (1988 : 76-78), c'est à partir de 1908 que l'usage d'accoler « ko » se répand.



Fig. 2. Couverture du premier numéro de *Seitō*, septembre 1911, avec un dessin de Naganuma Chieko. Bibliothèque de l'université Waseda.

déjà médiatisée<sup>9</sup>. Elle garda le leadership jusqu'en 1915, avant de céder la direction de la rédaction à Itō Noe 伊藤野枝 (1895-1923)<sup>10</sup>, de dix ans sa cadette. Raichō avait été étiquetée comme une « femme nouvelle » dès 1910, lorsque le terme d'*atarashii onna* 新しい女 fit son apparition – avant même la parution de *Seitō* – dans la presse et dans les conférences (voir les articles de Christine Lévy et de Marion Saucier).

Souvent, la discontinuité entre les pionnières du féminisme du début de l'ère Meiji et les membres de *Seitō* fut soulignée. Il est vrai qu'à la place des revendications politiques ce sont plutôt la créativité, la liberté et le développement des talents littéraires féminins qui furent mis en avant. Mais ne seraient-elles pas redevables aux premières féministes plus qu'elles n'en ont conscience au moment où elles publient leurs textes, comme le suggère Vera Mackie (2003) ? Lors du « Mouvement pour la liberté et les droits démocratiques », durant la décennie 1874-1884, les noms de Kishida Toshiko 岸田俊子 (1863-1901) et de Kusunose Kita 楠瀬喜多 (1836-1920) sont restés célèbres (Mackie 2003). La répression eut raison de leur mobilisation et les lois promulguées dès 1890 puis en 1900 interdirent aux femmes toute activité politique<sup>11</sup>. Il fallut attendre les années 1900 pour voir d'autres femmes à leur suite s'engager dans un mouvement politique. Fukuda Hideko 福田英子 (1865-1927), devenue féministe après avoir assisté à un discours de Kishida, lança en 1907 une revue féministe et socialiste *Sekai*

---

9. Raichō avait été exclue de l'Ōfūkai 桜楓会, l'association des anciennes étudiantes de l'École d'enseignements supérieur pour jeunes filles, la Nihon joshi daigakkō 日本女子大学校 fondée en 1901, à la suite d'une affaire de tentative de double suicide avec Morita Sōhei 森田草平 (1881-1949) qui fit scandale dans la presse en 1908, connue sous le nom de Shiobara jiken 塩原事件 (l'affaire Shiobara).

10. Elle devint anarchiste, puis vécut avec son amant Ōsugi Sakae 大杉栄 (1885-1923). Ils furent assassinés avec leur neveu, Tachibana Sōichi 橘宗一, lors du tremblement de terre de 1923 (Amakasu jiken 甘粕事件 l'affaire Amakasu). Voir aussi note 14.

11. La loi de 1890, *Shūkai oyobi seisha hō* 集会及び政社法 (Loi sur les rassemblements et organisations politiques), interdit aux femmes toute participation à une quelconque réunion politique, à toute organisation politique et si elles se réunissaient à plus de trois, elles devaient en avvertir la police. Elles étaient exclues du droit de vote et de toute éligibilité. La loi de police sur l'ordre public promulguée en 1900 (*Chian keisatsu hō* 治安警察法) reprit tels quels les interdits dans son article 5 et fut combattue par les militantes socialistes. Ce combat fut repris par les féministes issues de l'association Seitōsha, avec la Shinfujin kyōkai 新婦人協会 (Association de la femme nouvelle), association créée en 1920.



Fig. 3. Portrait de Hiratsuka Raichō en 1911



Fig. 4. Portrait d'Itō Noe vers 1913

*fujin* 世界婦人 (Femmes du Monde)<sup>12</sup>. Entre 1904 et 1909, des militantes socialistes lancèrent des pétitions pour réclamer la révision de la loi de 1900. Leur mobilisation, certes, fut modeste en regard de l'activisme des suffragettes en Europe, mais elles tracèrent des perspectives qui allaient être reprises après la Première Guerre mondiale, lorsque la répression contre le mouvement socialiste – qui envoya ses principaux dirigeants à l'échafaud en 1911 – fit place à une politique plus libérale pour une décennie.

Entre ces deux périodes, celle de l'effervescence du premier mouvement socialiste (1900-1907) et celle de la libéralisation politique au lendemain de la Première Guerre mondiale, la revue *Seitō* occupa une place spécifique, tournée vers la littérature plus que vers des buts politiques. C'était en partie un compromis face au contexte de répression et de censure (voir l'article d'Odaira Maiko), où la moindre tentative d'expression idéologique ou politique était réprimée. Par exemple, un article écrit par la socialiste Fukuda Hideko dans le numéro de février 1913 entraîna son interdiction.

---

12. Sa publication s'arrête en août 1909, sous les coups de la censure et de la répression.

Mais les attaques contre la revue se firent tout aussi, sinon plus virulentes au sujet des questions de mœurs et de morale : les foudres de la censure frappent pour la première fois le numéro qui contient la nouvelle d'Araki Iku 荒木郁 (1890-1943), *Tegami* 手紙 *La Lettre* (avril 1912), qui traite de l'adultère, puis le numéro avec la nouvelle de Harada Satsuki 原田臯月 (1887-1933), *Gokuchū no onna yori otoko e* 獄中の女より男へ *D'une femme en prison à son homme* (juin 1915), dans laquelle la jeune femme revendique et argumente pied à pied son droit à l'avortement (voir l'article d'Ōta Tomomi)<sup>13</sup>. Des jets de pierres au domicile de Hiratsuka Raichō, des lettres de menace de mort envoyées au bureau de la rédaction de *Seitō* disent clairement l'atmosphère d'hostilité à leur égard. Bientôt les flèches acerbes contre les « femmes nouvelles » pleuvront de toutes parts. Kamichika Ichi 神近市 (1888-1981)<sup>14</sup> perdit son poste d'institutrice dans le département d'Aomori pour avoir appartenu à *Seitō*, malgré le recours à un pseudonyme (Horiba 1991 : 125).

Les débats menés entre les membres de *Seitō* reflètent néanmoins les transformations de la condition féminine de l'époque Meiji : critiquer la conception de la « bonne épouse, mère avisée » (*ryōsai kenbo* 良妻賢母)<sup>15</sup> exigeait au préalable l'acquisition d'un outillage théorique et conceptuel. Celui-ci permettrait d'argumenter le refus de ce destin dans un langage rationnel tout en valorisant l'expression de ses propres désirs.

L'accès à l'enseignement supérieur fut déterminant dans le processus de création de *Seitō* : sur les cinq membres fondatrices de la revue *Seitō*, quatre étaient d'anciennes étudiantes de l'École d'enseignement supérieur pour jeunes filles (Nihon joshi daigakkō 日本女子大学校) et, par la suite, au moins une trentaine d'anciennes étudiantes de cet établissement contribuèrent à la revue (Horiba 1988 : 10). Les étudiantes, à cette époque, furent l'objet de

---

13. Ces deux nouvelles seront publiées dans un ouvrage collectif sur *Seitō*, comme les autres articles cités dans cette introduction.

14. Elle est célèbre pour avoir tenté d'assassiner Ōsugi Sakae par jalousie lorsque celui-ci eut une relation amoureuse avec Itō Noe. (Cette affaire connue sous le nom de Hikagejaya jiken 日蔭茶屋事件 est reprise dans le film *Eros + massacre* réalisé en 1969 par Yoshida Kijū [Yoshishige] 吉田喜重). Pour son prénom, on trouve Ichi ou Ichiko, voir note 8.

15. Voir notre article sur le débat autour d'*Une Maison de poupée*, notamment note 15 et autres.

nombreux sarcasmes ou de critiques : même Yosano Akiko leur reprochait l'usage des pronoms masculins *boku* et *kimi*, ce qui, aujourd'hui encore, ne se fait pas (*ibid.* : 22). Leur tenue vestimentaire, leur manque de modestie sont pointés comme des signes de décadence. Leur ambition est considérée comme une menace pour une vie familiale bien ordonnée. Dès 1909, une campagne de dénigrement de l'éducation supérieure pour les filles, sous prétexte qu'elle ne servirait qu'à implanter des idées libérales dans leurs « cerveaux », avait poussé des femmes reconnues dans le monde académique, comme Tsuda Umeko 津田梅子 (1864-1929), Miwata Masako 三輪田真佐子 (1843-1927), Tanahashi Ayako 棚橋綾子 (1839-1939), à prôner un retour aux valeurs confucianistes dans l'enseignement assuré aux filles. Elles avaient rédigé un texte, en 1909, sous le titre *Shin Onna daigaku an* 新女大学案 (Une proposition pour une nouvelle *Onna daigaku* [La Grande Étude des femmes]<sup>16</sup>), indiquant clairement leur volonté de revenir aux valeurs confucéennes de soumission de la femme, fussent-elles « renouvelées ».

Cependant, sur le plan professionnel le débouché de ces écoles supérieures ne dépasse pas le niveau d'institutrices ou d'enseignantes du secondaire, et les fonctions de cadre ou autres métiers très qualifiés leur sont totalement fermés. On comprend mieux pourquoi, dans ces conditions, les aspirations des membres de *Seitō* se concentrèrent sur l'idée d'une carrière littéraire, la seule qui leur était ouverte. Celles qui avaient commencé à publier furent nombreuses à soutenir et à participer à l'aventure de *Seitō*. Par exemple, sur les dix auteures dont la revue *Chūō kōron* 中央公論 publia des nouvelles en décembre 1910, neuf participeront d'une manière ou d'une autre à l'entreprise<sup>17</sup> (Horiba 1988 : 52-53).

---

16. *Onna daigaku* est tiré d'un texte de Kaibara Ekiken 貝原益軒 (1630-1714) qui légitimait la soumission de la femme à son mari et aux hommes de sa famille par sa supposée passivité. Parmi la prescription des normes de comportements, on y trouve les célèbres sept motifs de répudiations (*shichikyō* 七去) codifiés par les textes : 1) manque de docilité envers les beaux-parents ; 2) absence de progéniture ; 3) bavardage ; 4) vol ; 5) débauche ; 6) jalousie ; 7) maladie pernicieuse. Voir la traduction de Claire Dodane (2008 : 157-166).

17. Nagayo Michiyo 永代美知代 (1885-1968), connue pour avoir servi de modèle pour la jeune Yoshiko du roman *Futon* de Tayama Katai 田山花袋 (1871-1930), est la seule à ne pas avoir participé, simplement parce qu'ayant déménagé à Toyama, elle ne prit pas connaissance de l'invitation de *Seitō*.

L'histoire de cette revue nous permet de saisir un des aspects majeurs du bouleversement que la société japonaise a connu au cours de l'ère Meiji. Pas plus qu'en Occident, les fondements d'une domination masculine ne furent remis en cause. Cependant, ses modalités furent transformées avec la modernisation et l'occidentalisation. Même si les réactions traditionalistes ou culturalistes, ainsi que la volonté politique de maintenir l'ordre social à travers le respect de l'ordre familial patriarcal, n'ont pas manqué de contrer des revendications ou des manifestations jugées trop féministes, certains changements importants ont fait progresser la condition féminine. La socialisation des filles et des jeunes femmes à travers la scolarisation, l'affirmation du nouveau rôle de la femme dans la famille, comme épouse légitime et éducatrice des futures générations, ont conduit les femmes à jouer un rôle majeur dans l'interface entre la tradition et la modernité. Devant à la fois se conformer au conservatisme et s'adapter à la modernisation, certaines voulurent dépasser cette contradiction en se débarrassant de l'aliénation personnelle. Ce rejet de l'aliénation rejoint directement les thématiques des mouvements qui sont nés dans les années 1960 et leur donne probablement ce ton si actuel.

## Les études sur *Seitō* : historique et perspectives

### Les études d'avant-guerre jusqu'à la défaite de 1945

La première analyse systématique fut publiée sous la plume polémique de Yamakawa Kikue (*infra* Kikue) 山川菊栄 (1890-1980), en 1921 : elle expliquait l'historique du mouvement féministe dans un article publié en juillet dans la revue *Taiyō* 太陽. Son bilan était très critique, qualifiant la revue *Seitō* de bourgeoise et d'individualiste, d'utopiste pour ne reprendre que les termes les moins durs. Kikue, dans cet article, défendait les positions de l'organisation socialiste des femmes qu'elle avait fondée avec d'autres militantes, Sekirankai 赤瀾会 (L'association de la vague rouge), en s'attaquant au mouvement que Hiratsuka Raichō avait créé en 1919, Shinfujin kyōkai, pourtant la plus progressiste des organisations de femmes de son époque. Mais en 1962, la même auteure écrira que la revue *Seitō* avait joué un rôle fondamental dans la démystification de la famille, en s'attaquant à la question taboue et sacralisée de la morale sexuelle. Elle estimait que *Seitō*

avait permis aux femmes de penser par elles-mêmes, de se donner courage et confiance<sup>18</sup>.

Citons également une étude littéraire pionnière sur *Seitō* publiée en février 1924 par Katō Asatori 加藤朝鳥 (1886-1938)<sup>19</sup> dont les conclusions étaient que la revue littéraire avait adopté une perspective féministe. Pour lui, c'est le débat sur les pièces de théâtre modernes, à commencer par celles d'Ibsen, qui inaugure cette perspective idéologique. Il accorde une valeur intrinsèque à la création par les femmes elles-mêmes d'une revue littéraire. Ses appréciations sont favorables, à l'opposé d'un écrivain, Kataoka Teppei 片岡鉄兵, qui, en juillet 1926, tout en reconnaissant une grande valeur à *Seitō*, reprendra dans son article les calomnies qui avaient déferlé dans la presse après l'affaire dite du « cocktail aux cinq couleurs » (*goshiki no sake* 五色の酒)<sup>20</sup> et celle suscitée par la visite de certaines des membres de *Seitō* au quartier de prostitution de Yoshiwara, espace interdit aux femmes. Surtout, il leur déniait toute nouveauté authentique, leur reprochant d'imiter les hommes dans la vie quotidienne plutôt que de créer une nouvelle vie à partir de leur point de vue. Ikuta Hanayo 生田花世 (1888-1970)<sup>21</sup> ne manqua pas de lui répondre dans la même revue le mois suivant, le renvoyant à l'irresponsabilité des journalistes qui participèrent à la campagne de dénigrement des membres de *Seitō*, en occultant leur volonté et leurs efforts pour s'élever dans tous les domaines culturels. Pendant la décennie 1927-1937, Raichō est la seule à proposer des analyses sur la place historique de la revue. En juin 1927, elle publie un article dans la revue *Taiyō* (« *Seitōsha no koto* »

---

18. On peut penser que le positionnement de Raichō, « compagnon de route » du Parti communiste japonais après la guerre, notamment de part son rôle au sein du Mouvement des mères (Hahaoya undō 母親運動) lancé contre les essais de la bombe H en 1954, n'est pas pour rien dans cette appréciation positive (voir *infra*, note 29).

19. Celui-ci fut l'amant de Katō Midori avec qui il vécut en union libre, puis qu'il épousa officiellement.

20. La presse produisit des caricatures sur ces femmes buvant ces cocktails à la mode à l'époque, dans des bars qu'elles n'auraient pas dû fréquenter (Mackie 2003 : 47). On verse dans un verre, par ordre de densité, crème de cassis, menthe, marasquin, vanille et cognac, ce qui permet d'obtenir un verre aux cinq couleurs rayées rouge, bleu, blanc, vert, châtaigne. Otake Kōkichi (Beniyoshi) 尾竹紅吉 avait l'habitude de tout rapporter avec exagération et raconta partout qu'elle avait bu cul sec ce verre de cocktail aux cinq couleurs qui brillait comme un arc-en-ciel.

21. Sur cette auteure, voir l'article d'Ōta Tomomi dans ce même dossier.

青鞆社のこと [À propos de l'association Seitōsha]) dans lequel elle souligne combien la revue avait représenté une tentative essentielle pour échapper à la seule perspective qui était offerte alors aux femmes, au cadre étriqué de la « bonne épouse, mère avisée », tout en reconnaissant certaines faiblesses, comme l'insuffisance de sa conscience sociale et politique, et critiquant la revue pour son enfermement dans l'individualisme libéral. Elle rappelle que toutefois les attaques incessantes et violentes contre la revue les obligèrent à prendre conscience de la question sociale, au moins partiellement (Hiratsuka 1983, vol. 4 : 298-304). Elle compare *Seitō* à un kimono dont elle s'est défaits sans regret au cours de sa croissance. En 1937, elle publia une série de six articles entre janvier et juillet, pour présenter de façon très concrète les activités de quelques unes de ses membres (Hiratsuka 1983 vol. 6 : 168-210).

En 1939, puis en 1947, Miyamoto Yuriko 宮本百合子 (1899-1951), célèbre auteure, membre du Parti communiste, considéra que *Seitō* devait sa naissance à l'affaire Shiobara<sup>22</sup>, parce que face à Morita Sōhei qui relatait l'affaire dans son roman *Baien* 煤煙 (Suie), Hiratsuka Raichō n'avait pas eu les moyens d'en écrire un en réponse. Miyamoto affirme que celle-ci trouva pour faire entendre sa voix cette perspective collective (Miyamoto 1973). Elle considère également que le texte inaugural de Raichō, « À l'origine, la femme était le soleil », est un texte entièrement mystique, reprenant en cela l'appréciation d'Ōsugi Sakae, le compagnon ultérieur d'Itō Noe. Elle reconnaît néanmoins une grande valeur littéraire à *Seitō* dans son ensemble.

## Les décennies 1950 et 1960

En 1952, une polémique opposa l'appréciation plutôt négative d'Itagaki Naoko 板垣直子 (1896-1977) sur la portée historique de *Seitō* du point de vue littéraire<sup>23</sup>, à celle d'Okano Takeo 岡野他家夫 (1901-1989) qui considérait au contraire que la revue avait permis que s'y forment des personna-

---

22. Sur cette affaire, voir note 9 de cette introduction et note 41 de l'article sur le débat autour d'*Une Maison de poupée* dans ce même dossier.

23. Cet article est repris dans son ouvrage publié en 1967 (réédition par la suite). Notons que la maison d'édition est celle de l'association des anciennes étudiantes de l'école Nihon joshi daigakkō, où Raichō ne fut réhabilitée qu'en 1992.

lités prestigieuses sur le plan culturel. Pour Okano, les difficultés d'accès à l'ensemble des numéros, la place minimale accordée à l'étude des auteures, expliquent ce mépris. Mais après 1955, la place de Hiratsuka Raichō dans le mouvement pacifiste et son action contre les essais nucléaires américains de Bikini<sup>24</sup> permet un rappel à tous de l'existence de *Seitō*. Elle raconte dans sa première autobiographie (Hiratsuka 1955) le processus de la création de *Seitōsha* et ses souvenirs sur ses membres. Son succès n'est pas négligeable puisqu'en juillet 1955, les *tenugui* (essuie-main qui reproduisent des motifs de dessins japonais) avec une calligraphie de Raichō<sup>25</sup>, édités lors du premier congrès du Mouvement des mères, sont vendus à 130 000 exemplaires (Sasaki 1994 : 119). L'année suivante, en juin 1956, Kusabe Kazuko 草部 和子 proposait une analyse détaillée du contenu de tous les numéros, dans le périodique *Bungaku* 文学 (Littérature). Selon elle, les auteures Araki Iku, Kiuchi Tei 木内錠<sup>26</sup>, Sugimoto Masao 杉本正生, Katō Midori se sont révélées grâce à leur passage à *Seitō*.

Le premier ouvrage systématique parut pour le cinquantenaire en 1961. Ce fut l'ouvrage d'Ide Fumiko 井手文子 (1920-1999), qui reprenait le titre du Manifeste de Raichō, *Seitō*. *Genshi, josei wa taiyō de atta* 『青鞥』 —元始、女性は太陽であった (*Seitō*. À l'origine, la femme était le soleil) (Ide 1961). Ide Fumiko qui avait vécu sa jeunesse entre la sombre période de la guerre et l'atmosphère de libération de l'après-guerre, fut stupéfaite de découvrir dans un passé qu'elle n'avait pas connu une revue comme *Seitō* qui représentait précisément ce qu'elle recherchait : l'établissement d'un moi autonome moderne et la conscience de la solidarité sociale. Pour elle, la clé de la lecture de *Seitō* est l'autonomie du sujet féminin. Son ouvrage critiqué pour certains de ses défauts – le manque de précision historique – fut réécrit en 1975, sous le titre *Seitō no onnatachi* 『青鞥』の女たち (Les femmes de *Seitō*). Elle rédigea également un ouvrage sur Itō

---

24. Hiratsuka Raichō devient en septembre 1954 vice-présidente de la Kokusai minshu fujin renmei 国際民主婦人連盟 (Women's International Democratic Federation) créée en 1945 (Yoneda 2012 : 57).

25. *Sekaijū no okāsan te o tsunagimashō* 世界中のお母さん手をつなぎましょう (Mères du monde entier, donnons-nous la main) : [http://hahaoyataikai.jp/02\\_taikai/taikai\\_1/taikai\\_1.html](http://hahaoyataikai.jp/02_taikai/taikai_1/taikai_1.html) (consulté le 12 août 2012).

26. Pour ces deux prénoms, on trouve également Ikuko et Teiko, voir note 8.

Noe (1979), ainsi qu'un autre ouvrage sur la modernité et le mysticisme de Raichō (1987).

En 1961, un autre article traçait également des perspectives d'étude sur *Seitō*. Son auteure, Koyasu Michiko 子安美知子, soulignait la rupture que représentait la revue avec ce qui avait été alors consacré comme « littérature féminine » depuis Higuchi Ichiyō 樋口一葉 (1872-1896) et Yosano Akiko. Elle insistait sur l'influence nietzschéenne et celle d'Ibsen, qui avaient permis cette démarcation.

### De la redécouverte aux études systématiques

Les recherches sur *Seitō* ont connu un bond sur le plan académique grâce d'abord à la publication en fac-similé de la collection complète des numéros, en 1969 chez l'éditeur Meiji bunken 明治文献, puis en 1980 chez Ryūkei shosha 龍溪書舎. En 1983, Fuji shuppan 不二出版 proposait une nouvelle édition complète. Ces éditions prouvent l'intérêt renaissant pour une revue qui était tombée dans l'oubli. Deux moments distincts expliquent ce regain d'intérêt : d'une part le mouvement féministe des années 1970, et d'autre part les évolutions juridiques importantes du statut de la femme à partir de la décennie 1980.

La publication des œuvres des deux dirigeantes, Hiratsuka Raichō et Itō Noe, ainsi que de leurs biographies, ont joué un rôle important dans ce regain d'attention. La redécouverte dans les années 1960-1970 des premières féministes se cristallise autour des textes de *Seitō*, qui surprennent par leur modernité, l'actualité de leurs préoccupations. La référence que fait un groupe né dans les années 1970, Onna erosu 女・エロス (Femmes/Éros, 1973-1983), au « Manifeste » de *Seitō*<sup>27</sup>, le sous-titre d'une revue féministe, *Feminisuto* フェミニスト, publiée par Atsumi Ikuko 渥美郁子 en 1977-1978, *Atarashii onna tachi no Seitō* 新しい女たちの『青鞥』 (Le *Seitō* des femmes nouvelles)<sup>28</sup>, traduisent le désir d'intégrer un héritage féministe, confirmant l'analyse de Joan Scott (2010) à propos de l'histoire du féminisme en général.

---

27. Il s'agit du texte de Hiratsuka Raichō, « À l'origine, la femme était le soleil » (traduction à paraître).

28. Le premier numéro était sous-titré *Atarashii Seitō* 新しい『青鞥』 (Un nouveau *Seitō*).

Dans les années 1970, de nombreux ouvrages virent le jour, notamment à propos des membres moins connues. L'émergence de groupes d'étude dans les provinces révèle des participantes ou des lectrices de la revue jusque-là inconnues. Tous ces travaux permettent la publication d'ouvrages de synthèse comme celui de Horiba Kiyoko 堀場清子 sur l'époque de Hiratsuka Raichō et sur les femmes nouvelles (Horiba 1988).

La décennie 1980 commence avec la signature par le Japon, en 1981, de la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes<sup>29</sup>, entrée en vigueur en 1985<sup>30</sup>. Cette signature entraîna, entre autres, un changement de la législation sur la nationalité (transmissible désormais par la mère et non plus uniquement par le père) et sur l'emploi, avec l'adoption de la Loi sur l'égalité des chances entre hommes et femmes dans le domaine de l'emploi (*Danjo koyō kikai kintō hō* 男女雇用機会均等法), entrée en vigueur en 1986<sup>31</sup>. C'est dans la seconde moitié des années 1980 que les études sur *Seitō* précisément se multiplièrent. Les chercheuses retrouvent un écho de leur propre vécu à la lecture de ces textes (Iwata 2003 : 230). Elles s'interrogèrent sur la possibilité de faire revivre ce qui, après quatre-vingts ans de silence, les faisait vibrer encore et se révélait à elles avec tant de fraîcheur. Cette quête les mena à découvrir aussi les premières analyses.

### Le temps de la critique et du renouvellement

La décennie 1990 connaîtra des études plus spécifiques sur l'aspect littéraire, à côté de celles sur l'histoire des femmes et du genre. Iwata Nanatsu 岩田ななつ (1993, 2003) publie divers titres, et le groupe d'étude Shin feminizumu hiyō no kai 新・フェミニズム批評の会<sup>32</sup> (1998) propose une étude assez systématique (voir l'article d'Odaira Maiko). Une étude des genres littéraires autres que le roman vit enfin le jour. Du point de vue de l'histoire des femmes et du genre, la grande spécialiste de Hiratsuka Raichō,

---

29. Voir le texte : <http://www.un.org/womenwatch/daw/cedaw/text/fconvention.htm> (consulté le 10 août 2012).

30. Voir : <http://www.jicl.jp/now/jiji/backnumber/1986.html> (consulté le 10 août 2012).

31. Voir : <http://femmesgenreetlasocietejaponaise.blogspot.jp/2012/01/i-les-femmes-et-emploi-au-japon-de.html> (consulté le 10 août 2012).

32. Association pour une nouvelle critique féministe.

Yoneda Sayoko 米田佐代子, analyse les rapports entre le genre et la démocratie à l'époque Taishō (1912-1926) à travers l'étude de Raichō et les activités de *Seitō* (2002). Parmi de nombreux ouvrages on notera la réalisation du dictionnaire biographique de 110 des participantes (Raichō kenkyūkai 2001) qui constitue un outil précieux. Les titres sont trop nombreux pour que nous les citions tous ici. Les études sont également plus individualisées. Nous renvoyons le lecteur aux différentes bibliographies présentées dans les articles qui suivent.

Parallèlement à ces études, il faut noter cependant le développement d'un regard critique et une certaine désaffection vis-à-vis de Hiratsuka Raichō notamment par rapport à une période pour laquelle on peut parler d'un « boom Raichō », celle qui suivit la publication de son autobiographie en 1971-1973, bien que celle-ci demeure encore aujourd'hui parmi l'une des meilleures ventes dans le genre<sup>33</sup>. Ses œuvres complètes en huit volumes (1983-1984) furent vendues à trente mille exemplaires. Setouchi Jakuchō 瀬戸内寂聴 en publiant le roman *Seitō* en deux volumes en 1984 contribua également à populariser ce mouvement féministe d'avant-guerre et la figure de Hiratsuka. En 1989, Hino Takako 日野多香子 rédigea même un livre pour enfant intitulé « Hiratsuka Raichō. Pionnière d'une époque de rayonnement pour les femmes » (Hino 1989). En 1996, un manga qui retrace sa vie fut dessiné par Takeuchi Ranko 竹中らんこ.

Enfin, les années 1990 connaissent une rupture essentielle, tant dans les méthodologies, les problématiques que sur le plan idéologique, le nationalisme devenant une cible privilégiée de la critique académique. L'introduction du concept de genre, la nécessité d'un féminisme transnational, la critique de la participation politique à la mobilisation de guerre de la part de certaines dirigeantes du féminisme d'avant-guerre, notamment de Takamura Itsue 高群逸枝 (1894-1964) et d'Ichikawa Fusae 市川房枝 (1893-1981), l'irruption des questions liées au post-colonialisme avec la question de l'esclavage sexuel des « femmes de réconfort » (*ianfu* 慰安婦), remettent en cause les courants féministes d'avant-guerre.

*Seitō* n'est pas directement visée par ces critiques, puisque son existence se limite à la première période de Taishō. Les critiques concernent

---

33. Plus de deux cent mille exemplaires vendus entre 1971 et 1991 d'après son éditeur, et son édition de poche, parue en 1992, continue à connaître une bonne diffusion.

ses limites comme son idéalisation du couple hétérosexuel : s'appuyant sur les paradigmes proposés par Judith Butler selon qui la généalogie du sujet politique du féminisme repose sur la définition d'une « féminité » conforme à l'ordre hétérosexuel, certaines féministes japonaises considèrent que les membres de *Seitō* ne sont pas sorties du cadre de la morale sexuelle définie par l'État pour exercer son contrôle (Ōkoshi 2005 : 54-55). Nous avons vu pourtant que c'est dans ce domaine – celui de la morale sexuelle – que les réactions de tous les milieux furent les plus virulentes. Il y a un certain anachronisme à juger selon les normes actuelles – parfois théoriques – les comportements et leurs critiques liés à un autre temps. Leurs revendications féministes à l'époque provoquèrent de vives réactions de la part de la majorité des hommes, y compris chez les intellectuels. De façon contrastée, en apparence du moins, en Chine, les intellectuels modernisateurs ou révolutionnaires reprochèrent aux femmes chinoises leur manque de volonté émancipatrice (voir l'article de Niimura Yōko). Un enjeu commun pourtant s'en dégage, celui de confiner les femmes à une place précise, dans la famille et dans la société, à l'écart du pouvoir et des initiatives, tout en leur demandant de suivre les hommes dans leur œuvre de modernisation.

Parce qu'elles ont fait entendre leurs propres voix et se sont écartées de ce que les hommes attendaient d'elles, les membres de *Seitō* ont joué un rôle subversif qu'il n'était pas aisé de tenir, reconnu comme tel dans les années 1970. Si de nouvelles approches, comme par exemple celles d'Odaira Maiko (2008), permettent d'interroger le sens même des normes modernes de la féminité, de nouvelles perspectives d'étude se dégagent aussi des derniers travaux qui mettent en relief les liens entre les membres de *Seitō* et les « femmes nouvelles » d'autres pays non seulement occidentaux, mais aussi asiatiques (Muta 2006). Leurs liens à travers le monde sont mis en valeur par des recherches récentes (« Atarashii onna » kenkyūkai 2011) qui nous permettent de penser ce mouvement dans une perspective plus globale. Le partage du masculin et du féminin a été remis en cause depuis sa parution, et si la notion de performativité de l'identité du genre au sens défini par Judith Butler (1990) est nouvelle, l'idée qu'elle n'est pas donnée est clairement affirmée dans la revue *Seitō* qui faisait preuve d'une maturité remarquable dans la réflexion sur les différences de sexes.

Christine Lévy

## Bibliographie

### « Atarashii onna » kenkyūkai

「新しい女」研究会 (éd.) 2011

*Seitō to sekai no « atarashii onna » tachi*  
『青鞥』と世界の「新しい女」たち (*Seitō et les « femmes nouvelles »* à travers le monde), Tokyo, Kanrin shobō 翰林書房.

### BARDSLEY Jan 2007

*The Bluestockings of Japan: New Woman Essays and Fiction from Seitō, 1911-16*, Center for Japanese Studies, Ann Arbor, The University of Michigan.

### BUTLER Judith 1990

*Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge [2005 pour la traduction française, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte].

### DODANE Claire 2000

*Yosano Akiko, poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*, Paris, POF.

### DODANE Claire 2008

« Le grand savoir des femmes (*Onna daigaku*) », *IRIS*, numéro « Imaginaire et poétique de la femme au Japon » édité par Jean-Pierre GIRAUD : 157-166.

### FUJIME Yuki 藤目ゆき 1997

*Sei no rekishigaku. Kōshō seido, dataizai taisei kara baishun bōshi hō, yūsei hogo hō taisei e*  
性の歴史学——公娼制度・墮胎罪体制から  
売春防止法・優生保護法体制へ

(Histoire de la sexualité.

De l'organisation publique de la prostitution et de la criminalisation de l'avortement à l'interdiction de la prostitution et à la mise en place de l'eugénisme), Tokyo, Fuji shuppan 不二出版.

### HINO Takako 日野多香子 1989

*Hiratsuka Raichō. Josei ga kagayaku jidai o hiraku* 平塚らいてう——女性が輝く時代を拓く (Hiratsuka Raichō. Pionnière d'une époque de rayonnement pour les femmes), Tokyo, Sōdo bunka 草土文化.

### HIRATSUKA Raichō 平塚らいてう 1955

*Watashi no aruita michi* 私の歩いた道 (Le chemin que j'ai parcouru), Tokyo, Shin.hyōronsha 新評論社.

### HIRATSUKA Raichō [1971-1973] 1992

*Genshi, josei wa taiyō de atta* 元始、女性は太陽であった (À l'origine, la femme était le soleil), Tokyo, Ōtsuki shoten 大月書店, coll. Kokumin bunko 国民文庫, 4 vols.

### HIRATSUKA Raichō 1983-1984

*Hiratsuka Raichō chosakushū*  
平塚らいてう著作集 (Hiratsuka Raichō. Œuvres), 8 vols, Tokyo, Ōtsuki shoten 大月書店.

### HORIBA Kiyoko 堀場清子 1988

*Seitō no jidai. Hiratsuka Raichō to atarashii onna tachi* 青鞥の時代——平塚らいてうと新しい女たち (L'époque de Seitō. Hiratsuka Raichō et les femmes nouvelles), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**IDE Fumiko 井手文子 1961**

Seitō. *Genshi josei wa taiyō de atta*  
『青鞆』——元始、女性は太陽であった  
(Seitō. À l'origine, la femme était le  
soleil), Tokyo, Kōbundō 弘文堂.

**IDE Fumiko 1975**

Seitō no onnatachi 『青鞆』の女たち  
(Les femmes de Seitō), Tokyo,  
Kaiken shobō 海燕書房.

**IDE Fumiko 1979**

*Jiyū sore wa watakushi jishin. Hyōden Itō*  
*Noe* 自由それは私自身——評伝・伊藤野枝  
(La liberté, c'est moi. Biographie d'Itō  
Noe), Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房.

**IDE Fumiko 1987**

*Hiratsuka Raichō. Kindai to shinpi*  
平塚らいてう——近代と神秘 (Hiratsuka  
Raichō. Modernité et mystique), Tokyo,  
Shinchōsha 新潮社.

**IKUTA Hanayo 生田花世 1926**

« Seitōsha no tame ni benzu » 青鞆社の  
ために辯ず (Plaidoyer pour Seitōsha),  
in *Wakakusa* 若草, août, 44.

**ITAGAKI Naoko 板垣直子 1967**

*Meiji, Taishō, Shōwa no joryū bungaku*  
明治・大正・昭和の女流文学 (La littérature  
féminine de Meiji, Taishō, Shōwa),  
Tokyo, Ōfūsha 桜楓社.

**IWATA Nanatsu 岩田ななつ 1993**

Seitō no onna : *Katō Midori* 青鞆の女  
——加藤みどり (Une femme de Seitō :  
Katō Midori), Seikyūsha 青弓社.

**IWATA Nanatsu 2003**

*Bungaku to shite no Seitō* 文学としての

『青鞆』 (Seitō en tant que littérature),  
Tokyo, Fujishuppan 不二出版.

**KATAOKA Teppei 片岡鉄兵 1926**

« Modan gāru no kenkyū : Seitōsha no  
fujin to shizen shugi » モダン・ガールの  
研究——青鞆社の婦人と自然主義  
(Les études sur la *modan gāru*  
[modern girl] : les femmes de Seitō  
et le naturalisme), *Wakakusa* 若草,  
juillet : 46-49.

**KATŌ Asatori 加藤朝鳥 1924**

« Ichiyō ikō no joryū bungaku » 一葉以降  
の女流文学 (La littérature féminine après  
Higuchi Ichiyō), in *Fujin kōron* 婦人公論  
février : 18-23.

**KOYASU Michiko 子安美知子 1961**

« Seitō no seiritsu : Hiratsuka Raichō o  
chūshin to shite » 『青鞆』の成立  
——平塚らいてうを中心として (La création  
de Seitō : autour de Hiratsuka Raichō),  
in *Kokugo to kokubungaku* 国語と国文学,  
38 (10) : 108-116.

**KUSABE Kazuko 草部和子 1956**

« Seitō » 青鞆 (Seitō), in *Bungaku* 文学,  
juin : 115-121.

**MACKIE Vera 2003**

*Feminism in Modern Japan: Citizenship,  
Embodiment, and Sexuality*, Cambridge/  
New York, Cambridge University Press.

**MIYAMOTO Yuriko 宮本百合子 1973**

« Bungaku ni miru fujinzō » 文学に  
見る婦人像 (Le portrait de la femme  
vu à travers la littérature), Shin Nihon  
shuppansha 新日本出版社, coll. Shin  
Nihon sensho 新日本選書.

**MUTA Kazue** 牟田和恵 2006

*Jendā kazoku o koete* ジェンダー家族を超えて (Dépasser la famille basée sur le genre), Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**ODAIRA Maiko** 小平麻衣子 2008

*Onna ga onna o enjiru ; bungaku, yokubō, shōhi* 女が女を演じる——文学・欲望・消費 (La femme dans le rôle de la femme : littérature, désir et consommation), Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**OKADA Emiko** 岡田恵己子 2005

« Hiratsuka Raichō no bosei shugi feminizumu to yūsei shisō » 平塚らいてうの母性主義と優生思想 (Le féminisme maternaliste de Hiratsuka Raichō et le courant eugéniste), *The Journal of Social Sciences and Humanities, Social Works*, Tokyo Metropolitan University, 21 : 23-97.

**OKANO Takeo** 岡野他家夫 1952

« *Seitō no sakka* » 『青鞥』の作家 (Les auteures de *Seitō*), *Kokugo to kokubungaku* 国語と国文学, mars, 29 (3) : 22-33.

**ŌKOSHI Aiko** 大越愛子 2005

« *Seitō ni okeru shoronsō* » 『青鞥』における諸論争 (Les polémiques de *Seitō*), in *Jendā no shiten kara miru nikkā kingendaishi* ジェンダーの視点から見る日韓近現代史 (Histoire moderne et contemporaine nippon-coréenne du point de vue du genre), Tokyo, Nashinokisha 梨の木舎, pp. 54-55.

**Raichō kenkyūkai** らいてう研究会 2001

*Seitō jinbutsu jiten. Hyaku jūnin no gunzō* 『青鞥』人物事典——110人の群像

(Dictionnaire des figures de *Seitō*. Portrait de 110 personnes), Tokyo, Taishūkan shoten 大修館書店.

**SETOUCHI Jakuchō** 瀬戸内寂聴 1984

*Seitō* 青鞥, 2 vols., Tokyo, Chūō kōronsha 中央公論社.

**Shin feminizumu hihyō no kai**

新・フェミニズム批評の会

**(Association pour une nouvelle critique féministe) (éd.) 1998**

*Seitō o yomu* 『青鞥』を読む (Lire *Seitō*), Tokyo, Gakugei shorin 學藝書林.

**SUZUKI Yūko** 鈴木裕子 [1986] 1997

*Feminizumu to sensō* フェミニズムと戦争 (Le féminisme et la guerre), Tokyo, Marujusha マルジュ社.

**TAKAMURE Itsue** 高群逸枝 [1926] 1967

*Ren.ai sōsei* 恋愛創生 (Création de l'amour) in *Takamure Itsue zenshū* 高群逸枝全集 (Takamure Itsue. Œuvres complètes), vol. 7, Tokyo, Rironsha 理論社.

**TAKEUCHI Ranko** 竹内らんこ 1996

*Manga Hiratsuka Raichō monogatari. Genshi, josei wa taiyō de atta* まんが 平塚らいてう物語——元始、女性は太陽であった (Manga, le récit de Hiratsuka Raichō. À l'origine, la femme était le soleil), Kyoto, Kamogawa shuppan かもがわ出版.

**UENO Chizuko** 上野千鶴子 1998

*Nashonarizumu to jendā* ナショナリズムとジェンダー (Nationalisme et genre), Tokyo, Seidosha 青土社 (traduction anglaise, 2003 : *Nationalism and*

*Gender*, traduit par Beverley Yamamoto, Melbourne, Trans Pacific Press).

**WATANABE Mami** 渡部麻実 2011

« *Seitō to Burū sutokkingu* »  
『青鞆』とブルー・ストッキング (*Seitō et les Bluestockings*), in « *Atarashii onna* » kenkyūkai (éd.), *op. cit.*

**YAMAKAWA Kikue** 山川菊栄 1921

*Shinfujin kyōkai to sekiran* 新婦人協会と赤瀾会 (L'Association de la femme nouvelle et la Société de la vague rouge), in *Taiyō* 太陽, juillet : 135-138.

**YAMAKAWA Kikue** 1962

« *Seitō zengo oyobi Shinfujin kyōkai* »  
青鞆前後及び新婦人協会 (L'époque autour de *Seitō* et l'association Shinfujin kyōkai), in *Shisō* 思想, avril, 454 : 136-147.

**YONEDA Sayoko** 米田佐代子 1982

« *Bosei shugi no rekishiteki igi* »  
母性主義の歴史的意義 (La signification historique du maternalisme), in *Joseishi sōgō kenkyūkai* 女性誌総合研究会 (éd.), *Nihon joseishi* 日本女性史 (Histoire des Japonaises), Tōkyō daigaku shuppankai 東京大学出版会, 5 : 115-148.



# Le premier débat public de *Seitō*

## Autour d'*Une Maison de poupée*

Christine LÉVY\*

### L'entrée en scène des femmes

En novembre 1911, la pièce du dramaturge norvégien Henrik Ibsen, *Une Maison de poupée*, fut présentée pour la première fois à Tokyo, au théâtre impérial inauguré au mois de mars de la même année. L'actrice Matsui Sumako 松井須磨子 (1886-1919)<sup>1</sup> y était dirigée par le dramaturge Shimamura Hōgetsu 島村抱月 (1871-1918)<sup>2</sup>. Dans ce pays où les femmes avaient été exclues de la scène théâtrale depuis 1629 et ce officiellement jusqu'en 1891<sup>3</sup>, cette représentation marqua un double événement : d'une

---

\* UMIFRE 19 MAEE-CNRS MFJ, université de Bordeaux 3.

1. Pour une étude du rôle joué par cette actrice dans la naissance du théâtre moderne au Japon et dans le féminisme, voir Kano (2001), en particulier la troisième partie.

2. Fondateur avec Tsubouchi Shōyō 坪内逍遙 de la Société des arts littéraires Bungei kyōkai 文藝協会, il devint l'amant de Matsui Sumako lors de la mise en scène d'*Une Maison de poupée*. Lorsque cette relation devint objet de scandale public, Tsubouchi exigea la démission de Matsui. Hōgetsu divorça, démissionna à la fois de l'association et de son poste de professeur pour fonder, en 1913, avec Matsui Sumako, le Théâtre des arts (Geijutsuza 芸術座) où fleurit le théâtre nouveau, le *shingeki* 新劇. Il décéda en 1919 de la grippe espagnole en pleine préparation de *Carmen*. Matsui Sumako qui tenait le rôle, se suicida le soir de la première, deux mois après la mort de son amant.

3. Cette exclusion décidée pour éviter qu'une prostitution non contrôlée se développe a entraîné celle des *wakashū* 若衆, les jeunes éphèbes qui furent à leur tour exclus de la scène. Jusqu'en 1891, les rôles féminins étaient tenus exclusivement pas des acteurs

part, la naissance du théâtre moderne où, pour la première fois, entrait en scène une actrice professionnelle formée par une école d'art dramatique et, d'autre part, l'explosion des débats et des polémiques autour de la figure de la femme nouvelle.

D'abord présentée par la Société des arts littéraires (Bungei kyōkai) dirigée par Tsubouchi Shōyō (1859-1935) à l'université Waseda, la production ne sortait pas du cadre universitaire, mais la notoriété d'Ibsen, le jeu de l'actrice, très apprécié du public, et le message fort de la pièce créèrent l'événement, suscitant un grand écho dans la presse<sup>4</sup>. Un critique de théâtre, Ihara Seiseien 伊原青々園 (1870-1941) décrivant la réaction du public resté plutôt impassible jusqu'à la fin de la pièce, remarquait deux femmes, Okada Yachiyo 岡田八千代 (1883-1962)<sup>5</sup> et Hasegawa Shigure 長谷川時雨 (1879-1941)<sup>6</sup> qui sortirent leur mouchoir pour essuyer leurs larmes, lorsqu'à son mari Torvald Helmer qui s'exclamait : « J'aurais tout supporté pour toi, soucis et privations, mais il n'y a personne qui offre son honneur pour l'être qu'il aime », Nora répondit : « Des centaines de milliers de femmes l'ont fait<sup>7</sup> ». Ihara déclarait alors avoir découvert les vraies « femmes nouvelles » du Japon, celles qui s'inspiraient de personnages du théâtre moderne pour repenser leur vie de femmes (Rodd 1991).

masculins adultes, *onnagata* ou *oyama* 女形. À partir de 1891, se constitua une troupe, Misakiza 三崎座, composée exclusivement de femmes qui jusque-là avaient exercé comme professeurs de danse ou de chant de kabuki ou de *kyōgen* 狂言, mais la troupe disparut en 1915 (<http://www.kanko-chiyoda.jp/tabid/332/Default.aspx> [consulté en mars 2012]).

4. De nombreuses revues lui consacrèrent des numéros spéciaux : *Shi to geki* 詩と劇 (Poésie et théâtre), septembre 1911 ; *Kabuki* 歌舞伎, novembre 1911 ; *Seitō*, janvier 1912. Il faut noter que Tsubouchi ayant vendu ses résidences pour investir dans la création de la salle de théâtre, était présenté comme un homme qui avait fait des sacrifices sur ses deniers personnels pour l'avenir du théâtre moderne au Japon.

5. Membre bienfaitrice de l'association Seitōsha, elle est aussi la sœur du dramaturge moderne Osanai Kaoru 小山内薫 (1881-1928). Celui-ci l'avait enjointe lors de son mariage de renoncer à l'écriture au prétexte qu'au Japon une épouse ne pouvait pas être en même temps romancière.

6. Membre bienfaitrice de Seitōsha. Elle est déjà reconnue comme la première auteure dramaturge. Elle fonda plus tard la revue *Nyonin geijutsu* 女人芸術 (Femmes artistes) (1928-1932). Sa mère lui avait interdit de lire des livres.

7. *Des centaines de milliers* est la traduction française de Régis Boyer (1988) : certains commentateurs japonais considèrent la traduction en japonais « exagérée ». Au contraire, le terme de « milliers » reviendrait à minimiser l'intention de l'auteur.

『家の形人』

Miss Sumako Matsui as "Nola"



Fig. 1. Photomontage des scènes de *Maison de poupée*, avec Matsui Sumako dans le rôle de Nora, publié dans le numéro de la revue *Taiyō* de juin 1913 consacré aux femmes nouvelles.

Mais que représentait le vocable de « femme nouvelle » ? On ne sait si cette expression alors à la mode désigne un fantasme ou une réalité. En 1910, le dramaturge Tsubouchi Shōyō, dans sa tournée de conférences intitulées « La femme nouvelle dans le théâtre moderne<sup>8</sup> », prononcées à Tokyo et dans les villes d'Osaka, de Kyoto, et de Kobe, souligne le caractère fantasmagorique des descriptions dans les articles de presse où la femme nouvelle est tantôt idéalisée, tantôt vilipendée, tantôt critiquée pour son manque de féminité, ou au contraire accusée de développer à l'extrême des défauts typiquement féminins comme la préciosité ou le caractère capricieux. La figure de la dangereuse révolutionnaire n'est pas absente<sup>9</sup>. Ainsi, il se demande si la « femme nouvelle » n'existerait pas que dans l'imagination de ceux qui défendent un idéal féminin, qu'il soit nouveau ou éternel. Cependant, de son côté, il se propose d'en dégager des traits saillants à partir des héroïnes des pièces de théâtre, Nora, Hedda Gabler, Magda, etc. Puis il s'interroge sur l'apparition ou non de ces types de femmes dans la société japonaise. Dans la presse, les articles sur les femmes nouvelles avaient commencé à fleurir, avant même la création de la revue *Seitō* 青鞥 (voir *infra*). Entre mai et juillet 1911, 35 articles, signés Kōtensei 皓天生 (nom de plume de Suzuki Bunji 鈴木文治 [1885-1946]), étaient dédiés à la femme nouvelle (*atarashiki onna* 新しき女) dans le quotidien *Tōkyō Asahi shinbun* 東京朝日新聞. Le premier article de la série présentait le mouvement féministe comme un mouvement inexorable à l'échelle mondiale. Le second poursuit en présentant les thèses et l'histoire du féminisme à travers le monde. Le ton, bienveillant au départ, de ces articles se fait de plus en plus critique au fur et à mesure qu'ils concernent la réalité japonaise, en particulier lorsqu'ils abordent la question de la surveillance des fréquentations des lycéennes par les directeurs des établissements. Dans un des articles (du 24 mai, sous le titre « *Nihon fujin no jikaku* » 日本婦人の自覚 [La prise de conscience des Japonaises]), Hiratsuka Raichō 平塚らいてう (1886-1971) est citée comme un exemple connu, moralement condamnable, de ces femmes nouvelles. La Nora comme modèle de ces femmes nouvelles n'était pas inconnue au Japon.

---

8. Conférences qui seront publiées en avril 1912 (Tsubouchi 1912).

9. Kanno Suga 菅野スガ, exécutée lors de la répression du crime de lèse-majesté (*Taigyaku jiken* 大逆事件) le 25 janvier 1911, est citée dans l'article de l'*Asahi shinbun* du 24 mai 1911, par une périphrase : « il y a même une femme dans cette effroyable affaire ».

## Le prestige d'Ibsen au Japon

Le nom d'Ibsen avait été présenté pour la première fois au Japon par Mori Ōgai 森鷗外 (1862-1922) en 1889, puis par Tsubouchi Shōyō en 1892<sup>10</sup>. Une partie de la pièce *Une Maison de poupée* avait été traduite par Takayasu Gekkō 高安月郊 (1869-1944) en 1893. Celui-ci proposa au lectorat japonais une traduction entière des principales pièces sociales d'Ibsen, dès 1901. Une autre traduction d'*Une Maison de poupée*, de Fujisawa Kosetsu 藤沢古雪 (?-?) était également éditée la même année sous le titre *Ningyō no sumai* 人形のすまゐ<sup>11</sup>. Ibsen exerça une influence essentielle sur bien des auteurs, et non des moindres de cette époque. Après la mort d'Ibsen en 1906, ses œuvres furent systématiquement traduites et présentées, Yanagita Kunio 柳田国男 (1875-1962) et Iwano Hōmei 岩野泡鳴 (1873-1920) créèrent même une Association Ibsen (Ipusenkai イブセン会). D'entre toutes, *Une Maison de poupée* resta la pièce la plus traduite et retraduite, la plus représentée<sup>12</sup>. Dès le 6 septembre 1906, les membres de la Société des arts littéraires de Waseda annoncèrent dans le journal *Yomiuri shinbun* 読売新聞 leur ambition d'en donner une représentation (Tsubouchi kyōkai 1998 : 130). Un premier débat autour de la question de la fugue de Nora avait été lancé en 1906<sup>13</sup>, lors du boom Ibsen, avec la publication d'un article de Kuwaki Gen.yoku 桑木巖翼 (1874-1946), professeur de philosophie à l'Université impériale de Tokyo (Kuwaki 1906)<sup>14</sup>.

10. Dans *Waseda bungaku* 早稲田文学, n° 28, sous le titre « *Ibsen no kigeki* » イブセンの喜劇 (Les drames d'Ibsen), il donne un résumé de la pièce *Une Maison de poupée*.

11. Cité sur le site <http://homepage3.nifty.com/nada/ibsen.html> (consulté le 26 juin 2012).

12. On trouvera la liste des traductions et des éditions : <http://homepage3.nifty.com/nada/ibsen.html> (consulté en juillet 2012).

13. Hiratsuka Raichō lut à cette époque l'article (Hiratsuka 1992, vol.1 : 178 et vol.2 : 12). Elle indique également avoir lu la pièce traduite en japonais (dont elle a oublié le nom du traducteur) à la suite de cette lecture.

14. C'est à cette occasion que Lu Xun 鲁迅 (1881-1936), qui avait séjourné au Japon entre 1902 et 1909, découvrit le théâtre d'Ibsen, en particulier *Un Ennemi du peuple* (1881). À ce stade, il ne s'intéressa guère au personnage de Nora et c'est seulement après le Mouvement du 4 mai 1919 que Nora devint synonyme de la femme nouvelle en Chine. C'est le philosophe Hu Shi 胡適 (1891-1962) devenu un des intellectuels le plus en vue, qui, influencé par la réception d'Ibsen aux États-Unis dont il revenait,

Ce fut donc un événement auquel le public était préparé depuis plusieurs années, et quelques mois avant novembre 1911, lorsque la presse publiait des articles sur Nora et la pièce, elle annonçait que celle-ci serait jouée à guichets fermés (Hiratsuka 1992, vol. 1 : 131). Cette attente permet de mieux comprendre la rapidité avec laquelle la revue *Seitō* qui venait de voir le jour en septembre 1911 décida de consacrer un numéro spécial à cette pièce.

### Échos d'Une Maison de poupée

*Une Maison de poupée* est en réalité la seconde représentation au Japon du théâtre d'Ibsen, la première ayant eu lieu en 1909 avec la mise en scène par Osanai Kaoru de la pièce *John Gabriel Borkmann* (1869) traduite par Mori Ōgai. Si elle fit date dans l'histoire du théâtre au Japon, elle fut loin d'avoir rencontré l'écho d'*Une Maison de poupée* qui devait beaucoup à l'art et au succès de Matsui Sumako certes, mais qui montrait surtout l'intérêt naissant pour la question féminine. L'illustration concrète de cette nouvelle tendance, c'était la création de l'association Seitōsha 青鞞社, créée uniquement par des femmes deux mois plus tôt, en juin 1911.

Hiratsuka Raichō (*infra* Raichō), initiatrice et membre fondatrice de cette association, lança un appel à communications à ses consœurs dans le numéro de novembre 1911, dans le but non pas d'échanger de simples impressions ou des critiques artistiques, mais pour étudier véritablement les conséquences et les significations de cette pièce. Elle invitait toutes les membres de *Seitō* à proposer des contributions personnelles, en précisant ce qui devait être l'objet de réflexions :

---

défend le personnage de Nora dans la revue *Xīn Qīngnián* 新青年 *La Jeunesse* (littéralement : Nouvelle Jeunesse). Celle-ci consacra un numéro spécial en juin 1918 à Ibsen. Le personnage de Nora devint le symbole des étudiantes du 4 mai. C'est en réponse à Hu Shi que Lu Xun écrivit une suite à *Une Maison de poupée*, dans laquelle il exprimait son pessimisme quant au destin de la Chine, symbolisée par l'impasse dans laquelle se retrouverait Nora après avoir abandonné le foyer (Lu 1981). En Chine, la pièce garda un prestige immense par la suite. Voir le « "Problème des femmes" dans *La Nouvelle Jeunesse* 1915-1922 » de Cini Francesca (<http://www.afec-en-ligne.org/IMG/pdf/5-Cini.pdf> [consulté en juillet 2012]). Voir également l'article de Niimura Yōko dans ce même dossier.

1. *La Nora inconsciente*
2. *Le processus de sa prise de conscience*
3. *La Nora consciente*
4. *Le futur de Nora (la Nora qui apparaît dans Une Maison de poupée au moment de sa déclaration d'indépendance est en fait un simple point de départ, et soulève beaucoup de questions aujourd'hui à nous les femmes)*
5. *L'opinion sur l'ensemble*

Elle ajoutait à ces « consignes » une bibliographie de vingt-six titres d'ouvrages étrangers, à commencer par les pièces de George Bernard Shaw (1856-1950), ainsi que douze titres japonais, parmi lesquels la traduction d'*Une Maison de poupée* de Shimamura Hōgetsu de 1910, des pièces sociales d'Ibsen par Takayasu Gekkō, et des articles sur Nora, sur la femme nouvelle. Parmi ces derniers, elle cite l'article de Kuwaki Gen'yoku (voir *supra*), dans lequel celui-ci critique l'éducation tournée vers le principe de la « bonne épouse, mère avisée » (*ryōsai kenbo* 良妻賢母)<sup>15</sup>, qui a pour conséquence, selon lui, de nier la personnalité de la jeune fille et de provoquer inévitablement des conflits semblables à ceux entre Helmer et Nora.

Il ne faut pas oublier que ces critiques sur le caractère contraignant et négatif de l'enfermement dans un rôle familial étaient bien minoritaires dans la société. Car après que le gouvernement eut adopté un décret interdisant aux femmes la participation aux activités politiques en 1890, il prescrivit le principe de la formation de la « bonne épouse, mère avisée ». Avec le décret promulgué en 1899, pour faire face à l'influence des écoles des missionnaires, cette idéologie devint officielle, et le ministre de l'Éducation, Kabayama Sukenori 樺山資紀 (1837-1922), artisan de ce décret, déclarait que le rôle de l'enseignement secondaire pour les filles était de former des bonnes épouses et des mères avisées pour le progrès de la société.

---

15. Mori Arinori 森有礼 (1847-1889) aurait été le premier ministre de l'Éducation (1885) à l'utiliser d'après Haga Noboru 芳賀登 (1990 : 8). Le concept de *ryōsai kenbo* était nouveau par rapport à la tradition confucéenne, dans la mesure où il a été élaboré dans l'idée de donner la responsabilité à la mère d'éduquer la génération future dans la perspective de la construction d'un État et d'une nation modernes. Le premier à l'avoir introduit est Nakamura Masanao 中村正直 (1832-1891), dans la revue *Mei roku zasshi* 明六雜誌 (Revue de l'an 6 de Meiji), comme symbole de civilisation. Dans les familles de guerriers avant Meiji, les garçons étaient séparés des pièces réservées aux femmes dans la maison, donc de leur mère, à l'âge de sept ans.

Le taux de scolarisation des filles dans l'éducation élémentaire, qui atteignait à peine 30 % en 1890, avait progressé régulièrement depuis 1897, passant de 50 % à 96 % en 1907. Mais la diffusion de l'éducation à travers le pays s'était accompagnée d'une fixation des rôles sexués au sein de la famille et de la société, par exemple des cours de couture furent introduits plus systématiquement dans les écoles pour convaincre les familles de l'utilité d'y envoyer leurs filles (Joseishi sōgō kenkyūkai 1982, vol. 4 : 152). Cette stratification genrée dans les écoles vit son décret d'application en 1900 dans un règlement du ministère de l'Éducation. L'article premier stipulait qu'une éducation appropriée à chaque sexe devait être dispensée en tenant compte de leurs rôles futurs respectifs. Ce qui impliquait une morale plus stricte pour les filles, le choix de textes de lecture où il était question des tâches ménagères pour les filles, la non mixité des classes, et l'introduction de matières utiles aux filles, comme la couture. Ces mesures furent appliquées avec beaucoup d'attention et les discours successifs des ministres de l'Éducation allèrent dans ce sens.



Fig. 2. Couverture de la revue *Seitō*, mai 1912. Bibliothèque de l'université Waseda.

La difficulté paraissait plus complexe encore pour les autorités à ses divers échelons – patriarcal, étatique ou sociétal – lorsqu'il s'agissait de maintenir les jeunes filles à leur place lorsqu'elles recevaient une éducation supérieure. L'idéologie de la « bonne épouse, mère avisée » devait être un instrument pour empêcher que les filles qui suivaient une éducation supérieure ne deviennent insolentes, comme le déclarait explicitement le ministre de l'Éducation en 1906 :

« [...] il y a des femmes qui aspirent à embrasser une carrière et à trouver un emploi après leurs études, mais cela doit rester une exception, car leur vocation demeure avant tout dans le fait de devenir l'épouse d'un homme, de gérer le foyer et d'éduquer les enfants. » (Fukatani 1998 : 156).

Dans un tel contexte, on s'en doutera, nombreuses étaient les professeurs de lycées pour filles qui mettaient en garde leurs élèves contre la lecture et le spectacle de cette pièce d'Ibsen, comme en témoigne Otake Kōkichi (Beniyoshi) 尾竹紅吉 (1893-1966) dans le numéro de *Seitō* publié en mai 1912, dans lequel elle donne non seulement l'appréciation de la représentation qu'elle a vue à Osaka – jouée par la même troupe – mais rapporte aussi les propos recueillis auprès d'autres spectatrices<sup>16</sup>.

La représentation de la pièce suscita de nombreuses réactions à travers la presse féminine de l'époque et dans le monde académique. Des discussions s'étaient suivies dans diverses revues, par exemple dans la revue *Fujin kurabu* 婦人倶楽部 (Le Club des femmes) qui publia un article de Sawada Bushō 沢田撫松 (1871-1927), et les journaux relaient les conférences du professeur Ukita Kazutami 浮田和民 (1860-1946), tous deux prêts à reconnaître l'importance de l'éveil (*kakusei* 覚醒) de la femme, mais interprétant la pièce comme un avertissement donné aux jeunes filles pour qu'elles ne tombent pas dans un individualisme menaçant le maintien des liens familiaux (Lowy 2007 : 28-31).

---

16. « C et D sont encore des lycéennes et elles avaient reçu un avertissement de leur proviseur de ne pas assister à *Une Maison de poupée* » écrit-elle (*Seitō* mai 1912). Voir également *Shin Nihon bungaku-shi* 新日本文学史 (Nouvelle histoire littéraire du Japon), *Yorozu chōhō* 萬朝報, 1926. Le contraste entre Tokyo et Osaka dans la réception de la pièce qui s'en dégage est frappant. Il est corroboré par les propos qu'on peut trouver dans la presse de la ville d'Osaka (Tsubouchi kyōkai 1998 : 180-184).

La pièce avait déjà été traduite et était donc connue au moins partiellement par une élite intellectuelle. Raichō, comme nous l'avons déjà signalé, avait été dès 1906 sensibilisée à la cause féministe précisément par la lecture d'un article présentant cette pièce. D'ailleurs, dès le premier numéro, en septembre, elle publia dans la revue *Seitō* un article sur Hedda Gabler (1890). Et avant même que cette revue n'y consacre son supplément spécial de janvier 1912, la revue *Joshi bundan* 女子文壇 (Le Monde littéraire des femmes), en janvier et en octobre 1909, avait soulevé la question de l'autonomie économique de la femme et citait, dans un des articles, l'exemple à ne pas suivre, celui de Nora. En novembre 1909, un article intitulé « Les difficultés du célibat féminin » critiquait la mode et l'aspiration parmi les jeunes filles cultivées à vouloir vivre comme des Nora d'Ibsen (Tanaka 2005). La représentation de la pièce et le débat autour de Nora eurent sur cette revue un double effet : d'une part l'augmentation de la proportion de contributions écrites par des femmes à partir de janvier 1913, et d'autre part la publication d'articles sur la question de l'indépendance économique de la femme et sur la femme nouvelle. Cet intérêt croissant pour la pièce d'Ibsen et la femme nouvelle amena la revue *Chūō kōron* à publier un dossier spécial consacré à Hiratsuka Raichō (sous le titre « Hiratsuka Haruko-ron » 平塚明子論), en juillet 1913, comme la représentante des « Nora japonaises » (*wasei Nora* 和製ノラ<sup>17</sup>). Ceci nous permet d'affirmer que malgré les attaques dont elle fut l'objet, la revue bénéficiait d'une certaine reconnaissance pour sa valeur avant-gardiste. Par ailleurs de nombreuses lectrices ou auteures d'articles de *Joshi bundan* soutinrent activement *Seitō*<sup>18</sup>. À l'heure où certains titres attaquaient de front la Nora d'Ibsen<sup>19</sup>, cette revue avait évolué plus favorablement envers Nora et alla jusqu'à publier des articles après

---

17. Littéralement de « fabrication japonaise ». La presse qualifiait l'association de « pépinière des Nora japonaises » (*wasei Nora yōseiyo Seitōsha* 和製ノラ養成所青鞜社), pour désigner l'association *Seitōsha* (Hiratsuka 1992, vol. 2 : 34).

18. Parmi les plus connues d'entre elles, citons Harada Kotoko 原田琴子 (1892-1973), Ikuta Hanayo 生田花世 (1888-1970), Katō Midori 加藤みどり (1887-1919), Mikajima Yoshiko 三カ島葎子 (1886-1927), Mizuno Senko 水野仙子 (1888-1919), Mochizuki Rei 望月麗 (1893-1943), Yamada Kuniko 山田邦子 (1890-1948).

19. Notamment *Fujin mondai* 婦人問題 (La question féminine) d'Uesugi Shinkichi 上杉慎吉 (1878-1929), en novembre 1910, *Joshi kyōiku* 女子教育 (L'éducation des filles) de Yoshida Kumaji 吉田熊次 (1874-1964), décembre 1911.

1911 dans lesquels Nora était considérée comme le symbole de l'aspiration à la liberté.

Avant de présenter et de commenter le numéro spécial consacré à *Une Maison de poupée* par la revue *Seitō*, rappelons l'enjeu féministe de cette pièce maîtresse d'Ibsen.

### Le « crime » de Nora

Maîtresse de maison, dévouée, gaie, soumise, Nora, l'héroïne de la pièce, apparaît comme une femme-enfant, insouciante, dont le bonheur consiste à aimer et à être aimée, à jouir de la présence de ses enfants et de son mari. Son mari, Helmer, l'apprécie ainsi et lui donne des surnoms comme « petit écureuil », « petite alouette ».

Au début de la pièce, Nora confie à son amie d'enfance, Kristine Linde, son grand secret : elle avait contrefait la signature de son père, âgé et infirme, dans le but d'emprunter de l'argent à un usurier et de permettre ainsi à son mari, malade lui aussi à ce moment-là, de partir en voyage de cure. D'autre part, elle a menti à son mari sur l'origine de cet argent car Helmer, tout en ignorant la gravité de son état, n'aurait point approuvé l'emprunt : elle lui dit alors qu'elle avait reçu cette somme en cadeau de son père.

Nora était très fière de son acte. Dans son esprit elle avait réussi à la fois à épargner son père de la voir aux prises avec de tels problèmes et à sauver la vie de son mari. Il y avait un autre motif d'orgueil pour Nora : en effet, pour payer l'usurier elle devait épargner sur ses dépenses personnelles et, en plus, elle devait travailler en secret pour se procurer un peu plus d'argent. Ibsen avait écrit dans sa première esquisse de la pièce, en octobre 1878 :

« Elle a commis un faux, et c'est sa fierté ; car elle l'a fait par amour pour son mari, afin de sauver sa vie. Mais cet homme, avec toute sa loyauté banale, se tient sur le terrain de la loi, et considère la question d'un œil masculin » (Braunschweig 2009/2010 : 10).

Dans cette phrase se trouve exprimé clairement le projet de la pièce, à la fois plaidoyer de la cause féministe, mais aussi critique de la médiocrité et de l'enfermement de l'individu dans les conventions. Chez Ibsen, le féminisme constitue un aspect particulier de l'individualisme. Les dernières répliques de la pièce font apparaître avec clarté sa pensée lorsqu'il fait dire à Nora : « J'ai d'autres devoirs qui ne sont pas moins sacrés... les devoirs

envers moi-même ». Dans la fin de la pièce, il ne s'agit plus seulement de la situation juridique – mineure – de la femme, mais de sa condition de femme en général et de son passage à sa réalisation en tant qu'individualité humaine où ne devrait plus jouer la double morale, celle du droit naturel auquel la femme a souvent tendance à tendre dans sa spontanéité, et celle de la législation en vigueur dans les pays occidentaux, en particulier le Code Napoléon qui a tant influencé les législations familiales européennes. La double morale ne provient pas d'une différence de nature, mais de la différence de la situation faite à la femme, de l'infériorité sociale et juridique vis-à-vis de l'homme.

### ***Une Maison de poupée et le féminisme en Norvège***

Lorsque Ibsen publie sa pièce en 1879, le féminisme n'est plus seulement alors une foi un peu vague qu'on garde dans son cœur, mais un mouvement qui présente un programme, des revendications. Ibsen se place dans la lignée du féminisme norvégien de son époque et plaide en faveur d'une réforme du régime matrimonial. Il a payé de sa personne avant et après, par exemple en obtenant, en 1879, au club scandinave de Rome la modification des statuts pour que les femmes aient le droit de vote dans ses assemblées et que la bibliothécaire puisse être une femme. Avec cette pièce, il ouvre en Norvège une campagne pour généraliser le régime de la séparation des biens, se conformant aux indications que donne Stuart Mill (1806-1873) dans son manifeste sur la servitude des femmes (1851). Cinq ans plus tard, en 1884, Ibsen s'associe aux trois autres grands auteurs radicaux, Bjørson (1832-1910), Lie (1833-1908) et Kielland (1849-1906), pour présenter une supplique à la commission de Justice au Parlement<sup>20</sup> pour que le régime de séparation des biens devienne systématique et que la femme soit reconnue majeure dans l'état de mariage.

---

20. La Norvège, enlevée au Danemark au Congrès de Vienne en 1814, fut attribuée à la Suède, mais les Norvégiens refusèrent le pacte et proclamèrent leur indépendance. Par l'acte d'union de 1815, elle obtenait une semi-indépendance, et elle posséda sa propre armée, sa marine, ses services de douanes, son parlement et une certaine autonomie à l'intérieur de ses frontières. La rupture définitive de l'union avec la Suède intervint en 1905.

À une époque où une femme ne pouvait guère prendre la plume sans choisir un pseudonyme masculin ou l'anonymat, les féministes en Norvège avaient commencé à publier des pamphlets et des romans qui ont grandement influencé Ibsen. En 1871, Mathilde Schjøtt (1844-1926) publie, sans nom d'auteur, *Venindernes samtale om Kvindens Underkuelse* (Conversation de trois amies sur la sujétion de la femme). Camilla Collett (1813-1895), militante féministe et auteure des *Filles du préfet* (*Amtmandens datter*, 1854), s'était liée d'amitié avec Henrik Ibsen et avait rendu visite au couple à Munich en 1876. Ses idées inspirèrent grandement le dramaturge. Ibsen avait jusque-là, chez ses héroïnes des pièces historiques, exalté des caractères que l'on ne considérait guère comme féminins, comme la volonté tendue à l'extrême, la volonté d'indépendance exaltées dans les sagas islandaises et norvégiennes à une époque où le christianisme n'avait pas encore imposé la servitude de la femme. Mais, il adopte à partir de 1875 des thèmes chers à Camilla Collett et avec les *Soutiens de la société* qui paraît en 1877, il se lance dans une confrontation ouverte aux problèmes contemporains (Gravier 1968 : 79 sq.).

Le thème fondamental d'*Une Maison de poupée* est le désenchantement de la femme après le mariage, sa cruelle désillusion quand elle découvre le véritable visage de son mari. Comme l'écrit Claudio Maigris (Braunschweig 2003), le rêve d'une humanité heureuse et réconciliée avec elle-même que la civilisation rend impossible, il le poursuit de pièce en pièce, jusque dans la désillusion. L'anecdote d'*Une Maison de poupée* n'est pas inventée de toutes pièces. Ibsen a recueilli les confidences de Laura Kieler<sup>21</sup>, épouse malheureuse, victime de son dévouement et de sa naïveté. Néanmoins, il a

---

21. Admiratrice d'Ibsen, elle avait écrit une suite à *Brand*. Bien qu'ayant eu une enfance malheureuse comme un des personnages de la pièce, Kristine Linde, elle était insouciant et on l'appelait « l'alouette ». Comme Nora dans la pièce, elle contracta un emprunt pour permettre à son mari malade des poumons de se faire soigner en Suisse et en Italie. Elle rend visite aux Ibsen pour leur parler des angoisses que lui cause cette dette. Ibsen lui conseille de tout dire à son mari, mais elle ne le suit pas et falsifie une traite qu'elle n'avait pu payer. Un riche parent la dénonce et le scandale éclate. Son mari la fait interner dans un hôpital psychiatrique et demande le divorce. L'histoire de Laura fournit donc le point de départ de l'intrigue. Camilla Collett lui reprocha d'avoir utilisé des personnages qu'il n'était pas difficile d'identifier dans un pays faiblement peuplé comme la Norvège.

stylisé l'histoire, l'a rendue moins déprimante, car Laura avait affaire à un mari brutal et psychopathe. Et au lieu de l'achever comme une pièce victorienne<sup>22</sup> où après une dispute les époux auraient retrouvé leur confortable existence bourgeoise, le grand revirement se produit lorsque Nora reçoit son pardon, mais qu'elle rejette avec tristesse l'indulgence de son mari et que sonne pour Helmer stupéfait l'heure de vérité.

Comment la femme-enfant qui grignote des macarons en cachette, s'amuse sans contrainte avec ses enfants et dresse joyeusement le sapin de Noël, en vient-elle à déchirer si vite et si complètement le voile de ses illusions ?

Bien des objections ont été formulées à l'égard de la dernière scène, et nous en retrouvons quelques unes dans le débat qui a animé les membres de la revue *Seitō*, en particulier de la part de Hiratsuka Raichō qui lui préféra des pièces comme *Hedda Gabler*<sup>23</sup>.

Mais ces objections ne se présentent à l'esprit du spectateur que lorsqu'il a quitté le théâtre, après une méditation sur la pièce. Au théâtre, la magie opère et Ibsen nous impose sans peine sa fiction hardie.

Avec son intrigue conventionnelle et l'intervention du maître chanteur Krogstad, *Une Maison de poupée* risquait d'être classée dans le répertoire des mélodrames. En mettant son œuvre au service d'une cause généreuse, Ibsen aurait pu la hausser simplement au niveau de la pièce à thèse. Mais au moment où Nora, refusant d'entretenir plus longtemps ses propres illusions, crie sa déception et son dégoût à Helmer, le frisson tragique parcourt la salle et saisit d'effroi le spectateur. Nora pousse la sincérité jusqu'à l'héroïsme. Son départ est un saut dans l'inconnu. Elle affirme son moi en détruisant son bonheur, et devient à ce titre une héroïne tragique. Ce n'est pas seulement parce qu'elle brave les conventions et les autorités. Ibsen nous arrache aux préoccupations sociales et devient le poète qui nous éloigne même du sujet de la guerre des sexes, pour nous placer face à une question existentielle de la connaissance et de la communication avec autrui.

Si cette pièce a connu un si grand succès sur le plan mondial, c'est probablement parce qu'Ibsen expose la revendication en termes généraux de réalisation d'individualité humaine qui résonne dans le cœur de chacun.

---

22. Ce qui sera imposé dans les premières versions allemandes, voir *infra*.

23. L'effet de choc du changement soudain dut être d'autant plus grand que le second acte fut non pas joué, mais raconté et expliqué par Shimamura Hōgetsu.

## La réception de la pièce à travers le monde

En Europe comme aux États-Unis, au XIX<sup>e</sup> siècle, la pièce fit scandale. Elle fut d'abord interdite en Grande-Bretagne par le Lord Chamberlain sous couvert de l'acte de censure de 1737<sup>24</sup>. Pour sa première représentation en Allemagne, en 1880, Ibsen dut céder à l'exigence de l'actrice principale et modifier la fin : Helmer la traîne dans la chambre des enfants où en les voyant, elle s'effondre, et le rideau est abaissé. Ibsen regretta amèrement d'avoir cédé, et qualifia cette fin de honteuse, d'« attentat barbare » au texte original. Jusqu'à la fin des années 1890, le public allemand ne connut que cette fin qui avait transformé la pièce en un drame sentimental bourgeois d'intrigue et de réconciliation<sup>25</sup>. Dans les capitales norvégienne et suédoise, les cartons d'invitation de la bonne société étaient suivis d'une précision : « On est prié de ne point discuter d'*Une Maison de poupée* ».

Pourtant, Ibsen qui avait écrit dans la première esquisse de cette pièce qu'« une femme ne peut pas être elle-même dans la société contemporaine, c'est une société d'hommes avec des lois écrites par les hommes, dont les conseillers et les juges évaluent le comportement féminin à partir d'un point de vue masculin » (Braunschweig 2009 : 6) ne songea plus à défendre la cause des femmes après que celle-ci aura remporté ses premières victoires en Norvège. Il peindra d'autres types de femmes et peut-être pour cette raison, on a retenu de lui ses propos lors de son toast aux féministes norvégiennes, rapportés d'un livre à l'autre :

« Je ne fais partie d'aucun comité féministe. [...] Je suis plus poète que philosophe et je décline l'honneur d'avoir lutté consciemment pour la cause féministe. [...] Pour moi, il n'y a qu'une cause, la cause de l'humanité [...]»<sup>26</sup>. »

Il faut y voir la méfiance d'un homme vis-à-vis de la société et de toutes ses institutions, d'un homme croyant avant tout à l'individu, qui ne veut se laisser aveugler par aucun parti pris, ni être dupe d'aucun discours préconçu.

---

24. La première représentation date de 1889.

25. Le féminisme en Allemagne ne présenta pas avant 1902 la revendication du suffrage pour les femmes, alors que cette revendication avait débuté en Angleterre en 1867.

26. Publié dans *La Fronde*, le 16 juin 1898. Mise en ligne le 2 septembre 2002 : <http://www.youscribe.com/catalogue/presse-et-revues/actualite-et-debat-de-societe/medias/la-fronde-numero-190-du-16-juin-1898-893827>

Au Japon, Shimamura Hōgetsu qui revenait d'un séjour d'études en Allemagne, avait proposé sa première traduction de la pièce en 1906 à partir d'une édition allemande populaire, mais il reprit le texte original à partir de la version anglaise, en 1910, préparant le public à la représentation avec la fin que nous connaissons<sup>27</sup>.

Cette pièce bouleversa le théâtre et devint le symbole du théâtre occidental moderne posant la question de la liberté existentielle. Elle fut utilisée comme l'emblème de la lutte des femmes pour leur liberté et l'égalité. Il n'est donc pas surprenant qu'elle servit à introduire à la fois la première pièce du théâtre moderne et le premier débat public sur la question de la femme nouvelle, sujet de controverses jusque chez les membres de la revue *Seitō* qui venait tout juste de voir le jour. Rappelons brièvement le contexte de l'époque pour situer la revue.

## Le contexte idéologique et littéraire au moment de la parution de *Seitō*

L'année 1911 s'ouvrit par l'exécution de douze des vingt-quatre militants socialistes et anarchistes condamnés à mort lors de l'Affaire du crime de lèse-majesté (Taigyaku jiken 大逆事件)<sup>28</sup>. La censure politique fut systématiquement appliquée à toute œuvre ou article qui évoquait le socialisme ou l'anarchisme. Le 3 septembre 1910, cinquante-six ouvrages furent interdits pour « pensée destructrice » (*hakai shisō* 破戒思想). La nouvelle traduc-

---

27. Kano Ayako (2001 : 186-187) parle de cette fin allemande, mais ne mentionne pas les deux traductions de 1901 qui présentaient déjà la fin originale d'Ibsen au Japon. La traduction de Hōgetsu est éditée par la maison d'édition de l'université Waseda en 1913, avec une introduction.

28. La plus connue des quatre affaires de crime de lèse-majesté est désignée aussi sous le nom de *Kōtoku jiken* 幸徳事件. Le procès fut mené à huis clos, sans témoin et dans un grand empressement. Il s'ouvrit le 20 décembre 1910 pour aboutir, le 18 janvier 1911, à la sentence capitale de vingt-quatre accusés et à la condamnation des deux autres militants à onze ans et huit ans de prison ferme pour détention d'explosifs. Le lendemain, douze des condamnés virent leur peine commuée en travaux forcés à perpétuité par une grâce impériale, comme si tout était prévu dès le départ. Les autres furent tous exécutés dans la semaine qui suivit, dans une précipitation sans précédent dans l'histoire judiciaire du Japon moderne (Lévy 2010).

tion<sup>29</sup> par Kawada Shirō 河田嗣郎 (1883-1946) de l'ouvrage *De l'assujettissement des femmes* (1869) de J. S. Mill, pourtant déjà traduit<sup>30</sup> en 1878, fut interdite.

Le ministre de l'Intérieur, Hirata Tōsuke 平田東助 (1849-1925), dans un rapport adressé au chef du gouvernement en juillet 1910, considérait que l'influence exercée par les ouvrages politiques sur la jeunesse était un facteur bien plus dangereux que les différenciations en classes sociales provoquées par la modernisation, et préconisait des mesures de prévention dans l'enseignement. Malgré l'atmosphère répressive et le poids du nationalisme de cette époque, de nouvelles œuvres littéraires furent traduites et introduites en grand nombre, du russe, du français, du norvégien ou du suédois. Le roman naturaliste, qui avait été un des principaux courants littéraires, fut relayé, en 1910, par la revue *Shirakaba* 白樺 (Bouleau blanc) marquée par l'idéalisme, l'humanisme et l'individualisme.

Pour prémunir la jeunesse et les femmes contre cette influence, les milieux scolaires et féminins furent l'objet de la plus grande attention du gouvernement qui élaborait des directives successives en insistant sur l'enseignement moral, l'inculcation des principes traditionnels de piété filiale<sup>31</sup> et le renouvellement des thèses de la formation de la « bonne épouse, mère avisée »<sup>32</sup>. En 1911, le ministère de l'Éducation fait adopter à la Diète un mémorandum sur la promotion de l'enseignement moral auprès du peuple (*Kokumin dōtoku kyōiku shinkō no kengi* 国民道德教育振興の建議), afin d'organiser, en particulier dans les écoles normales, des sessions de formation morale des futurs enseignants. Au même moment, la Diète adopta un texte sur l'éducation des filles, « Les dix préceptes moraux pour les filles » (*Jokun jūkajō* 女訓十ヶ条, cité par Hiratsuka Raichō, 1992, vol. 1 : 369).

Pour beaucoup de jeunes filles qui avaient eu la chance d'accéder à l'enseignement supérieur, cette éducation pétrée de morale avait représenté une grande déception, comme l'explique Hiratsuka Raichō dans son

29. Sous le titre *Fujin mondai* 婦人問題 (La question féminine) chez Ryūbunkan 隆文館.

30. Sous le titre *Danjo dōkenron* 男女同権論 (Mill 1878).

31. Uesugi, Yoshida, voir note 19.

32. Shimoda Utako 下田歌子 (1854-1936) publie *Fujin no jōshiki* 婦人の常識 (Le bon sens des femmes) en 1910, ouvrage dans lequel elle prône un enseignement moins étroit pour élargir l'amour que porte la femme à la patrie et non plus seulement au foyer, mais elle y réaffirme que la vocation naturelle de la femme est de tenir son foyer.

autobiographie. La méfiance à l'égard de l'éducation supérieure donnée aux filles de l'élite était grande en cette période de répression idéologique (Joseishi sōgō kenkyūkai 1982 :172) et la littérature devint la seule vocation autorisée pour celles qui bénéficiaient d'un enseignement universitaire. Pour cette raison, elle servit de point de départ pour exprimer leurs conflits intérieurs, leurs tourments et l'éveil de leur conscience. Leurs espoirs se tournèrent vers cette perspective, à la fois pour échapper à la dépendance et obtenir la reconnaissance de leur personnalité. Née dans ce contexte, la revue *Seitō* attira l'attention et la sympathie d'un très grand nombre de ces femmes. Elle leur permit de faire entendre leurs voix non sans susciter parfois des réactions violentes dans l'opinion publique, pas toujours prête à approuver l'idée de l'émancipation de la femme.

## Le numéro spécial consacré à Nora

Le numéro de la revue *Seitō* de janvier 1912 comprend deux parties : une première consacrée aux nouvelles et poèmes, et une seconde constituée d'un supplément *Nora* (*Furoku Nora* 付録ノラ). Les deux tiers du mensuel (de la page 62 à la page 173) sont dédiés à la pièce d'Ibsen, et précisément à Nora. Dans la postface, en dernière page, Raichō se félicite du succès rencontré par le projet et explique que toutes les contributions, nombreuses, n'ont pu y être publiées, entre autres pour éviter les répétitions, précise-t-elle, tout en regrettant vivement de n'avoir pu y insérer l'article d'Okada Yachiyo 岡田八千代 (1883-1962) faute de l'avoir reçu à temps. Le supplément s'ouvre sur un extrait de l'ébauche notée par Ibsen en 1878 que nous avons déjà cité, sur la critique du jugement d'un point de vue masculin.

Suivent les cinq articles rédigés par des membres de l'association *Seitōsha*, Ueno Yō 上野葉 (1886-1928), Katō Midori, Ueda Kimi 上田君 (1886-1971), toutes trois déjà mariées et mères de famille, Hiratsuka Raichō et Yasumochi Yoshi 保持研 (1885-1947)<sup>33</sup>, ces dernières étant alors encore célibataires.

---

33. Elle signait ses articles du nom de plume de Hakuu 白雨 (Pluie blanche).

À ces articles s'ajoutent deux traductions de critiques littéraires sur la pièce, celle de G. Bernard Shaw et celle de Jeannette Lee (1860-1951)<sup>34</sup>, un article anonyme<sup>35</sup> dans lequel l'auteur présente une pièce française, *La Révolte* (1870) d'Auguste de Villiers de L'Isle-Adam, pour sa similitude avec le thème d'*Une Maison de poupée*<sup>36</sup> ; un petit article de l'actrice Matsui Sumako qui explique les principales difficultés qu'elle a rencontrées pour jouer la pièce.

Le numéro est illustré par des photos : les portraits des actrices Matsui Sumako, Paula Somary et de l'actrice allemande Agnès Sorma (1862-1927)<sup>37</sup> en Nora, ainsi que de deux photos de scène de théâtre, l'une au Japon, l'autre aux États-Unis.

En lançant ce numéro, la revue *Seitō* créa un événement, car si ni Nora ni la femme nouvelle n'étaient inconnues, en suscitant un débat entre les femmes elles-mêmes, la revue démontrait la volonté que celles-ci avaient désormais de s'approprier un « modèle » qu'elles allaient interpréter à leur façon et non selon les préceptes des éducateurs ou éducatrices reconnus dans leurs positions officielles. Un an plus tard, *Seitō* consacra deux numéros successifs, en janvier et février 1913, à la question des femmes nouvelles pour répondre aux attaques dont elles devinrent l'objet.

---

34. D'après les recherches récentes, notamment d'après l'ouvrage de Nakamura Toshiko (1997). Voir également : <http://crd.ndl.go.jp/GENERAL/servlet/detail.reference?id=1000029320>

35. Hiratsuka Raichō ne réussit pas à se souvenir qui avait écrit l'article mais elle pense qu'il s'agissait de Sōma Gyofū 相馬御風 (1883-1950) ou de Kawatake Shigetoshi 河竹繁俊 (1889-1967) (Hiratsuka 1992, vol. 2 : 13).

36. La différence est de taille, car l'héroïne qui plaque tout, son statut d'épouse et de mère parfaite, retourne résignée dans son foyer. C'est un vaudeville qui n'a tenu l'affiche que cinq jours à l'époque. Il a été rejoué en 2006, mais la critique fut médiocre.

37. Ce sont toutes les deux des actrices renommées qui ont joué le rôle de Nora. Un article décrit l'enthousiasme que suscite la réapparition d'Agnès Sorma dans *Une Maison de poupée* en 1898 : <http://query.nytimes.com/gst/abstract.html?res=9B07E7D71638E433A25756C1A9659C94699ED7CF> (consulté le 7 juin 2012).

## Les discussions entre les membres de *Seitō*

### Sympathie et enthousiasme

Les contributrices, à l'exception de Raichō, expriment leur enthousiasme et leur sympathie pour Nora. Ueno Yōko, enseignante depuis 1908, avait déjà rédigé un article en 1910 pour critiquer ouvertement l'inculcation du principe de « bonne épouse, mère avisée » dans les écoles. D'après les souvenirs d'Oku Mumeo 奥むめお (1895-1997) qui l'avait eue comme professeur de lycée, elle était connue pour y insuffler l'esprit de la « femme nouvelle » et son texte reflète son engagement et son enthousiasme.

Dans son texte comme dans les autres, l'acquisition d'une personnalité autonome par rapport à l'homme au sein du couple est considérée comme le message essentiel. *Jiga* 自我, *jiko* 自己, l'« ego », le « soi » sont les mots clés qui sont objet de discussions et de développements au sein de l'association. Katō Midori insiste aussi dans son texte essentiellement sur la question de l'acquisition d'une personnalité authentique. Admirant sa résolution de quitter le foyer, Katō Midori exprime, comme Ueno Yōko, sa sympathie pour Nora et identifie son geste à la révolte féminine : « Dans notre pays, au Japon, il y a bien des Nora qui n'ont pas encore pris conscience et parmi celles qui ont pris conscience, nombreuses sont celles qui partagent les tourments de Nora » (Horiba 1991 : 55).

Mais c'est surtout la discussion autour de l'image du couple moderne idéal, l'importance à accorder au mariage d'amour, qui caractérise ces textes.

### Les considérations sur le mariage

Pour Ueno Yōko, le mariage doit être le lieu qui permet la réalisation de la personnalité de chacun des conjoints, grâce à ce qu'elle appelle « l'amour sacré ». Comme les autres contributrices, elle interroge le sens que le mariage peut avoir pour la femme, et insiste sur la nécessité d'acquérir une individualité authentique, indépendamment du rôle d'épouse et de mère : « Nora aurait dû accéder à un sens plus profond de sa vie. Elle aurait dû savoir ce que signifie une vie en adéquation avec son moi authentique. » (Horiba 1991 : 36).

Elle fait preuve de modération en abordant l'avenir de Nora : elle défend la nécessité de revenir au foyer une fois qu'elle aura construit sa personnalité. Si la femme doit devenir un individu moderne, pour Yōko, elle ne doit

pas tomber dans l'individualisme qu'elle qualifie d'infantile : « tout sacrifier au nom d'un but individuel relève d'une subjectivité infantile » (*ibid.* : 42). Même si elle critique le confinement de la femme au foyer qui entraîne chez cette dernière des tendances conservatrices, voire réactionnaires, contraires à l'émancipation féminine, le couple idéal reste pour elle celui où la femme se consacre à son mari et à sa carrière :

« Elle doit devenir l'interlocutrice privilégiée de l'homme avec qui elle pourra prendre des décisions et même devenir le bras droit de sa réussite. [...] Elle deviendra ainsi, sans rancœur aucune, la compagne de sa vie et remplira son rôle d'assistante avec fierté. » (*Ibid.* : 43).

La nécessité du retour au foyer est aussi évoquée dans le texte de Yasumochi Yoshi qui avait joué un rôle essentiel en encourageant Raichō à créer l'association et la revue *Seitō*.

Ueno Yō est à la fois plus modérée et plus optimiste que Raichō : cette dernière estime que l'homme est égoïste par nature dans sa relation aux femmes, et critique la naïveté de Nora qui croyait le contraire, tout en lui concédant la difficulté accrue qu'il y a à démasquer chez l'homme occidental civilisé ce caractère égoïste : « la seule différence entre eux consiste dans l'habileté à le dissimuler, et la distinction entre civilisé et barbare ne réside que dans cette différence » (Horiba 1991 : 64). Par ces expressions, Raichō semble prendre ses distances par rapport à l'opposition civilisé/barbare mise en avant par Fukuzawa Yukichi 福澤諭吉 (1834-1901) dans son *Bunmei gairyakuron* 文明概略論 (Bref traité sur la civilisation, 1875)<sup>38</sup>, alors qu'Ueno Yōko, en recourant à la métaphore entre le régime despotique et le régime constitutionnel dans la relation du couple, reste dans la perspective tracée par celui-ci. D'ailleurs, dès la première phrase, Raichō se montre critique envers Nora dont elle oppose la naïveté à la maturité que toute Japonaise dans sa situation aurait déjà acquise :

« Chère Nora, une femme comme vous qui n'obéit qu'à son instinct, et aussi aveugle, on peut se l'imaginer à condition qu'elle soit une jeune fille de quatorze ou

---

**38.** Pour Fukuzawa, les pays occidentaux sont civilisés, les pays d'Asie et d'Afrique barbares, à l'exception du Japon qui est semi-développé. L'urgence pour le Japon est de rejoindre les pays civilisés et, en 1894-95, il qualifie la guerre sino-japonaise de croisade de la civilisation contre la Chine « barbare ».

quinze ans, mais aux yeux des Japonaises, que vous soyez la mère de trois enfants, cela paraît incroyable. » (Horiba 1991 : 62).

Raichō est la seule à ne pas se préoccuper du couple en particulier, questionnant exclusivement l'éveil, la vraie prise de conscience, le long cheminement qui l'attend encore avant la découverte de son propre moi, les difficultés qu'il y a à se débarrasser des illusions.

L'hésitation entre la modération et la hardiesse frappe le lecteur d'aujourd'hui. Ueno Yōko, si elle insiste pour que l'émancipation puisse se préparer en douceur, et que l'homme n'ait plus d'autre choix que de « s'incliner devant elle », réaffirme aussitôt après la nécessité de la rupture, même violente, dans le cas où la femme est transformée en un instrument au service de l'homme :

« Alors elle prend conscience de ce que représente l'épouse pour le mari : elle n'est au fond qu'un instrument à son service ! Sa personnalité est sous son joug. Par bonheur, Nora n'avait pas perdu son instinct inné de femme. Femme, portant sur ses épaules le destin de femme, celle qui représente la moitié de l'humanité, Nora se décide à se battre, et pense que pour réaliser cette immense tâche, elle doit, même au sacrifice de son attachement, préserver sa dignité de femme. »

Et, elle ajoute :

« Dans ce sens, on peut même parler de chant victorieux de la femme, même s'il ressemble à une tragédie. [...] Une si grande révolution – la grande révolution entre les sexes – n'est pas aisée à réussir. » (Horiba 1991 : 43).

Mais elles veulent toutes garder la perspective de créer un foyer heureux, c'est-à-dire celui où la valeur de chacun est reconnue. Cet optimisme contraste avec les interprétations ultérieures ou avec les suites pessimistes envisagées par Lu Xun (1981 : 179-185), Mori Ōgai<sup>39</sup>, Elfried Jelinek (1993) ou encore le metteur en scène Ostermeier<sup>40</sup>.

---

39. Son roman *Gan 雁*, *Les Oies sauvages* (1911-1913), est souvent cité comme un exemple de pessimisme quant aux perspectives possibles de l'émancipation féminine dans la société japonaise.

40. Cette mise en scène a suscité la polémique : Nora, à la fin de la pièce, tue son mari, ce qui pour Ostermeier serait la seule issue possible pour la Nora moderne. Pour ses détracteurs, cette Nora n'a rien à voir avec celle d'Ibsen. Le metteur en scène aura au

Elle ne repose pas tant sur l'idéalisation du couple que sur l'idée de l'élévation du statut de la femme dans la société moderne. Pour ce faire, elle énumère les principales revendications : l'obtention du droit de participer à la vie politique, la révision de la loi sur l'adultère, la possibilité pour les femmes de rester célibataires avec les mêmes droits que les hommes. Son texte garde un ton très optimiste jusqu'à la fin où elle appelle à l'émancipation de la femme en Occident et en Orient. L'affirmation du caractère universel du message de la pièce est très présente également dans l'article écrit par Ueda Kimi. Celle-ci est déjà une auteure reconnue qui a reçu le premier prix en 1908 pour son roman *Kurobotan* 黒牡丹 (Pivoine noire) au concours de nouvelles organisé par le quotidien *Ōsaka Mainichi shinbun* 大阪毎日新聞. Elle a une approche très directe, résumant la pièce au drame auquel conduit le conflit intérieur qui traverse la femme moderne, et comparant la situation de Nora à un état d'esclavage. Comme Ueno Yōko, elle souligne le caractère universel du combat des femmes : « Ce cri rempli de tristesse, c'est le cri de toutes les Scandinaves. Non, c'est la plainte des femmes du monde entier ». Sa sympathie pour Nora est sans ambiguïté :

« Nous qui nous éveillons, [...] nous qui sommes tourmentées en permanence par la vieille morale, par les anciennes coutumes, une fierté et une joie sans borne nous envahissent mystérieusement pour nous faire crier victoire quand Nora s'en va. » (Horiba 1991 : 60).

Nora agit aussi à leur place et leur donne du courage.

Ce sont les mêmes idées qui sont développées chez les autres auteurs : l'idée que le degré d'émancipation de la femme est un indice du degré d'avancement de la société, que la réalisation de la vraie personnalité est la condition au vrai mariage – celui de l'amour réciproque et de l'égalité – opposé au mariage conventionnel.

---

moins posé une question : le mouvement de libération de la femme a-t-il réussi, peut-il réussir ?

## La réaction de Hiratsuka Raichō

Hiratsuka Raichō fait figure d'exception, et si nous ne pouvons pas ici examiner toutes les raisons possibles, une des clés se trouve dans la publication du roman que Morita Sōhei 森田草平 (1881-1949) avait tiré de l'affaire connue sous le nom de Shiobara jiken 塩原事件 (1908)<sup>41</sup>. Dans ce roman, *Baien* 煤煙 (Suie), écrit en 1909, et dont le titre fut directement inspiré, d'après Raichō, de *Fumée* de Tourgéniev qu'il lui avait donné à lire dans une version anglaise, il compare l'héroïne, Tomoko (Raichō pour tout lecteur de l'époque), à Nora, mais plus sûre d'elle. Les membres de *Seitō* comme Otake Kōkichi (Beniyoshi), Araki Ikuko 荒木郁子 (1888-1943) et Ikuta Hanayo avaient lu *Baien* et avaient été très attirées par Raichō en qui elles avaient vu précisément l'héroïne du roman. Raichō voulait probablement se démarquer de Nora, ou de la représentation que les lectrices ou lecteurs en avaient eue.

*Une Maison de poupée* faisait partie des lectures qu'affectionnait Morita. Raichō, passablement énervée par le roman que venait de publier Morita qui révélait au public les aspects intimes de l'affaire et de plus faisait durer le scandale à son détriment (Odaira 2008 : 159-167), avait peut-être le désir de « surpasser » Nora ?

De cette affaire, dans ses mémoires, elle affirme sa déception, et garde le sentiment d'avoir servi l'écrivain dans sa recherche abstraite et littéraire du sens du mot *ren.ai* 恋愛, l'amour romantique. Elle même à l'époque en avait ressenti une « dépression de la personnalité » (Horiba 1991 : 16) qui eut en même temps la fonction de lui révéler son identité sexuée.

Dans son commentaire sur Nora, prenant la forme d'une lettre qui lui était directement adressée, donc de l'apostrophe, elle affirmait sa propre personnalité acquise grâce à son entraînement assidu à la méditation au sein d'un temple de la secte bouddhiste zen Rinzai (*Rinzai shū* 臨濟宗).

La conception bouddhiste de la nature du moi se rattache à celle du « nirvana » (*nehan* 涅槃 en japonais) qui exige l'extinction des passions, des désirs, des illusions, et donc – *in fine* – des attachements de toute sorte, à commencer par le premier d'entre eux : l'attachement à un moi autonome

---

41. C'est une histoire de fugue dont le but avait été le double suicide (*shinjū* 心中 en japonais) entre Raichō et cet écrivain qui renonça une fois sur place à cette idée.

et permanent. Cette conception plaçait Raichō dans une approche complexe, la prise de conscience de la vraie nature, totalement libérée, du moi, impliquant un parcours qui pouvait être d'une rigueur extrême (ascèse érémitique), au terme duquel se produirait ou non l'Éveil.

La phrase suivante qu'elle lui adresse reflète bien cette conception du moi qui résulte de la foi religieuse qu'elle garda toute sa vie :

« “ Qu'est-ce que mon moi total”, voilà la question qui vous préoccupera. Que découvrirez-vous ? Que ce que vous preniez pour vous-même jusqu'à présent n'est que chimère, illusion, et que ce fantôme jusqu'à présent ne faisait que cacher votre vrai moi.

« Nora, voilà votre deuxième tragédie qui vous attend. La dissolution de cette chimère, de cette illusion, la négation de soi, le dur combat pour arriver à l'anéantissement de soi. » (Horiba 1991 : 66).

## Conclusion

Dans ces textes, la question de la valorisation personnelle de la femme au sein du couple grâce à l'établissement d'un nouveau modèle de mariage – le mariage d'amour – constitue l'essentiel de la préoccupation des membres de *Seitō*. Ce souci est corrélatif de la formation du sujet abstrait à partir de l'individu, qui n'est plus défini seulement par ses rôles sociaux, et explique la place accordée à la question de la personnalité intérieure. La position de Raichō différerait de celle des autres, parce que sa conception de l'individu et de la personnalité intérieure était moins tributaire de l'expérience amoureuse que de la concentration spirituelle ou religieuse, conception qui évolua chez elle après sa découverte d'Ellen Key.

Les débats autour des pièces de théâtre ne se réduisirent pas à celui portant sur le personnage de Nora dans la revue *Seitō* ; d'autres héroïnes, comme Hedda Gabler et, deux ans plus tard, Magda<sup>42</sup> firent l'objet de discussions passionnées. Mais le débat sur Nora prépara celui sur la femme nouvelle que la revue allait entreprendre un an plus tard.

---

42. La pièce de Sudermann (*Heimat* 1893, traduite en anglais sous le titre *Magda*) fut présentée au Japon sous le titre *Kokyō* 故郷 (Pays natal) en mai 1912, mais la fin fut censurée pour atteinte à l'ordre moral.

Le succès de la pièce et les débats autour du personnage de Nora offrirent un moment privilégié de l'histoire des femmes et du théâtre : les membres de *Seitō* n'eurent pas de positions unifiées, mais elles insistaient toutes sur la question de la prise de conscience de la femme en tant qu'individu et dénonçaient les coutumes et les mentalités qui l'en empêchaient. De ce point de vue, leurs positions, bien que modérées<sup>43</sup>, par leur volonté de mettre au premier plan la femme en tant qu'individu, diffèrent radicalement des points de vue affirmés par l'ensemble des commentateurs ou des éducateurs de leur époque. Le contexte politique et idéologique de l'époque rendait toute action politique directe impossible : le numéro de février 1913, qui comprend un article de Fukuda Hideko 福田英子 (1865-1927) sur les perspectives politiques de l'émancipation de la femme, sera interdit aussitôt. Chez beaucoup pointe l'idée de la difficulté de réussir à la fois l'émancipation féminine et le mariage d'amour ou la relation amoureuse : la question de la reconnaissance du célibat comme mode de vie est posée. Elles n'opposent pas réussite sociale et réussite amoureuse, loin de là, mais semblent penser néanmoins que l'obstacle principal, dû à l'incompréhension de l'homme vis-à-vis des aspirations féminines, les empêche souvent d'atteindre les deux buts. Et plutôt que de se soumettre et de se résigner à vivre un mariage sans amour, c'est-à-dire sans reconnaissance de leur propre valeur, elles pensent qu'il vaut mieux choisir la solitude, le célibat.

La grande question à venir reste celle de la définition de cette valeur et des modalités de sa reconnaissance dans la société. Chacune des protagonistes de ces débats prendra part à des courants idéologiques et politiques divers dans les années ultérieures, en particulier au lendemain de la Première Guerre mondiale, mais le féminisme de cette période a posé pour la première fois au Japon la question du lien entre l'émancipation de la femme dans la sphère privée de la famille et sa reconnaissance sociale, en exposant publiquement les diverses préoccupations intérieures et personnelles des femmes, rejoignant ainsi la grande thématique du dépassement de la frontière entre le privé et le public du féminisme de la seconde vague des années 1960 et 1970.

---

43. Les membres de *Seitō* ne cherchèrent pas à donner un caractère politique à leurs revendications ni à lancer immédiatement une campagne pour un changement juridique de la position de la femme mariée.

## Bibliographie

**BARDSLEY Jan 2007**

*The Bluestockings of Japan: New Woman Essays and Fiction from Seitō, 1911-16*, Center for Japanese Studies, Ann Arbor, The University of Michigan.

**BENHAMOU Anne-Françoise (dir.) 2011**

« Contemporaines ? Rôles féminins dans le théâtre d'aujourd'hui », *OutreScène*, juin, n° 12, La Colline-Théâtre national.

**BRAUNSCHWEIG Stéphane 2003**

« Une clarté qui n'éclaire pas », in *Ibsen, OutreScène*, revue du Théâtre national de Strasbourg, mars, 2 : 53-60.

**BRAUNSCHWEIG Stéphane 2009/2010**

*Rosmersholm/Une Maison de poupée*, mise en scène S. Braunschweig, La Colline-Théâtre national.

**COLLETT Camilla 2010**

*Les Filles du préfet*, traduit du norvégien par Eric Eydoux, Carouge, Éditions Zoe.

**FAALAND Maryline 2009**

« Aspects du génie littéraire norvégien : aux sources du sentiment identitaire. De Wergeland à Olav Duun », thèse sous la direction de Marc Auchet, université Paris-Sorbonne.

**FUKATANI Masashi 深谷昌志 [1981] 1998**

*Ryōsai kenbo shugi no kyōiku* 良妻賢母主義の教育 (L'éducation selon l'idéologie

de la « bonne épouse, mère avisée »), Nagoya, Reimei shobō 黎明書房.

**GRAVIER Maurice 1968**

*Le féminisme et l'amour dans la littérature norvégienne, 1850-1950*, Paris, Minard.

**HAGA Noboru 芳賀登 1990**

*Ryōsai kenboron* 良妻賢母論 (Théorie sur la bonne épouse, mère avisée), Tokyo, Yūzankaku shuppan 雄山閣出版.

**HIRATSUKA Raichō 平塚らいてう 1992**

*Genshi, josei wa taiyō de atta* 元始、女性は太陽であった (À l'origine, la femme était le soleil), Tokyo, Ōtsuki shoten 大月書店, coll. Kokumin bunko 国民文庫 [1<sup>re</sup> éd. 1971-1973], 4 vols.

**HIRATSUKA Raichō 2006**

*In the Beginning, Woman Was the Sun*, traduit et annoté par CRAIG Teruko, New-York, Columbia University Press.

**HORIBA Kiyoko 堀場清子 1991**

*Seitō josei kaihō ronshū* 『青鞞』女性解放論集 (Recueil de textes sur la libération de la femme dans *Seitō*), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**IIDA Yūko 飯田祐子 (dir.) 2002**

*Seitō to iu ba. Bungaku, jendā*, « *atarashii onna* » 『青鞞』という場——文学・ジェンダー・〈新しい女〉 (*Seitō* comme lieu. Littérature, genre, « femme nouvelle »), Tokyo, Shinwasha 森話社.

**JELINEK Elfried 1993**

*Ce qui arriva quand Nora quitta son mari*, Paris, L'Arche.

**Joseishi sōgō kenkyūkai**

女性史総合研究会 1982

*Nihon joseishi* 日本女性史, vol. 4 *Kindai* 近代 (L'époque moderne), vol. 5 *Gendai* 現代 (L'époque contemporaine), Tokyo, Tokyo daigaku shuppankai 東京大学出版会.

**KANO Ayako 2001**

*Acting Like a Woman in Modern Japan*, New-York, Palgrave.

**KAWAMURA Karyō** 川村花菱

[1968] 2006

*Matsui Sumako : Geijutsuza seisui* 松井須磨子——芸術座盛衰記 (Matsui Sumako : prospérité et décadence du Geijutsuza), Tokyo, Seiabō 青蛙房. [1<sup>re</sup> éd., 1968 : *Zuihitsu Matsui Sumako* 隨筆 松井須磨子 (Essai sur Matsui Sumako)].

**KŌCHI Nobuko** 香内信子 (éd.) 1984

*Shiryō bosei hogo ronsō* 資料 母性保護論争 (Documents : polémiques sur la protection de la maternité), Tokyo, Domesu shuppan ドメス出版.

**KOTT Jan 2003**

« Ibsen, une relecture », in *Ibsen, OutreScène*, revue du Théâtre national de Strasbourg, 2 : 61- 94.

**KUWAKI Gen.yoku** 桑木巖翼 1906

« Kinsei gikyoku to jinsei » 近世戯曲と人生 (Le théâtre moderne et la vie),

in *Jidai shichō* 時代思潮 (Courants de pensée contemporains), février.

**LÉVY Christine 2010**

« Autour de l'Affaire de crime du lèse-majesté : modernité politique et répression », *Ebisu-Études japonaises*, « La modernisation du Japon revisitée. Que reste-t-il de l'approche moderniste ? », 44 : 87-109.

**LOWY Dina 2007**

*The Japanese "New Woman". Images of Gender and Modernity*, New Brunswick, N. J., Rutgers University Press.

**LU Xun 1981**

« Qu'est-il advenu de Nora après son départ ? », in *La Tombe*, Paris, Acropole/ UNESCO.

**MILL John Stuart** 密爾 1878

*Danjo dōkenron* 男女同權論 (Théorie sur l'égalité des droits entre hommes et femmes), traduction de *The Subjection of Women* par Fukamauchi Motoi 深間内基, Tokyo, éd. Yamanaka Ichibei 山中市兵衛.

**MORITA Sōhei** 森田草平 1995 [rééd.]

*Baien* 煤煙 (Suie), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**MUTA Kazue** 牟田和恵 2006

*Jendā kazoku o koete* ジェンダー家族を超えて (Dépasser la famille basée sur le genre), Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**NAKAMURA Toshiko** 中村都史子 1997

*Nihon no Ibsen genshō : 1906-1916 nen* 日本のイブセン現象——1906-1916年 (Le phénomène Ibsen au Japon, années

1906-1916), Fukuoka, Kyūshū daigaku shuppankai 九州大学出版会.

**Nihon bungaku kyōkai  
Shin-feminizumu hihyō no kai**

日本文学協会 新・フェミニズム批評の会  
(Association pour une nouvelle critique féministe) (éd.) 1998  
*Seitō o yomu* 『青鞮』を読む (Lire *Seitō*), Tokyo, Gakugei shorin 学藝書林.

**ODAIRA Maiko** 小平麻衣子 2008

*Onna ga onna o enjiru : bungaku, yokubō, shōhi* 女が女を演じる——文学・欲望・消費 (La femme dans le rôle de la femme : littérature, désir et consommation), Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**ORII Miyako** 折井美耶子 1991

*Shiryō sei to ai o meguru ronsō* 資料性と愛をめぐる論争 (Documents : autour des polémiques sur les questions de sexualité et d'amour), Tokyo, Domesu shuppan ドメス出版.

**OSTERMEIER Thomas** 2003

« Un regard matérialiste sur le présent, entretien autour de *Maison de Poupée* », in *Ibsen, OutreScène*, revue du Théâtre national de Strasbourg, 2 : 45-52.

**RODD Laurel Rasplia** 1991

« Yosano Akiko and the Taishō Debate Over the "New Woman" », in BERNSTEIN Gail Lee (éd.), *Recreating Japanese Women, 1600-1945*, Berkeley, University of California Press.

**SASAKI Hideaki** 佐々木英昭 1994

*Atarashii onna no tōrai. Hiratsuka Raichō to Sōseki* 新しい女の到来——平塚らい

てうと漱石 (L'apparition de la femme nouvelle. Hiratsuka Raichō et Sōseki), Nagoya, Nagoya daigaku shuppankai 名古屋大学出版界.

**SASAKI Hideaki** 佐々木英昭  
& **NEGISHI Masazumi** 根岸正純 1999

*Baien : shōchū* 煤煙——詳注 (Suie : commentaires et analyses), Kyōto, Kokusai nihon bunka kenkyū sentā 国際日本文化研究センター.

**Seitōsha** 青鞮社 1911-1916

*Seitō. Fukkoku-ban* 青鞮 復刻版 (*Seitō*. Fac-similé), Tokyo, Ryūkei shosha 龍溪書舎, 1980 ; Fuji shuppan 不二出版, 1983.

**TANAKA Yūkichi** 田中祐吉 2005

« Josei no dokushin-nan » 女性の独身難 (Les difficultés du célibat chez les femmes), *Joshi bundan* 女子文壇 décembre 1912, édition fac-similé, Tokyo, Fuji shuppan 不二出版.

**TOMIDA Hiroko** 2004

*Hiratsuka Raicho and Early Japanese Feminism*, Leiden, Boston, Brill.

**Tsubouchi kyōkai** 逍遥協会 1998

*Tsubouchi Shōyō kenkyū shiryō, dai jūroku shū* 坪内逍遥研究資料第16集 (Études sur Tsubouchi Shōyō, 16<sup>e</sup> recueil), Tokyo, Shinjusha 新樹社.

**TSUBOUCHI Shōyō** 坪内逍遥 1912

*Iwayuru atarashii onna* 所謂新シイ女 (La femme nouvelle en question), Tokyo, Seibidō 精美堂.

**YONEDA Sayoko** 米田佐代子 2002

*Hiratsuka Raichō. Kindai Nihon no*

*demokurashī to jendā* 平塚らいてう

——近代日本のデモクラシーとジェンダー

(Hiratsuka Raichō. La démocratie et le

genre dans le Japon moderne), Tokyo,

Yoshikawa kōbunkan 吉川弘文館.

## Nora, *Seitō*, *Xīn Qīngnián*

NIIMURA Yōko 新村容子 \*

Nous proposons dans cet article une étude comparative de la réception de Nora, personnage principal de la pièce du dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1828-1906) intitulée *Une Maison de poupée*, au Japon et en Chine dans les décennies 1910 et 1920. Ibsen fut introduit au Japon pour la première fois en 1889 par Mori Ōgai 森鷗外 qui rentrait alors d'un voyage d'études en Allemagne. Lorsqu'en 1906 se répandit la nouvelle de la mort du dramaturge, le pays se prit de passion pour son œuvre (Nakamura 1997). Lu Xun 魯迅, qui étudiait à l'époque au Japon<sup>1</sup>, mentionna Ibsen dans un article publié en 1908. Il s'agit de la première introduction de l'auteur en Chine (Shimizu 1994 : 1). C'est donc par l'intermédiaire d'étudiants expatriés qu'Ibsen fut diffusé de l'Europe au Japon, puis du Japon à la Chine.

La fondation de *Seitō* 青鞞 eut lieu à Tokyo en septembre 1911, tandis que *Xīn Qīngnián* 新青年 *La Jeunesse* (littéralement : Nouvelle Jeunesse) parut pour la première fois à Shanghai en septembre 1915. *Seitō* est connue pour être une revue de littérature féminine fondée par Hiratsuka Raichō 平塚らいてう qui souhaitait inciter les femmes à s'affranchir de la domination patriarcale, ainsi qu'à affirmer leur conscience en tant qu'individu et leur

---

\* Université d'Okayama 岡山大学.

1. La victoire japonaise lors de la guerre sino-japonaise (1895), puis lors de la guerre russo-japonaise (1905), suscita auprès de la jeunesse chinoise un grand engouement pour les voyages d'étude au Japon (Gen 1991 ; Reynolds 1993).

indépendance en tant qu'être humain. *Xīn Qīngnián* est une revue à laquelle Hu Shi 胡適, rentré en 1917 d'un séjour d'études aux États-Unis, consacra toute son énergie afin d'inviter la jeunesse à se délivrer de la conception confucéenne de la famille, en opérant une réforme des consciences au profit de l'« individu ». Il apparaît donc que, de façon presque simultanée, des revues virent le jour dans les deux pays dans le but d'exhorter à une prise de conscience de l'« individu » et à l'indépendance en tant qu'être humain.

Ibsen retint à la fois l'attention de *Seitō* et de *Xīn Qīngnián*. La « fugue<sup>2</sup> » de Nora, héroïne d'*Une Maison de poupée*, devint en particulier l'objet d'un débat passionné. La revue *Seitō* publia en janvier 1912 un « Numéro spécial Nora », tandis que *Xīn Qīngnián* réalisa un « Numéro spécial Ibsen » en juin 1918. Nous nous attacherons en premier lieu à comparer les commentaires et les analyses sur Nora respectivement entrepris par *Seitō* et par *Xīn Qīngnián*, pour dégager leurs similitudes et leurs divergences. Dans un second temps, nous réfléchirons à la manière dont les hommes japonais de l'époque réagirent face aux espoirs placés en Nora par les femmes de la revue *Seitō*. Enfin, nous examinerons dans un troisième temps quelle fut la réponse de la gent féminine chinoise à la position des intellectuels masculins qui prônaient l'abolition de la conception traditionnelle de la famille et l'union libre entre les deux sexes.

Il convient ici d'aborder la différence de statut social de la femme entre le Japon et la Chine d'alors. Contrairement à *Seitō*, dont la publication et la rédaction étaient entièrement prises en charge par des femmes, *Xīn Qīngnián* était une revue dirigée par des hommes. Celle-ci contenait de nombreux essais traitant de la question des femmes, mais tous étaient écrits d'une main masculine. Dans la Chine des années 1910-1920, il était extrêmement rare qu'une femme se lance dans l'édition d'une revue ou devienne l'auteure d'un article<sup>3</sup>.

---

2. Le terme en japonais est *iede* 家出, fugue. Mais la décision de Nora de quitter le foyer ne peut vraiment pas être considérée comme une fugue. Nous gardons par commodité ce terme ici [N.D.E.].

3. Une femme chinoise déclarait en 1903 : « Confinée dans sa pièce, la Chinoise ne sait pas même qu'il existe un pays » (Sakamoto 2004 : 1). Néanmoins, un périodique intitulé *Nǚxuébào* 女学报 (Le Journal des femmes) fut fondé en octobre 1898, au moment fort de la réforme des Cent jours (*Bāirì wéixīn* 百日維新) initié par le jeune empereur Guangxu 光緒帝 et ses conseillers. Il s'agit d'une revue qui fait époque en raison de la

La Chine et le Japon, tous deux de culture confucéenne, étaient des sociétés résolument patriarcales. Toutefois, sur le plan de l'éducation des filles, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Japon n'était pas moins avancé que l'Europe. Jusque parmi les jeunes filles venues de la campagne pour occuper des emplois subordonnés dans les boutiques, il était courant de savoir lire, écrire et compter (Aoki 2000, 1993 : 210-218). On peut considérer que cet état de fait provenait davantage de l'attention accordée d'une manière générale à l'instruction du peuple que de la volonté d'éduquer les femmes, et que c'est par extension qu'elles bénéficièrent de cette faveur. À l'entrée dans l'ère Meiji, une importance accrue fut accordée à l'éducation nationale, et dès le début du XX<sup>e</sup> siècle des écoles supérieures pour jeunes filles furent fondées<sup>4</sup>. Il est bien connu qu'au sein de la revue

---

composition féminine de son édition et de sa rédaction, mais sa parution s'interrompit après trois mois (Zhang 2006 : 94-99).

4. L'opposition entre la situation en Chine et au Japon à cette époque est à nuancer car, contrairement à l'idée couramment admise que la Nihon joshi daigakkō 日本女子大学校 qu'intégra Raichō en 1903 était la première université pour jeunes filles, celle-ci n'avait pas le statut d'université. Au Japon à cette époque, aucune université n'admettait de femmes, ni en tant qu'étudiantes, ni en tant qu'auditrices libres. Yamakawa Kikue 山川菊栄 (1890-1980) raconte dans ses souvenirs l'amertume d'avoir essuyé un refus lorsqu'elle demanda à assister en tant qu'auditrice libre aux cours de psychologie de l'université impériale de Tokyo (Yamakawa 1956 : 136-137). Raichō évoque cette fermeture dans son « Manifeste » : « Je suis attristée de voir qu'au Japon où il n'existe qu'une seule université destinée aux femmes, les universités masculines ne montrent aucune générosité pour ouvrir leurs portes aux femmes ». La première à les avoir ouvertes est l'université impériale de Tōhoku en septembre 1913 (trois étudiantes sont admises), suivie par l'université impériale de Kyūshū (1925), puis de Hokkaidō (1930). L'université impériale de Tokyo n'accepta des auditrices pour la première fois qu'en 1920. Mais ni celle de Tokyo ni celle de Kyoto n'admettent des étudiantes régulièrement inscrites avant 1945. Dans le privé, l'université Waseda admit douze auditrices libres en 1921 et quatre étudiantes régulièrement inscrites en 1939. Avant 1900, il n'existe aucune école supérieure non plus pour jeunes filles, sinon l'École normale supérieure de Tokyo, ancêtre de l'actuelle université Ochanomizu, fondée en 1890 pour former les institutrices et enseignantes des écoles secondaires. Entre 1900 et 1901, trois établissements d'enseignement supérieur virent le jour : celui de Tsuda Umeko 津田梅子 (1864-1929), Joshi eigaku juku 女子英学塾 (Collège d'enseignement d'anglais pour jeunes filles), celui de Yoshioka Yayoi 吉岡彌生 (1871-1959), Tokyo jo.i gakkō 東京女医学校 (École de médecine pour jeunes filles de Tokyo) et enfin celui fondé par Yokoi Tamako 横井玉子 (1855-1903) et Satō Shizu 佐藤志津 (1851-1919), Joshi bijutsu daigakkō

*Seitō*, nombreuses furent les diplômées de l'École d'enseignement supérieur pour jeunes filles (日本女子大学校 *Nihon joshi daigakkō*), à commencer par Hiratsuka Raichō (Horiba 1988)<sup>5</sup>.

En Chine, les femmes des familles de haut rang se virent octroyer une éducation en interne à partir du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, ce qui permit l'apparition de poétesses (Mann 1997, chap. 4). Cependant, celles qui recevaient une telle instruction étaient bien peu nombreuses, et on ne peut donc assimiler ces conditions à une éducation nationale. La longue tradition de l'éducation en vue de passer les examens impériaux, strictement réservée aux hommes, se maintenait. Un tel contexte ne permettait guère l'apparition d'auteurs, encore moins de revues publiées uniquement par des femmes.

## 1. *Seitō* et Nora

Lors de la création de *Seitō* en septembre 1911, la Bungei kyōkai 文芸協会 (Société des arts littéraires)<sup>6</sup> donnait la première représentation au Japon

---

女子美術大学校 (École supérieure des arts pour jeunes filles). La même année, Naruse Jinzō 成瀬仁藏 (1858-1919) fonda la *Nihon joshi daigakkō* que par commodité les historiens nomment la première université pour jeunes filles. Mais en réalité, aucune de ces écoles d'enseignement supérieur n'obtint le statut d'université, car le gouvernement continuait à se montrer réticent à l'égard de l'enseignement universitaire pour les filles. En 1904, la *Nihon joshi daigakkō* ainsi que le collège universitaire fondé par Tsuda Umeko obtinrent le statut de *senmon gakkō* 専門学校 (école spécialisée) selon le décret promulgué en mars 1903, ce qui leur donnait en principe le statut d'une école à vocation professionnelle et un diplôme reconnu comme tel. L'École de médecine pour jeunes filles l'obtint seulement en 1912. Quelques autres établissements ayant ce statut furent créés à la fin Meiji, comme la *Dōshisha joshi senmon gakkō* 同志社女子専門学校. En ce qui concerne la Chine, nous pouvons remarquer que le phénomène suit *grosso modo* la même chronologie : l'université s'ouvrit pour la première fois aux femmes en 1920, mais elles ne pouvaient encore prétendre qu'au statut d'auditrices, et non à celui d'étudiantes régulières (Chūgoku joseishi kenkyūkai 2004 : 68-69) [N.D.E.].

5. Par ailleurs, ainsi que le remarque Horiba (1988 : 20-21), les jeunes femmes qui prirent la tête des polémiques au sein de la revue *Seitō* n'étaient pas les collaboratrices issues de la *Nihon joshi daigakkō*, mais plutôt des jeunes femmes d'origine plus modeste.

6. Fondée en 1906 par Shimamura Hōgetsu (voir note 2 dans l'article de Christine Lévy dans ce même dossier) puis reformée en 1909 avec l'aide de l'écrivain et dramaturge

du drame d'Ibsen intitulé *Une Maison de poupée*. La mise en scène était l'œuvre de Shimamura Hōgetsu 島村抱月, et le rôle principal était tenu par Matsui Sumako 松井須磨子 (1886-1919)<sup>7</sup>. Cette pièce connut un important retentissement, à tel point qu'elle fut portée sur la scène du Théâtre impérial au mois de novembre. La question de savoir ce qu'Ibsen a voulu dénoncer à travers *Une Maison de poupée* est en elle-même un grand sujet de débat, auquel nous ne contribuerons pas dans cet article. En effet, dans le Japon d'alors, Nora, qui abandonne son époux, ses enfants, et quitte son foyer dans le but de pourvoir par ses propres moyens à son épanouissement humain, suscita tout à la fois l'adhésion et la réprobation en tant que symbole de la « femme nouvelle » (*atarashii onna* 新しい女)<sup>8</sup>. La *Maison de poupée* était lue comme le récit de la fuite de Nora hors de son foyer.

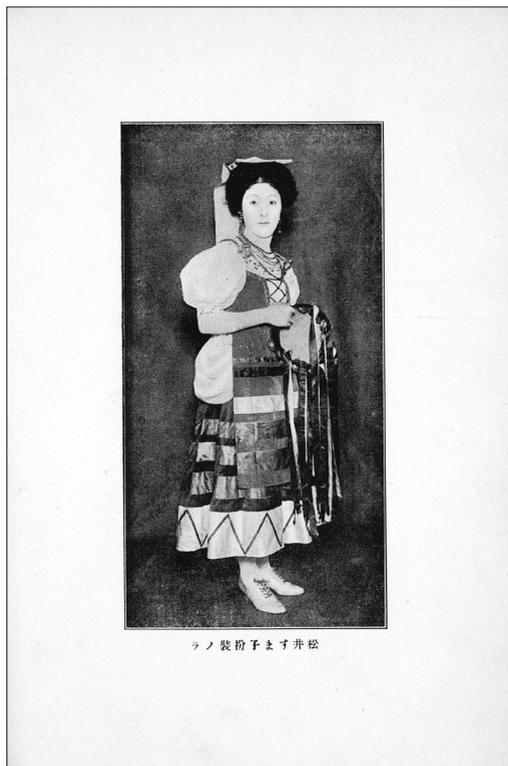
En janvier 1912, la revue *Seitō* (vol. 2, n° 1) lui consacra un « Numéro spécial Nora », au sein duquel Ueno Yō 上野葉, Katō Midori 加藤緑, Ueda

Tsubouchi Shōyō 坪内逍遙 (1859-1935), la Bungei kyōkai est une troupe de théâtre figurant parmi les premières à avoir créé au Japon des pièces occidentales. Après des débuts portant davantage sur le théâtre shakespearien, la troupe prend quelques années plus tard un nouveau départ qui l'amène à s'inscrire dans la vague du théâtre moderne (*shingeki* 新劇), à l'instar du Théâtre libre (Jiyū gekijō 自由劇場), un groupe initié en 1908 par l'auteur et metteur en scène Osanai Kaoru 小山内薫 (1881-1928). La Bungei kyōkai joue alors notamment Ibsen, Bernard Shaw et Hermann Sudermann. Elle est dissoute en 1913 du fait du scandale suscité par la relation entre Shimamura Hōgetsu et Matsui Sumako (voir *infra*) [N.D.T.].

7. Shimamura Hōgetsu (1871-1918), écrivain, poète, metteur en scène et critique littéraire, dirigea à partir de 1906 la revue *Waseda bungaku* 早稲田文学 (Littérature de Waseda). Son amante Matsui Sumako, de son vrai nom Kobayashi Masako 小林正子, est une célèbre actrice de l'ère Taishō qui s'illustra particulièrement dans les rôles de Nora et d'Ophélie (Shakespeare, *Hamlet*) au sein de la Bungei kyōkai. Lorsque la troupe cesse son activité en 1913, le couple crée le Geijutsuza 芸術座 (le Théâtre d'Art) et continue de donner plusieurs représentations au Théâtre impérial de Tokyo, où Matsui Sumako connaît toujours un grand succès, notamment dans son rôle de Katusha (Tolstoï, *Résurrection*). Shimamura Hōgetsu décède en 1918 de la grippe espagnole en pleine préparation de *Carmen*, rejoint dans la mort deux mois plus tard par sa compagne qui se suicide dans les locaux de leur salle de répétition, le soir de la première [N.D.T.].

8. Le point de vue consistant à apprécier Nora avant qu'elle ne quitte sa maison, mais à ne plus l'aimer après son départ, est récurrent dans la rubrique du *Yomiuri shinbun* 読売新聞 intitulée « Femmes plaisantes et déplaisantes révélées par la littérature », publiée entre le 27 avril et le 28 juin 1912. Il apparaît que, dans le Japon d'alors, la *Maison de poupée* fut appréhendée avec pour seule ligne de mire la « fugue » de Nora.

Kimiko 上田君子, Hiratsuka Raichō et Yasumochi Yoshiko 保持研子 développeront chacune leur « thèse sur Nora ». Parmi elles, Ueno Yō apporta une contribution majeure avec son article intitulé « De la *Maison de poupée* à la question des femmes » (*Ningyō no ie yori josei mondai e* 『人形の家』より女性問題へ)<sup>9</sup>. Nous synthétiserons en trois points son propos. En premier



**Fig. 1.** Photo de l'actrice Matsui Sumako, publiée dans le numéro spécial de *Seitō* consacré à Nora, janvier 1912 (p. 60). Bibliothèque de l'université Waseda.

9. *Seitō* (vol. 2, n° 1, janvier 1912 : 62-89) cité par Horiba (1991 : 34-46). Hasegawa Kei 長谷川啓 propose par ailleurs une présentation détaillée de l'article d'Ueno Yō (Hasegawa 1998).

lieu, Ueno affirme que Nora s'est révoltée contre le système patriarcal. Elle « a dès à présent réalisé avoir subi un traitement indigne de la part de son père et de son époux ». Dans un deuxième temps, elle déclare que Nora fuyant son foyer « consacra toute son énergie à la découverte de soi, à la culture de soi », et que seul relève de son urgent devoir l'affermissement de son individualité en tant qu'être humain à part entière. Enfin, elle soutient qu'il est grand temps pour la femme de se constituer une personnalité égale à celle de l'homme, et de susciter une révolution à l'encontre de ce dernier, de manière à permettre la transition entre le « régime despotique » régissant les rapports inhérents aux deux sexes et une « révolution » vers un « régime constitutionnel » prenant ses racines dans un respect et un amour mutuels. Il s'agit d'une doctrine virulente, exhortant à la révolution afin que les rapports entre les hommes et les femmes évoluent d'un « régime despotique » vers un « régime constitutionnel ».

Le débat sur l'égalité de mode de vie avec l'homme traverse également l'article de Yasumochi Yoshiko intitulé « Au sujet de la *Maison de poupée* » (Ningyō no ie *ni tsuite* 『人形の家』に就て)<sup>10</sup>. Celle-ci affirme qu'il n'y a pas lieu de distinguer un homme ou une femme par essence, « car ils ont la même valeur en tant que personne » (Horiba 1991 : 79), ajoutant que « la sottise de la femme est source de honte pour l'homme, et la sottise de l'homme source de honte pour la femme » (*ibidem*). Concernant le débat entre Ueno et Yasumochi, Hasegawa Kei évalue ainsi le caractère précurseur de leurs idées : « Elles soulèvent déjà une controverse dont les hommes eux-mêmes n'ont enfin compris la portée qu'aujourd'hui, dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, à savoir que la question des femmes est aussi celle des hommes » (Hasegawa 1998).

## 2. La gent masculine japonaise et Nora

Comment l'homme japonais de l'époque perçut-il la tentative de la part des femmes de la revue *Seitō* de susciter, ainsi que le présentait de manière symbolique Ueno Yō, une révolution dans les rapports entre les hommes et

---

10. *Seitō* (vol. 2, n° 1 : 143-154). Cet article est rédigé sous le nom de plume de « Y » (Horiba 1991 : 70-79).

les femmes ? Dans le Japon d'alors, les femmes de la revue *Seitō*, assimilées à Nora fuyant son foyer, virent leur statut de femmes nouvelles devenir la cible des railleries et des moqueries. Les articles successifs publiés dans la rubrique intitulée « Femmes plaisantes et déplaisantes révélées par la littérature » (« Bungei ni arawaretaru suki na onna to kirai na onna » 文芸に現はれたる好きな女と嫌ひな女), entre le 27 avril et le 28 juin 1912 au sein du *Yomiuri shinbun*, dévoile clairement le sentiment des intellectuels japonais de l'époque. Le dramaturge et metteur en scène Matsui Shōyō 松居松葉 (1872-1933) y adressa le billet suivant<sup>11</sup> :

« Les femmes qui me sont déplaisantes, au premier chef la Nora d'Ibsen, parlent de conscience de la femme et autres bien grandes choses, sans pourtant être encore capables d'appréhender tout à fait le monde, ni même de se confronter au terrain. Elles ne font que lutter contre des simulacres de tourments sans avoir vécu de réelles épreuves, c'est pourquoi, bien qu'elles recherchent le conflit avec leur mari, elles s'inventent des miracles et des échappatoires vers lesquels elles se précipitent. Si j'étais l'époux d'une telle énergumène, elle ne sortirait pas de la cuisine avant de s'être inclinée par trois côtés. »

Il s'agissait de reconnaître que là était la place dévolue à l'épouse au sein du foyer, et que s'opposer à son mari était un acte impardonnable.

Chiba Kikukō 千葉鞠香 (1871-1938), un traducteur de métier ayant notamment pris en charge certaines œuvres d'Ibsen, rédigea lui aussi la note suivante<sup>12</sup> :

« Elles ne sont certes point de celles que l'on nomme des femmes déplaisantes. Car c'est également cela qu'elles recherchent à toute force, ces prétendues Nora modernes, ces prétendues femmes conscientes. »

Nul besoin de préciser que le néologisme de « prétendues Nora » désigne de façon sarcastique les femmes nouvelles.

Mais il se trouvait également parmi les hommes des personnes ayant bien accueilli la prise de conscience des femmes, et qui critiquèrent

---

11. *Yomiuri shinbun*, 19 mai 1912. Matsui Shōyō était le disciple de Tsubouchi Shōyō. Il eut également l'occasion de diriger la revue *Waseda bungaku*.

12. *Yomiuri shinbun*, 18 juin 1912.

l'inconséquence des représentants de leur propre sexe. Suzuki 鈴木 livra ainsi cette longue contribution<sup>13</sup> :

« Nora (*Une Maison de poupée*) – Magda (*Le Pays natal*)<sup>14</sup>. Ces femmes me sont toutes deux plaisantes. La plupart des Japonais sont aveuglément contraints au sacrifice de leur beauté. Ce qui nous est uniquement représenté comme une chose admirable. Dans le cas de la femme, c'est particulièrement démesuré. Puisqu'elle est déjà aveuglée, elle ne peut être pourvue ni d'une réelle valeur, ni d'une réelle beauté. Les deux femmes ci-dessus sont des personnes courageuses ayant envers et contre tout brisé le carcan de ces coutumes opprimantes. L'époux de Nora et le père de Magda ne sont-ils pas l'un comme l'autre de ces individus que l'on trouve en abondance dans le Japon actuel ? J'aimerais que l'ensemble des femmes de tout le pays me fassent la faveur d'éveiller leur conscience et, si leur conjoint est stupide (tel celui de Nora), qu'elles le laissent sans hésiter derrière elles en quittant leur foyer. Alors leur idiot d'époux ne pourra qu'en devenir plus humain. »

Les hommes embrassant des idées semblables à celles de Suzuki étaient néanmoins fort peu nombreux, la majorité d'entre eux semblant estimer, comme le romancier Tokuda Shūsei 徳田秋声 (1872-1943)<sup>15</sup>, que s'ils étaient en mesure d'admettre, sur le plan intellectuel, que la femme éveille sa conscience et devienne indépendante, s'agissant de la personne qu'ils choisiraient pour épouse, « en vérité cependant, c'est avec la femme classique, la femme captive que nous autres contemporains pouvons encore nous marier en toute quiétude ». Pour les hommes de l'époque, une femme désirable était de celles qui servaient leur époux et élevaient leurs enfants en

---

13. *Yomiuri shinbun*, 14 juin 1912. L'auteur est noté comme étant Suzuki Ei 鈴木鋭, mais l'on peut se demander s'il ne s'agirait pas en réalité de Suzuki Etsu 鈴木悦. Romancier et acteur du mouvement ouvrier, Suzuki Etsu (1886-1933) vécut une histoire d'amour avec Tamura Toshiko 田村俊子, déjà mariée à l'époque, et qu'il épousa plus tard. Également écrivaine, Tamura Toshiko contribua dès le premier numéro à la revue *Seitō*.

14. *Magda* (titre original : *Heimat [Le Pays natal]*) : pièce de l'écrivain et auteur dramatique allemand Hermann Sudermann (1857-1928) écrite en 1893 et mettant en scène la révolte de Magda, jeune femme indépendante et pleine d'assurance, contre l'autorité paternelle. Nora est une femme nouvelle en devenir, tandis que Magda est une femme nouvelle qui s'assume [N.D.T.].

15. Auteur très réputé au sein des cercles littéraires du mouvement naturaliste de l'époque. Son récit intitulé *Shukuzu* 縮図 (Miniature, 1941) figure parmi les œuvres emblématiques du roman moderne japonais.

réprimant leur *ego*, capables de goûter « le charme du foyer – pesant, mais tout à la fois si doux » (Tokuda 1911 : 50).

Tokuda reconnaissait pourtant que Nora, qui avait quitté son foyer, tout comme Hiratsuka Raichō et ses compagnes qui rejetaient le mariage conventionnel, « se devaient de s'atteler à la destruction des fondements du système familial hérité du passé et maintenu jusqu'à présent » (Tokuda 1911 : 51). La promotion de la doctrine de la « bonne épouse, mère avisée » participait alors de la formation d'un peuple japonais assujéti au régime impérial. Un défi de cette nature au système domestique revêtait de fait, aux yeux du pouvoir, un sens politique subversif. Pour cette raison, celui-ci tenta de faire disparaître de tels mouvements en répandant à leur sujet des calomnies et des attaques odieuses<sup>16</sup>.

Dans les années 1910, les femmes éveillées subissaient les violentes attaques du gouvernement et des médias de masse<sup>17</sup>, et se voyaient tournées en ridicule par les intellectuels du sexe opposé, mais ceux qui les faisaient le plus souffrir n'étaient-ils pas leurs partenaires masculins, totalement incapables de comprendre le sentiment de personnes dont le souhait était de construire un rapport d'égalité fondé sur l'amour ? Naganuma Chieko 長沼智恵子 (1886-1938), dans sa relation avec Takamura Kōtarō 高村光太郎 (1883-1956), sculpteur et poète, a elle-même cultivé et scellé son propre avenir de peintre et ses désirs de femme (Nakajima 2002)<sup>18</sup>. Cela n'a-t-il

---

16. Les autorités attaquaient la revue *Seitō* pour « atteinte à la vertu innée de la femme japonaise » et prirent souvent des mesures de censure à son encontre (Horiba 1988 : 168-169) ; Iwano Kiyō 岩野清, « Yasukōchi keiho kyokuchō no iken ni tsuite » 安河内 警保局長の意見について (Au sujet de l'opinion du chef du bureau de Police Yasukōchi) (*Seitō*, vol. 4, n° 9, septembre 1914 : 150-151), cité par Horiba (1991 : 214-217) ; Ueno Yō 上野葉, « Atarashii onna no tame ni : keiho kyokuchō no iken to iu o kikite » 新しい女のために — 警保局長の意見というをききて (Pour les femmes nouvelles. Après avoir entendu ce qui se trouve être l'opinion du chef du bureau de Police) (*Seitō*, vol. 4, n° 9, septembre 1914 : 152-158), cité par Horiba (1991 : 218-224).

17. Les médias de masse multipliaient les insultes abjectes visant la sexualité même des membres de la revue. Hiratsuka Raichō était accusée d'être anormale sur le plan sexuel et d'être hermaphrodite (Horiba 1988 : 174-176).

18. Naganuma Chieko figure parmi les rares femmes ayant appartenu au courant *yōga* 洋画, l'école de peinture japonaise de style occidental. Elle est notamment la conceptrice de la couverture du premier numéro de la revue *Seitō*. Son époux Takamura Kōtarō est aussi connu pour ses poèmes, en particulier ceux adressés à Chieko, *Chieko shō* 智恵子抄

pas échappé à son compagnon ? Quant à Ōsugi Sakae 大杉栄, qui traita en « amantes » Kamichika Ichiko 神近市子 et Itō Noe 伊藤野枝, il ne mérite pas qu'on s'y attarde<sup>19</sup>. Dans le Japon des années 1910, les femmes éveillées, parce qu'elles l'étaient, eurent à souffrir de leurs rapports avec des partenaires masculins conservant un point de vue archaïque sur la gent féminine.

### 3. *Xīn Qīngnián* et Nora

Contrairement à la revue *Seitō*, qui rassemble sous la direction de femmes des œuvres littéraires et des essais écrits par des femmes, *Xīn Qīngnián*, revue fondée en 1915 par Chen Duxiu 陳独秀, ne compte parmi ses collaborateurs que des hommes, tous d'éminents intellectuels tels que Hu Shi, Lu Xun, Zhou Zuoren 周作人 ou encore Cai Yuanpei 蔡元培<sup>20</sup>. Précurseur

(Sélection de poèmes sur Chieko), recueil publié trois ans après le décès de cette dernière en hôpital psychiatrique [N.D.T.].

19. Intellectuel anarchiste, Ōsugi Sakae (1885-1923) avait élaboré un « pacte » de bonne entente comportant trois clauses (l'indépendance économique, la résidence séparée et le respect de la liberté de l'autre) afin de pouvoir maintenir une triple relation amoureuse avec son épouse légale, Hori Yasuko 堀保子, et ses deux maîtresses Itō Noe et Kamichika Ichiko, accord devant également permettre à chacune de faire de même. Cependant, il était bientôt apparu que Hori Yasuko, du fait de son éducation, et Itō Noe, qui se trouvait alors dans une situation socialement réprouvée (elle venait de quitter son premier époux et son fils aîné en emportant son fils nouveau-né) n'étaient pas en mesure de pourvoir par elles-mêmes à leurs besoins économiques, tandis qu'Ōsugi en était venu à laisser paraître un réel amour pour Itō. Cette situation rendit caduque leur contrat et amena Kamichika, folle de rage, à blesser son amant au poignard durant ce que les médias nommèrent l'incident de Hikagejaya 日蔭茶屋. L'affaire défraya la chronique et jeta l'opprobre sur le couple Itō-Ōsugi, lesquels choisirent la vie commune à compter de cette époque, qu'ils maintinrent jusqu'à leur assassinat par la gendarmerie au lendemain du grand tremblement de terre du Kantō en septembre 1923 [N.D.T.].

20. Chen Duxiu (1879-1942) est un homme politique qui participa à la fondation du Parti communiste chinois, dont il fut le premier secrétaire général de 1921 à 1927, avant d'en être évincé puis de rallier le mouvement trotskiste. Hu Shi (1891-1962), écrivain et philosophe, est notamment l'auteur d'un célèbre manifeste intitulé *Wénxué gǎilìáng chūyì* 文学改良芻議 (Suggestions pour une réforme de la littérature), publié dans *Xīn Qīngnián* en 1917 et défendant l'usage de la langue parlée dans la littérature (*báihuà wèn* 白話文). Il fut par la suite ambassadeur de la République de Chine aux États-Unis (1938-1942), puis président de l'université de Pékin (1946-1948). Lu Xun (1881-1936)

en son genre, la revue exerça une influence prépondérante sur l'orientation idéologique du Mouvement du 4 mai 1919<sup>21</sup>. Elle diffère de *Seitō* du point de vue de la rédaction et des contributions, assumées par des hommes.

*Xīn Qīngnián* bénéficiait d'un tirage de seize mille exemplaires, et sa popularité était telle qu'elle était épuisée dès sa parution, y compris en librairie. En particulier, le « Numéro spécial Ibsen » paru en juin 1918 semble avoir été très recherché (Shimizu 1995 : 2). Nous en extrayons ci-dessous la table des matières. Elle est constituée d'un essai de Hu Shi intitulé *Yībǔshēng zhǔyì* 易卜生主義 (L'ibsenisme), de la traduction de trois pièces d'Ibsen, et de la biographie de ce dernier.

---

est l'auteur du premier récit écrit en langue parlée, *Le Journal d'un fou* (*Kuángyén rìjì* 狂人日記), paru dans *Xīn Qīngnián* en 1918. Homme de lettres et professeur de littérature, Lu Xun s'investit également en politique, participant, entre autres, à la fondation de la Ligue des écrivains de gauche (1930) et de la Ligue chinoise des Droits de l'Homme (1933). Son frère Zhou Zuoren (1885-1967) est un essayiste qui soutenait une conception à la fois humaniste, démocratique et individualiste de la littérature. Il a été une des figures centrales du Mouvement du 4 mai 1919. Cai Yuanpei (1868-1940), après une brillante carrière au sein des plus hautes institutions éducatives impériales, démissionne de ses postes prestigieux afin de se consacrer à la politique ainsi qu'à l'étude des sciences humaines occidentales. Acquis aux idées libérales, il devient en 1916 président de l'université de Pékin qu'il entreprend de transformer en un établissement acteur du changement social, tout en respectant la liberté d'expression des différentes écoles de pensée, révolutionnaires comme conservatrices, présentes en son sein. Outre ces activités, il défend aussi le monde des arts en participant à la formation du futur Conservatoire de musique de Shanghai [N.D.T.].

21. Le Mouvement du 4 mai 1919, initié en grande partie par *Xīn Qīngnián*, est un mouvement politique et culturel qui trouve son origine dans l'opposition, de la part de la jeunesse étudiante, à la légalisation de l'occupation japonaise de la province du Shandong (auparavant détenue par l'Allemagne) prévue par le Traité de Versailles au lendemain de la Première Guerre mondiale. Si la manifestation, qui rassembla près de trois mille étudiants devant la porte Tiananmen, connu par son ampleur des répercussions dans toute la Chine qui aboutirent au refus du gouvernement de signer le traité, le mouvement n'en perdit pas en vigueur pour autant, porté par une volonté de réforme culturelle et de transformation en profondeur de la société chinoise traditionnelle. Nombre de figures de proue de ce mouvement furent à l'origine de la fondation du Parti communiste chinois en 1921 [N.D.T.].

*Yībǔshèng zhūyì* (L'ibsenisme) – Hu Shi

*Une Maison de poupée*

Premier acte – Luo Jialun 羅家倫

Deuxième acte – Luo Jialun

Troisième acte – Hu Shi

*Un Ennemi du peuple* – Tao Menghe 陶履恭

*Le Petit Eyolf* – Wu Ruo-Nan 吳弱男

Biographie d'Ibsen – Yuan Zhenying 袁振英

Nous nous intéresserons ici à l'article de Hu Shi. Celui-ci avait alors vingt-six ans et venait de rentrer d'un voyage d'études aux États-Unis achevé en 1917. La relation vécue là-bas avec Mademoiselle Williams (Edith Clifford Williams)<sup>22</sup> l'influença profondément sur le plan idéologique. La conviction selon laquelle la femme n'a pas à être traitée comme une poupée, mais qu'il y a lieu de la considérer comme un être humain à part entière, libre et autonome, lui fut acquise à travers sa fréquentation de la jeune Américaine. Shimizu Ken.ichirō soutient qu'il ne fait aucun doute que, pour Hu Shi, Mademoiselle Williams était Nora (Shimizu 1997 : 10-13).

En ouverture de *Yībǔshèng zhūyì*, Hu Shi affirme que l'œuvre littéraire d'Ibsen appartient au courant réaliste, et qu'elle prend sa valeur dans sa fidèle description des divers aspects dépravés et abjects de la société, propos qu'il étend à la corruption de la société chinoise. Cette dernière position défendue par l'auteur vise à dénoncer les dessous du foyer. La famille chinoise est employée à l'oisiveté et au prestige de l'homme, et la polygamie ouvertement affichée. Sous couvert extérieur « d'humanité, de justice et de morale » (*rényì dàodé* 仁義道德), le foyer en son sein n'est autre qu'« avidité et convoitise » (*nándào nǚchāng* 男盜女娼)<sup>23</sup>. Une institution de cette nature opprime l'esprit de liberté et d'indépendance de l'individu. Comment les jeunes devraient-ils vivre dans une telle société, semblable à un navire en perdition sombrant dans les ténèbres ? Il incombe avant toute chose de se

---

22. Artiste du mouvement d'avant-garde new-yorkais, Edith Clifford Williams (1885-1971) étudie les beaux-arts à Yale (Yale School of the Fine Arts, New Haven), puis la peinture à Paris. Sa rencontre avec Hu Shi en 1914 marque le début d'une longue amitié ; leurs échanges épistolaires ne cessèrent qu'à la mort de ce dernier en 1962 [N.D.T.].

23. Littéralement : « voleur et prostituée » [N.D.E.].

délivrer soi-même. Si Nora a quitté son foyer en y laissant son époux et ses enfants, c'est afin de se libérer, et bien que cela semble destructeur en apparence, il s'agit en réalité d'une action bel et bien constructrice. Hu Shi déclare ainsi que se délivrer soi-même et œuvrer au développement de son individualité propre sont les actes dont dépend le sauvetage d'une société qui présente tous les aspects d'un navire en naufrage.

Il existe de remarquables essais sur Lu Xun qui donnent la mesure de la contrainte et de la pression qu'exerça auprès des jeunes hommes, du xvi<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle, l'institution familiale chinoise – le clan – dont la principale fonction était alors la production d'hommes de l'élite admissibles aux examens impériaux (Maruyama 1965 ; Maruo 1993). À partir de 1905, ces épreuves mandarinales furent supprimées, ce qui conduisit le foyer à perdre sa caractéristique ; mais il est aisé d'imaginer la décadence et l'inertie d'un système familial incapable de se découvrir une nouvelle utilité. Dans



Fig. 2. Couverture de la revue *Xīn Qīngnián*, fondée en 1915.

*Yībǔshēng zhūyì*, Hu Shi encourage les jeunes à se libérer d'un foyer et d'une société plongés dans les ténèbres : s'émanciper soi-même pour sauver la société.

Faisant suite à son article publié en juin 1918, Hu Shi fait également paraître dans l'édition du mois de mars 1919 de *Xīn Qīngnián* (vol. 6, n° 3) un drame intitulé *Zhōng shēn dà shì* 終身大事 (La plus grande affaire de la vie). Inspirée d'*Une Maison de poupée*, la pièce est élaborée autour d'un scénario dans lequel l'héroïne, afin de réaliser son désir d'un mariage fondé sur l'amour libre, quitte la maison de ses parents, opposés à son union en raison de leurs idées surannées. Dans *Zhōng shēn dà shì*, la délivrance individuelle du joug de la société et de la famille, entités sombres et archaïques, est symbolisée par la réalisation d'un amour et d'un mariage libres grâce à la fuite du foyer parental.

#### 4. Une jeunesse en fugue

Comme le dépeint de manière très vivante Shimizu Ken.ichirō, à cette époque, édifiés par la lecture de *Yībǔshēng zhūyì* et de *Zhōng shēn dà shì* de Hu Shi, nombre de jeunes intellectuels s'enfuirent de leur foyer traditionnel et entreprirent de se mettre en quête d'une nouvelle voie. Ce furent les « Groupes solidaires de travail et d'étude » (*Gōngdú hùzhù tuán* 工誼互助團), formés entre fin 1919 et début 1920 à Beijing, qui procurèrent un lieu d'accueil aux fugitifs. Ces groupes étaient des associations d'étudiants proposant de mener de front étude et travail ; il s'agissait d'organisations révolutionnaires aspirant à la transformation de la société par le renversement de l'idée, fortement enracinée chez les intellectuels chinois classiques, selon laquelle le travail manuel serait une chose méprisable (Shimizu 1995 : 1).

Selon Shimizu Ken.ichirō, qui s'appuie sur les archives Hu Shi (*húshì dǎng'àn* 胡適档案) récemment découvertes, ces « Groupes solidaires de travail et d'étude », tout en jouant le rôle d'organisations révolutionnaires en vue d'une réforme radicale de la société, se trouvaient être, en outre, des lieux d'amours libres. Pour les jeunes intellectuels de l'époque, l'amour et le mariage libres constituaient un véritable pivot du changement social. Car « l'antique système familial était perçu par la jeunesse lettrée comme l'obstacle le plus important qui se dressait devant elle » (Shimizu 1995 : 3).

Aspirant à la construction d'une nouvelle société dont ces deux idées seraient les symboles, les jeunes s'enfuirent de chez eux pour intégrer les « Groupes ». Au sein de la vie en commun qu'y expérimentèrent ces hommes et ces femmes (lesquelles n'étaient en revanche que peu nombreuses), la plus grande question à laquelle ils durent se confronter était également d'ordre passionnel : les querelles intestines impliquant les rapports entre les deux sexes étaient incessantes, et parfois mêmes sanglantes. Finalement, les « Groupes solidaires de travail et d'étude » échouèrent, principalement du fait des troubles internes occasionnés par ces relations (Shimizu 1995 : 10). Mais un tel échec a sans doute révélé, au contraire, combien l'amour libre et le mariage librement consenti constituaient un sujet vital pour la jeunesse d'alors.

## 5. Les épouses traditionnelles délaissées

L'écrasante majorité des jeunes qui participèrent à ces « Groupes » étaient des hommes. À cette époque, exceptée une infime minorité d'entre elles ayant eu l'occasion de recevoir une éducation, la plupart des femmes restaient confinées à leur domicile sans se voir offrir cette opportunité, et demeuraient même ignorantes des changements de la société. Entre la seconde moitié des années 1910 et les années 1920, le fossé séparant les jeunes intellectuels masculins, qui frayaient avec de nouveaux courants de pensée et s'éveillaient, à travers la revue *Xīn Qīngnián*, à l'amour libre et au mariage librement consenti, des femmes n'ayant pas eu la possibilité d'entrer en contact avec ces nouvelles idées, était plus large que jamais.

Dans un article qui analyse « La Revue des femmes », *Fùnǚ zázhì* 婦女雜誌 (publiée de 1915 à 1931), un périodique à destination de la gent féminine qui s'engagea en faveur du Mouvement du 4 mai, Xu Huiqi 許慧琦 évoque comme suit la situation générale des jeunes hommes et des jeunes femmes de l'époque :

« Malgré le nom qu'arborait *Fùnǚ zázhì*, la majorité des postes, qu'il s'agisse de la direction ou de l'équipe de rédaction, étaient occupés par des hommes. D'une manière générale, la femme ne possédait alors, comparativement à l'homme, qu'un pouvoir très réduit du point de vue de tout ce qui avait trait à l'écriture, à l'opinion publique, à la législation ou aux mœurs. De plus, il existait désormais un contraste irrécyclable entre les « filles traditionnelles » (surnom désignant à l'époque les femmes aux pieds

bandés non alphabétisées) et les « garçons modernes » (les jeunes hommes ayant un savoir alphabétique élémentaire, côtoyant de nouveaux courants de pensée et possédant de surcroît une expérience d'études à l'étranger) » (Xu 2005 : 287).

La fracture dans le niveau de conscience entre les deux genres s'exprimait souvent, du côté des hommes, par des ruptures de fiançailles et des mouvements revendiquant la liberté de divorce. L'édition d'avril 1922 de *Fùmǔ zázhi* (vol. 8, n° 4) consacra ainsi un numéro spécial au thème du divorce, et attribua plus de la moitié de ses pages à des courriers de lecteurs. Plus de quatre-vingt-dix pour cent de leurs auteurs étaient de jeunes hommes exprimant leur désir de rompre leur engagement et réclamant le « droit au divorce ». Ceci traduit l'importance du nombre de jeunes souhaitant mettre un terme à des fiançailles arrangées par leurs parents ou par des proches, sans tenir aucun compte de la volonté des personnes concernées (Xu 2005).

Xu Huiqi expose en ces termes les circonstances, publiées dans *Fùmǔ zázhi* (vol. 9, n° 2), de la résolution de Zheng Zhenxun 鄭振燾, professeur à l'université du Sud-Est, de divorcer de son épouse « traditionnelle »<sup>24</sup> :

« À l'âge de seize ans, alors qu'il était encore étudiant, Zheng Zhenxun se maria selon la décision de ses parents. Bien que le couple ait connu temporairement, dans les premiers temps de l'union, une douce lune de miel guidée en grande partie par le désir charnel et la passion spirituelle, les demandes répétées de la part de Zheng Zhenxun envers sa femme, telles que le fait de délier ses pieds bandés ou de cesser de se maquiller, ainsi que le refus catégorique de cette dernière, le conduisirent rapidement à se désintéresser d'elle. [...] Lorsqu'il en vint à enseigner à l'université de Beijing, il désira transformer son épouse en une femme nouvelle dotée d'un esprit d'indépendance, et la fit venir avec lui à Beijing, allant même jusqu'à lui confectonner le nouveau nom de Qiru 啓如 (« comme éveillée »). Mais tous ses efforts se soldèrent par un échec, ce qui le conduisit finalement à se résoudre au divorce » (Xu 2005 : 289).

Le divorce de Zheng Zhenxun d'avec son épouse « traditionnelle » nous évoque également le cas de Lu Xun et de son épouse Zhu An 朱安.

Celle-ci avait été la fiancée choisie par la mère de Lu Xun alors que ce dernier était étudiant à l'École des chemins de fer et des mines, rattachée à l'École militaire du Jiangnan (janvier 1899 – janvier 1902). Lorsqu'il obtint son diplôme, Lu Xun poursuivit sur sa lancée en entamant un

---

24. L'article présenté est signé Kuàngfū 曠夫 (voir bibliographie).

voyage d'études au Japon, qu'il poursuivit jusqu'en 1909. Cependant, en 1906, ayant reçu un télégramme l'informant que sa mère était mourante, il rentra chez lui provisoirement, pour y trouver accomplis tous les préparatifs d'une cérémonie de mariage. Lu Xun formula à plusieurs reprises envers Zhu An, à titre de contrat marital, les demandes de défaire ses pieds bandés et d'entrer à l'école, mais elle n'accepta ni l'une ni l'autre. Il la traita en étrangère, y compris après que leur union fut prononcée. Selon Takeuchi Minoru 竹内実, « du point de vue de Lu Xun, son mariage avec Zhu An était un inéluctable désastre, mais il en était certainement de même pour elle » (Takeuchi 2008 : 212).

Les requêtes de Zheng Zhenxun et de Lu Xun envers les épouses désignées pour eux par leurs parents se rejoignent de manière étonnante. Notamment en ce qui concerne l'abandon du bandage des pieds et l'acquisition d'une éducation en mesure de leur forger une personnalité indépendante. Zhu An ne savait vraisemblablement pas lire. Dans les deux cas, l'épouse rejeta la demande du mari. La différence réside dans le fait que Zheng Zhenxun prit la décision de divorcer, tandis que Lu Xun ne divorça pas, mais persista à se conduire en étranger avec sa conjointe, et se trouva une autre compagne. Il semble que Lu Xun était très conscient qu'en ce temps-là, une femme victime d'une rupture d'engagement ou répudiée n'avait nulle part où aller. Zhu An n'était certes pas traitée en épouse par Lu Xun, mais parce qu'elle travaillait pour la mère de l'écrivain, elle avait au moins trouvé un endroit où vivre.

Sans avoir connaissance du monde moderne, l'épouse de Zheng Zhenxun et Zhu An furent soudain sommées de changer ce qui constituait jusque-là leurs valeurs, cependant elles étaient certainement bien en peine de comprendre seulement ce que cela signifiait. Xu Huiqi fait la remarque suivante :

« Parce que les femmes ne se voyaient pas accorder l'occasion de recevoir une éducation ou de prendre un emploi, la grande vague des idées occidentales déferla sur la Chine sans qu'elles fussent dans la capacité d'accéder à ces nouveaux courants de pensée ni de les assimiler, et tandis que nombre de jeunes hommes se hasardaient à se laisser porter par la marée, l'écart entre les deux sexes allait croissant » (Xu 2005 : 290).

L'auteur soutient également que dans la mesure où ce n'étaient pas les femmes qui se trouvaient à l'initiative du mouvement d'émancipation féminine de l'époque, mais les hommes, celui-ci prit une direction tendant plutôt à ajouter, pour la convenance des hommes, une nouvelle oppression

aux femmes (Xu 2003 : 138). Nous pouvons sans doute affirmer que les courants intellectuels nés dans les années 1920, qui prônaient l'indépendance de l'individu ainsi que son émancipation vis-à-vis d'un foyer et d'une société rongés par les vices, ont à l'inverse réservé un sort cruel à la femme chinoise.

## Conclusion

À travers une étude comparative entre la revue *Seitō*, fondée par des femmes en 1911 au Japon, et la revue *Xīn Qīngnián*, fondée en 1915 par de jeunes intellectuels chinois de sexe masculin, nous nous sommes intéressée au sein de cet article à la réception du drame d'Ibsen intitulé *Une Maison de poupée*, alors très en vogue dans les pays de l'Asie orientale. La revue *Seitō* publia en janvier 1912 un « Numéro spécial Nora », et *Xīn Qīngnián* un « Numéro spécial Ibsen » en juin 1918. Concentrant notre attention sur ces deux numéros spéciaux, nous avons étudié de quelle manière, à l'époque, fut perçue Nora, le personnage principal d'*Une Maison de poupée*, par l'intelligentsia féminine au Japon et l'intelligentsia masculine en Chine, tout en examinant les similarités et les divergences dans leurs réactions. Ajoutons que, si la Chine des années 1910 voyait enfin naître les premières revendications proclamant la nécessité d'assurer aux femmes une éducation<sup>25</sup>, la femme chinoise ne disposait pas d'un pouvoir suffisant pour publier des revues ou rédiger des articles. C'est pourquoi ce furent les hommes lettrés

---

25. Au Japon, c'est surtout au tournant du xx<sup>e</sup> siècle que la scolarisation des filles connaît un bond. Son taux avait très peu progressé durant les vingt-cinq premières années de Meiji, dépassant à peine les 50 % en 1897, mais atteignit 96 % en 1907. Les réticences de la part des familles avaient été très fortes à la campagne, où la fréquentation des écoles par les filles restait basse, de 36,5 % en 1892, alors qu'elle atteignait 71,7 % pour les garçons. Mais la diffusion de l'éducation s'est accompagnée d'une affirmation des rôles sexués au sein de la famille et de la société, avec des prescriptions sur le contenu des manuels, l'introduction de matières comme la couture pour les filles. L'État japonais avait décidé de faire face à l'influence des écoles fondées par les missionnaires – jugées délétères – en créant dans chaque département un enseignement du niveau de lycée pour les filles après avoir promulgué le Rescrit impérial sur l'Éducation en 1890 (Inoue 1975 : 134 *sqq.*) [N.D.E.].

qui soulevèrent en Chine les grandes thématiques de cette période, telles que la question des femmes ou celle de la famille.

Dans le numéro que la revue *Seitō* consacra à Nora, cette dernière fut dans l'ensemble favorablement accueillie. Ueno Yō, théoricienne reconnue, soutint en particulier qu'il était temps pour la femme de s'éveiller, à l'image de Nora, afin de se constituer une personnalité égale à celle de l'homme, et qu'il était nécessaire de transformer le « régime despotique » régissant les rapports entre les deux sexes en un « régime constitutionnel ».

D'une manière générale, au Japon, les revendications sérieuses ainsi exprimées dans la revue suscitèrent l'opposition de la part de l'intelligentsia masculine de l'époque. Elles donnèrent lieu à de véhémentes répliques objectant notamment qu'une femme n'avait pas à sortir de la cuisine, et qu'il était impardonnable de tenir tête à son époux. Les hommes de probité eux-mêmes, bien qu'ils fussent en mesure de comprendre l'égalité homme-femme sur le plan intellectuel, avouaient qu'en leur for intérieur, concernant la véritable vie de famille, ils gardaient une préférence pour la femme traditionnelle au service de son mari. En outre, nombre de membres de la revue *Seitō* eurent à souffrir de l'incompréhension de leur propre compagnon en la matière.

Du côté de la Chine, Nora fut perçue, d'une part, comme l'héroïne parvenue à s'enfuir d'une maison où lui étaient imposées les valeurs matrimoniales traditionnelles, afin de s'élancer vers l'univers nouveau de la liberté d'amour et d'hyménée. Les intellectuels chinois qui se trouvaient prisonniers d'un mariage résultant de l'accord entre deux familles entrevirent un espoir dans l'évasion de Nora, et les cas de jeunes gens fuyant leur domicile se multiplièrent. Blâmée au Japon par les hommes, à l'exception de rares féministes, pour l'abandon du foyer qu'elle impliquait, la « fugue » de Nora fut au contraire applaudie en Chine par la gent masculine.

D'autre part, exceptée une infime fraction de femmes, la majorité des Chinoises vivaient dans un monde auquel les notions d'amour et de mariage libres étaient étrangères. Elles n'avaient pas l'occasion d'être en contact avec les idées modernes de la revue *Xīn Qīngnián*, et ne recevaient pas l'éducation qui leur aurait donné les moyens de les comprendre. Elles furent abandonnées par les intellectuels acquis à ces nouvelles conceptions.

Par la suite, quel fut donc le chemin que choisirent de suivre, l'une et l'autre, la femme japonaise et la femme chinoise ? La revue *Seitō* ne conserva son éclat que durant une brève période. Hiratsuka Raichō comme Yosano

Akiko 与謝野晶子 (1878-1942), qui s'illustrèrent dans la polémique sur le « maternalisme » (*bosei shugi* 母性主義) qui les opposa l'une à l'autre, se rendirent captives du système impérialiste en endossant la fonction de chantes de la guerre (Ōmori 1997 : 168). Dans la société japonaise d'après 1945, la notion de partage des rôles selon les sexes, représentée par le soldat industriel d'un côté et l'épouse couvrant les arrières au foyer de l'autre, a persisté avec force, et subsiste encore de nos jours. Parmi ce que dénonçaient les femmes de la revue *Seitō*, lesquelles réalisèrent alors un grand pas en avant dans la redéfinition de ce que devrait être la nature de leurs rapports avec l'homme, il est encore des choses que, cent ans plus tard, nous commençons seulement à contester.

En ce qui concerne la Chine, le régime de guerre perdura longtemps à compter des années trente : quinze ans de combat contre le Japon impérialiste ; une guerre intérieure opposant nationalistes et communistes. Bien que la République populaire de Chine ait vu le jour en 1949, la situation demeura tendue avec les États-Unis et les pays de l'Union soviétique. Entre 1966 et 1976, la Grande Révolution culturelle fit sombrer le pays dans la guerre civile. Le régime de guerre se poursuivit pour ainsi dire jusqu'au début des années quatre-vingt. Dans ce long climat d'affrontement, on exigea de la femme qu'elle renie sa féminité et devienne un soldat, à l'instar de l'homme. La femme chinoise ne s'est-elle pas émancipée en prenant pour modèle le sexe opposé, sans faire l'expérience d'une évolution des mentalités émancipatrice de son individualité de femme ? Il apparaît ainsi que la conscience de sa propre richesse en tant que femme, comme la redéfinition de la nature des rapports avec l'homme ne cessent de constituer, y compris en Chine, un sujet des plus fondamentaux.

*Traduit du japonais par Marion RAZAKARIASA  
(université Paris Diderot-Paris 7)*

## Bibliographie

**AOKI Michio** 青木美智男 1993

*Taikai Nihon no rekishi. 11, Kindai no yochō* 大系日本の歴史——11. 近代の予兆 (Abrégé de l'histoire du Japon. 11, Les signes de la modernité), Tokyo, Shōgakukan 小学館.

**AOKI Michio** 2000

« Kinsei kōki, dokusha to shite no Edo kasō shakai no josei : Shikitei Sanba *Ukiyoburo* o sozai ni » 近世後期、読者としての江戸下層社会の女性——式亭三馬『浮世風呂』を素材に (La femme des couches sociales inférieures d'Edo comme lectrice dans la seconde moitié de l'époque moderne. D'après *Ukiyoburo* de Shikitei Sanba), *Rekishi hyōron* 歴史評論 (Critique historique), septembre, 605 : 37-41.

**Chūgoku joseishi kenkyūkai**

中国女性史研究会 2004

*Chūgoku josei no hyakunen* 中国女性の100年 (Cent ans d'histoire de la femme chinoise), Tokyo, Aoki shoten 青木書店.

**Fùnǚ zázhi** 婦女雜誌 (La Revue des Femmes) 1915-1931

**GEN Ansei** 巖安生 1991

*Nihon ryūgaku seishinshi : kindai Chūgoku chishikijin no kiseki* 日本留学精神史——近代中国知識人の軌跡 (Histoire de l'esprit du voyage d'études au Japon : la trajectoire des intellectuels chinois de l'époque moderne), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**HASEGAWA Kei** 長谷川啓 1998

« "Atarashii onna" no tankyū » 〈新しい女の探求 (La quête des « Femmes nouvelles »), in Shin feminizumu hihyō no kai 新・フェミニズム批評の会 (Association pour une nouvelle critique féministe) (éd.), *Seitō o yomu* 『青鞵』を読む (Lire *Seitō*), Gakugei shorin 學藝書林, pp. 285-304.

**HORIBA Kiyoko** 堀場清子 1988

*Seitō no jidai. Hiratsuka Raichō to atarashii onna tachi* 青鞵の時代——平塚らいてうと新しい女たち (L'époque de *Seitō*. Hiratsuka Raichō et les femmes nouvelles), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**HORIBA Kiyoko** 1991

*Seitō josei kaihō ronshū* 『青鞵』女性解放論集 (Recueil d'essais de la revue *Seitō* sur la libération de la femme), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**IBSEN Henrik** 1959

*Et Dukkehjem (Une Maison de poupée)*, traduction annotée de TAKEYAMA Michio 竹山道雄 (*Ningyō no ie* 人形の家), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**IIDA Yūko** 飯田祐子 (dir.) 2002

*Seitō to iu ba. Bungaku, jendā, « atarashii onna »* 『青鞵』という場——文学・ジェンダー・〈新しい女〉 (*Seitō* comme lieu. Littérature, genre, « femme nouvelle »), Tokyo, Shinwasha 森話社.

**INOUE Teruko 井上輝子 et alii 1975**  
*Josei kaihō no shisō to kōdō* 女性解放の  
 思想と行動 (L'émancipation des femmes :  
 idées et actions), Tokyo, Jiji tsūshinsha  
 時事通信社.

**MANN Susan 1997**  
*Precious Records; Women in China's Long  
 Eighteenth Century*, Stanford Univ. Press.

**MARUO Tsuneki 丸尾常喜 1993**  
*Ro Jin. « Jin » « ki » no kattō* 魯迅——  
 「人」「鬼」の葛藤 (Lu Xun. Le conflit entre  
 « l'homme » et « le monstre »), Tokyo,  
 Iwanami shoten 岩波書店.

**MARUYAMA Noboru 丸山昇 1965**  
*Ro Jin. Sono bungaku to kakumei*  
 魯迅——その文学と革命 (Lu Xun.  
 Son œuvre et la révolution), Tokyo,  
 Heibonsha 平凡社, coll. Tōyō bunko 東  
 洋文庫.

**NAKAJIMA Miyuki 中島美幸 2002**  
 « Shi to kaiga ni miru Seitō no joseizō »  
 詩と絵画に見る『青鞜』の女性像 (La figure  
 de la femme de *Seitō* à travers la poésie  
 et la peinture), in IIDA Yūko 飯田祐子  
 (dir.), *Seitō to iu ba. Bungaku, jendā,*  
 « *atarashii onna* » 『青鞜』という場——  
 文学・ジェンダー・〈新しい女〉 (*Seitō*  
 comme lieu. Littérature, genre, « femme  
 nouvelle »), Tokyo, Shinwasha 森話社.

**NAKAMURA Toshiko 中村都史子 1997**  
*Nihon no Ipusen genshō : 1906-1916*  
 nen 日本のイプセン現象——1906~1916  
 年 (Le phénomène Ibsen au Japon :  
 1906-1916), Fukuoka, Kyūshū daigaku  
 shuppankai 九州大学出版会.

**ŌMORI Kaoru 大森かほる 1997**  
*Hiratsuka Raichō no hikari to kage*  
 平塚らいてうの光と影 (Aspects clairs et  
 obscurs de la vie de Hiratsuka Raichō),  
 Tokyo, Daiichi shorin 第一書林.

**REYNOLDS Douglas R. 1993**  
*China, 1898-1912: The Xinzheng  
 Revolution and Japan*, Cambridge,  
 Harvard University Press.

**SAKAMOTO Hiroko 坂元ひろ子 2004**  
*Chūgoku minzoku shugi no shinwa*  
 中国民族主義の神話 (Le mythe  
 du nationalisme chinois), Tokyo,  
 Iwanami shoten 岩波書店.

**Seitōsha 青鞜社 1911-1916**  
*Seitō. Fukkoku-ban* 青鞜 復刻版  
 (Seitō. Fac-similé), Tokyo, Ryūkei shosha  
 龍溪書舎, 1980 ; Fuji shuppan  
 不二出版, 1983.

**SHIMIZU Ken.ichirō 清水賢一郎 1994**  
 « Kokka to shijin : Ro Jin to Meiji no  
 Ipusen » 国家と詩人——魯迅と明治のイプ  
 セン (L'État et le poète : Lu Xun et Ibsen à  
 l'ère Meiji), *Tōyō bunka* 東洋文化 (Culture  
 orientale), mars, 74 : 1-33.

**SHIMIZU Ken.ichirō 1995**  
 « Kakumei to ren.ai no yūtopia : Ko Teki  
 no "Ipusenshugi" to Kōdoku gojodan »  
 革命と恋愛のユートピア——胡適の〈イプ  
 セン主義〉と工読互助団 (L'utopie de la  
 révolution et de l'amour : « l'ibsenisme »  
 de Hu Shi et les Groupes solidaires de  
 travail et d'étude), *Chūgoku kenkyū geppō*  
 中国研究月報 (Le Mensuel des études  
 chinoises), novembre, 49 (11) : 1-20.

**SHIMIZU Ken.ichirō 1997**

« Nōra, jidōsha ni noru : Ko Teki *Shūshin daiji o yomu* » ノーラ、自動車に乗る——胡適『終身大事』を読む (Nora en voiture : lecture de *La plus grande affaire de la vie* de Hu Shi), *Tōyō bunka* 東洋文化 (Culture orientale), mars, 77 : 1-23.

**Shin feminizumu hihyō no kai**

新・フェミニズム批評の会 (**Association pour une nouvelle critique féministe**) (éd.) 1998  
*Seitō o yomu* 『青鞥』を読む (Lire *Seitō*), Tokyo, Gakugei shorin 學藝書林.

**TAKEUCHI Minoru 竹内実 2008**

*Kōrogi to kakumei no Chūgoku* コオロギと革命の中国 (La Chine du grillon et de la Révolution), Tokyo, Pi eichi pi kenkyūjo PHP研究所.

**TOKUDA Shūsei 徳田秋声 1911**

« Fujin no jikaku ni tsuite. Sono san » 婦人の自覚に就て——其の三 (De l'éveil de la femme. Troisième partie), *Waseda bungaku* 早稲田文学 (Littérature de Waseda).

***Xīn Qīngnián* 新青年 *La Jeunesse*, 1915-1922.****XU Huiqi 2003**

« Nuola » *zai Zhōngguó : xīn nǚxìng xíngxiàng de sùzào jí qí yǎnbiàn*, 1900s-1930s 「娜拉」在中国：新女性形象的塑造及其演變、1900s-1930s (« Nora » en Chine : la fabrication et la transformation de l'image de la femme nouvelle dans les années 1900-1930), Taipei, Guoli zhengzhi daxue lishi xuexi 国立政治大学歴史学系.

**XU Huiqi 許慧琦 2005**

« *Fujo zasshi kara miru jiyū rikon no shisō to sono jissen* » 『婦女雜誌』からみる自由離婚の思想とその実践 (La pensée de droit au divorce et sa mise en pratique, vues à travers la *Revue des Femmes*), in MURATA Yūjirō (dir.) 村田雄二郎, *Fujo zasshi kara miru kindai Chūgoku josei* 『婦女雜誌』からみる近代中国女性 (La femme chinoise moderne à travers la *Revue des Femmes*), Tokyo, Kenbun shuppan 研文出版, pp. 269-306.

***Yomiuri shinbun* 読売新聞 1912**

« Bungei ni arawaretaru suki na onna to kirai na onna » 文芸に現はれたる好きな女と嫌ひな女 (Femmes plaisantes et déplaisantes révélées par la littérature), du 27 avril au 28 juin.

**ZHANG Lianbo 張蓮波 2006**

*Zhōngguó jìndài fùnǚ jiěfàng sīxiǎng lìchéng* 中国近代婦女解放思想歷程 (Histoire intellectuelle de l'émancipation féminine dans la Chine moderne), Kaifeng, Henan daxue chubanshe 河南大学出版社.

**ZHENG Zhenxun 鄭振燾 (signé Kuàngfū**

曠夫 [**Un homme célibataire**]) 1923  
« Wǒ zìjǐ de hūnyīn shǐ » 我自己的婚姻史 (Histoire personnelle de mon mariage), *Fùnǚ zázhì* 婦女雜誌 (La Revue des Femmes), février, 9 (2) : 7-22.

## Le débat dans *Seitō* sur la femme nouvelle, *atarashii onna*

Marion SAUCIER \*

L'expression « *New Women* » a circulé aux États-Unis et en Europe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et elle devient à la mode au Japon après des conférences de Tsubouchi Shōyō 坪内逍遙<sup>1</sup> en juillet 1910 au sujet des héroïnes de théâtre occidentales<sup>2</sup>. Elle a d'abord été utilisée par les journalistes pour parler des membres de la revue *Seitō* 青鞥 sur un ton curieux et ironique, mais plutôt bienveillant. En mai 1912, le journal *Yomiuri shinbun* 読売新聞 publie une série d'articles intitulée *Atarashii onna* 新しい女 (Les femmes nouvelles). Or, après la visite à Yoshiwara 吉原<sup>3</sup>, les membres du groupe sont très critiquées, et l'équipe elle-même connaît des débuts de dissensions. L'expression *atarashii onna* est devenue un anathème. Hiratsuka Raichō 平塚らいてう (1886-1971) s'en saisit et rédige un article pour la revue *Chūō kōron* 中央公論, puis elle propose de réaliser un numéro de *Seitō* autour de cette question : il en résultera les numéros 1 et 2 du volume 3, en janvier et février 1913. On y trouve les signatures de Hiratsuka Raichō, fondatrice du groupe, et d'Itō Noe 伊藤野枝 (1895-1923), qui dirigera la revue à partir

---

\* Centre d'études japonaises, INALCO.

1. Tsubouchi Shōyō (1859-1935), écrivain, dramaturge et critique littéraire, qui enseignait à l'université Waseda.

2. Voir à ce sujet l'article consacré dans ce dossier au débat sur *La Maison de poupée* et le personnage de Nora d'Ibsen.

3. En juillet 1912, trois membres de *Seitō*, dont Hiratsuka Raichō, effectuent une visite à Yoshiwara, le quartier des courtisanes de Tokyo, ce qui provoque un scandale.

de 1915, ainsi que d'Iwano Kiyō 岩野清 (1882-1920) et de Katō Midori 加藤緑 (1888-1922) qui y contribuent régulièrement, et, à titre exceptionnel, les noms de Fukuda Hideko 福田英子 (1865-1927), féministe de la génération précédente, sollicitée pour apporter son poids moral au numéro, ou encore de Horii Yasu 堀保, épouse du célèbre anarchiste Ōsugi Sakae 大杉栄 (1885-1923), qui signe un texte paradoxal intitulé « *Watashi wa furui onna desu* » 私は古い女です (Je suis une femme ancienne).

La série d'articles du *Yomiuri* et le numéro spécial de *Chūō kōron* sur la femme nouvelle montrent que la question est dans l'air et que *Seitō* n'est pas la seule revue à s'intéresser au sujet. Le numéro de *Chūō kōron* comprend un texte sur le droit de vote des femmes, un sur l'homosexualité, un sur la vie quotidienne des veuves ou encore sur la comparaison des femmes occidentales et des femmes japonaises. Les femmes commencent à prendre leur place dans l'espace public, la révolution industrielle a rendu leur main-d'œuvre indispensable dans le secteur du textile par exemple, et dans la société se font jour des pressions pour une reconnaissance de leurs droits politiques, à travers notamment la remise en cause de l'article 5 de la loi sur l'ordre public et la police qui interdit aux femmes depuis 1890 de participer à tout rassemblement politique.

Mais, première revue de femmes, *Seitō* offre l'originalité d'un regard pluriel par des femmes, sur elles-mêmes. Et de fait, les articles qui nous intéressent ici sont très différents les uns des autres. Nous présentons donc ci-dessous trois manières ou styles de traitement du thème de la femme nouvelle. Hiratsuka Raichō et Itō Noe lancent des appels vibrants et parfois exaltés aux femmes. De leur côté, Iwano Kiyō et Katō Midori proposent des arguments rationnels, des raisonnements pour convaincre. Fukuda Hideko, enfin, offre une solution globale à la question de la femme. Nous verrons aussi l'élan commun qui anime les auteurs et nous mettrons en lumière, en guise de conclusion, l'actualité du propos contenu dans ces textes<sup>4</sup>.

---

4. Nous nous appuyons sur le recueil d'articles de *Seitō* publié en 1991 par Horiba Kiyoko, à l'exception du texte de Horii Yasu, pour lequel nous avons consulté l'édition de *Seitō* en fac-similé publié par Fuji shuppan 不二出版 en 1983.

## 1. La mission des femmes nouvelles

Hiratsuka Raichō dans « Ren.ai to kekkon : Eren Kei no cho » 恋愛と結婚 —エレン・ケイの著 (Amour et mariage : l'ouvrage d'Ellen Key) et Itō Noe dans le texte « Atarashiki onna no michi » 新しき女の道 (La voie des nouvelles femmes) ont en commun d'appeler les femmes à s'engager sur une voie difficile. Comme le laisse entendre la notion de « voie », le ton de leur propos est presque religieux par moment. Pour Raichō, les nouvelles femmes ont une vocation. Pour Itō Noe, elles ont leur propre voie, qu'elles doivent ouvrir elles-mêmes.

Ce chemin est semé d'embûches, cette voie est un combat. Raichō parle d'efforts et de tourments (on pense au combat sans merci évoqué par Nora dans *La Maison de poupée* d'Ibsen). Itō Noe fait une description effrayante du sort qui attend les pionnières :

« Sur la voie encore inconnue que doivent emprunter les pionnières, il leur faut se frayer un chemin entre les ronces pleines d'épines qui entravent leur route. Elles doivent abattre d'énormes rochers pour avancer et se perdre dans des montagnes profondes. Piquées par des insectes venimeux, souffrant de la faim et de la soif, elles doivent franchir des cols, escalader des falaises et traverser des vallées en s'agrippant aux racines des plantes. Ce faisant elles doivent contenir leurs hurlements, leurs prières et leurs larmes amères devant tant de souffrances. » (Horiba 1991 : 93).

Pour Itō Noe, ces pionnières sont une élite, une avant-garde qui conduit les femmes, et qui seule mérite le qualificatif de « nouvelle ».

« Les pionnières ne permettent en aucun cas que l'on se mêle de leur travail. Elles ne s'intéressent pas non plus à celles qui les suivent. Celles qui les suivent n'ont aucun statut pour les critiquer en quoi que ce soit. Elles n'ont aucun droit. Elles n'ont qu'à marcher sur les traces des pionnières avec gratitude. Elles ne savent pas avancer par elles-mêmes. Elles ne peuvent guère qu'avancer sur les traces des pionnières en se servant de leur exemple. » (Horiba 1991 : 94).

Les hommes sont quasiment absents de ce tableau, il s'agit d'une affaire strictement féminine et d'une émulation entre femmes.

Si Itō Noe est presque effrayante par sa virulence, sans doute explicable par son très jeune âge (elle est née en 1895), et par sa description du bataillon des femmes pionnières, Raichō mêle habilement des passages résolument positifs : « Je suis une femme nouvelle » (Horiba 1991 : 90) à

des phrases plus impératives : « Les femmes nouvelles ne supportent pas de marcher sur les traces des anciennes » (Horiba 1991 : 91), « les femmes nouvelles ne se satisfont pas de la vie des femmes d'avant, abêties, réduites en esclavage et corrompues à cause de l'égoïsme des hommes » (Horiba 1991 : 91), exprimant des vœux pour le futur : « Les femmes nouvelles souhaitent détruire l'ancienne morale et les vieilles lois élaborées pour la commodité des hommes » (Horiba 1991 : 91), mais citant les obstacles : « Mais les fantômes qui se sont emparés de la tête des femmes d'autrefois poursuivent avec acharnement les femmes nouvelles » (Horiba 1991 : 91), pour aussitôt proposer de « construire un nouveau royaume, avec une nouvelle religion, une nouvelle morale, de nouvelles lois » (Horiba 1991 : 91).

Itō Noe et Raichō mobilisent clairement les femmes, elles ont un discours dynamique (même si Raichō se défend de vouloir créer un mouvement), et elles ont aussi en commun de ne jamais vraiment définir ces femmes nouvelles concrètement. Elles veulent détruire la morale, la religion, les lois existantes, mais on n'a pas idée de ce qui est proposé à la place. Itō dit bien qu'elle ne sait pas d'où vient cette voie ni où elle mène. Raichō ne nous dit pas non plus clairement ce qu'elle entend par « femme nouvelle », et elle pose même ouvertement la question : « Alors ce royaume qu'en est-il ? Cette nouvelle religion, qu'est-ce ? Les femmes nouvelles ne le savent pas encore. Mais elles étudient, se forment, multiplient les efforts et souffrent pour ce qu'elles ne connaissent pas encore » (Horiba 1991 : 92).

À l'opposé de ce langage de combat, les textes d'Iwano Kiyō et de Katō Midori adoptent un ton plus posé et proposent une réflexion basée sur des arguments rationnels.

## 2. Des femmes nouvelles inscrites dans l'histoire

Dans le texte intitulé « Jinrui to shite dansai to josei wa byōdō de aru » 人類として男性と女性は平等である (En tant qu'êtres humains, les hommes et les femmes sont égaux), Iwano Kiyō<sup>5</sup> compare les hommes et les femmes, et

---

5. Iwano Kiyō fut d'abord institutrice avant de devenir journaliste. Elle se mobilisa contre l'article 5 de la loi de police sur l'ordre public, qui empêchait les femmes de participer à des regroupements politiques.



**Fig. 1.** Photo des membres de Tokyo de la Seitōsha, prise le 11 décembre 1911, après une réunion dans le jardin du temple Shōrin-ji 勝林寺 à Mannen yama 万年山 (Tokyo, Hongō) publié dans le numéro de janvier 1912, p. 170. Hiratsuka Raichō, deuxième personne debout à partir de la gauche.

expose un raisonnement logique pour montrer combien l'idée de la supériorité des hommes sur les femmes est stupide. Elle explique que, par exemple, on entend souvent dire qu'un homme vaut deux femmes par sa force et donc qu'il leur est supérieur : dans ce cas les lutteurs de sumo doivent être supérieurs aux autres hommes, ou les bêtes sauvages telles que les ours ou les tigres doivent être supérieures aux hommes. Un autre argument souvent évoqué est celui de la physiologie et des menstruations, ainsi que les grossesses des femmes, qui sont censées les affaiblir et les rendre moins productives. Iwano Kiyō montre que les grossesses par exemple ne concernent que les femmes mariées et n'ont lieu au plus qu'une année sur deux ou trois, donc ne justifient pas qu'on les invoque pour dénigrer la productivité des femmes. Comme le souligne Vera Mackie (Mackie 2003 : 48-49), cette remise en cause des justifications physiologiques de la discrimination envers les femmes est très dérangeante pour la société de l'époque.

L'argument d'Iwano Kiyō le plus intéressant est cependant celui qui porte sur la connaissance. D'emblée, au début du texte, elle reconnaît une supériorité provisoire aux hommes dans ce domaine. Mais elle compare les relations entre hommes et femmes aux relations entre le Japon et les pays occidentaux. Au début de l'ère Meiji, le Japon était en retard sur les pays d'Europe ou les États-Unis. Il a rattrapé une partie de son retard. Était-il juste que les Occidentaux traitent les Japonais en inférieurs ? De la même façon, les femmes maintenues dans l'ignorance ont un niveau de connaissance bien inférieur à celui des hommes, mais ceux-ci n'ont qu'une simple avance (Iwano Kiyō les qualifie de *senpai* 先輩, d'« aînés »), lorsque les femmes auront eu droit à l'éducation comme les hommes, elles les rattraperont. Est-il juste que les hommes les considèrent comme des inférieures ?

Iwano Kiyō s'appuie sur les principes d'égalité, de liberté – et plus précisément la liberté de pensée – et de droit. Ainsi, quand elle évoque les caractéristiques physiologiques de la femme, elle affirme :

« À supposer que du fait de nombreuses grossesses, une gêne soit occasionnée, cela ne justifie pas que l'on restreigne l'égalité du droit à la liberté de pensée que l'être humain civilisé doit se voir attribuer sans distinction. » (Horiba 1991 : 98).

Par rapport aux autres textes, celui d'Iwano Kiyō se distingue aussi par le fait qu'il évoque les activités réelles des femmes, leur implication déjà effective dans la société, ce qui donne un éclairage très différent de la vision noire d'Itō Noe par exemple.

« [...], le cycle menstruel des femmes est un processus naturel. Ce n'est absolument pas une maladie. Pour une femme en bonne santé, ce n'est pas une douleur suffisante pour lui faire abandonner ses tâches ou sa charge. En témoignent dans la réalité les nombreuses femmes de notre pays qui exercent un métier et une activité. » (Horiba 1991 : 98).

Pour Iwano Kiyō, les femmes sont en permanence culpabilisées et diabolisées. Elle propose de remplacer le proverbe « Derrière tout crime il y a une femme » par le suivant : « ... derrière toute bonne action il y a une femme » (Horiba 1991 : 99). Cette idée de la culpabilisation des femmes dans la morale confucianiste notamment a déjà été mise en lumière par Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 dans *Nihon fujin-ron* 日本婦人論 (Sur les femmes japonaises) et *Onna daigaku hyōron* 女大学評論 (Critique de *La Grande Étude des femmes*) (Fukuzawa 2003).



**Fig. 2.** Fête du nouvel an chez Iwano Kiyō. De droite à gauche : Hiratsuka Raichō, Yasumochi Yoshi 保持研 (Hakuu 白雨), Araki Iku 荒木郁, Nakano Hatsu 中野初, Iwano Kiyō, Kobayashi Katsu 小林哥津. Photo publiée dans *Seitō* en février 1914.

Katō Midori<sup>6</sup>, de son côté, dans « Atarashii onna » ni tsuite » 「新しい女」について (À propos des « femmes nouvelles ») partage avec Iwano Kiyō une vision historique de la question des femmes, ainsi qu'une prise en compte du genre masculin dans son raisonnement.

« Fondamentalement, je pense que l'expression "femme nouvelle" ne désigne pas seulement des femmes nées récemment. Le sens évolue, mais il est probable qu'à chaque époque sont apparues des femmes qui ont brisé le modèle de leur temps, en vigueur jusque-là. » (Horiba 1991 : 101).

Par ailleurs, pour l'époque qui est la sienne, Katō Midori fait remonter la nouveauté à la génération précédente et à Fukuda Hideko : « Quoi qu'il

---

6. Katō Midori a publié plusieurs nouvelles dans la revue. Sa vie fut un combat pour concilier son désir de s'exprimer comme écrivain et ses obligations de mère de famille.

en soit, les femmes nouvelles ne datent pas d'aujourd'hui ; en 1888-1889, il y a déjà eu Fukuda Hideko qui, toute femme qu'elle était, s'est levée pour réclamer la liberté au moment où le pays changeait de politique. » (Horiba 1991 : 102). Elle a conscience de son époque comme d'une phase de transition et se projette cinquante ou cent ans plus tard (c'est-à-dire exactement à notre époque) :

« Surtout que l'état de la société contemporaine n'est pas encore entré dans une époque nouvelle. Prisonnières de ce choc entre le neuf et l'ancien, les femmes ne savent pas où aller. Peut-être que les femmes dans cinquante ou cent ans baigneront dans la lumière du bonheur, mais nous, nous devons probablement passer notre vie avec ces doutes et ces tourments. » (Horiba 1991 : 106).

S'interrogeant sur les éléments qui déclenchent l'apparition des femmes nouvelles, elle remarque que c'est lors de périodes troublées, quand les hommes rencontrent des difficultés, que les femmes relèvent la tête :

« Comme la crise de l'État met en valeur les ministres fidèles, comme l'appauvrissement de la famille révèle le fils pieux, notre époque de transition où religion et morale sont perturbées et confuses, a donné soudain naissance à cette "femme nouvelle".

« Jusqu'ici la tête rabaissée par l'homme, entravée par les trois autorités<sup>7</sup> auxquelles elle devait se soumettre, la femme qui n'avait même pas le droit de réfléchir à l'écriture, au monde extérieur et encore moins évidemment à sa propre image, a tout à coup relevé la tête et rejeté la lourde main de l'oppression. De plus, c'est parce que cette main a hésité que les "femmes nouvelles" ont relevé la tête. En effet, jusqu'à maintenant les hommes utilisaient les femmes comme des instruments. Tout se faisait selon la volonté des hommes. En même temps, ces derniers portaient l'entière responsabilité de la vie quotidienne. On considérait qu'entretenir la femme constituait la tâche normale de l'homme, mais bien sûr les hommes actuels sont assaillis par les difficultés et les tourments mondiaux de notre époque, et par le doute, et ils se trouvent maintenant dans une position extrêmement pénible. En conséquence, ils ne peuvent s'échapper des difficultés de la vie courante qui envahissent leur quotidien, ni des affres et des tourments de la pensée. Soudain l'individualisme ne leur laisse plus le loisir d'entretenir les femmes. Aussi, en même temps que les droits des hommes sur les femmes diminuaient, les droits des femmes augmentaient. » (Horiba 1991 : 102-103).

---

7. Autorité du père, puis du mari, puis du fils.

D'autre part, des circonstances contingentes expliquent aussi cette émergence des femmes nouvelles. Comme dans les pièces d'Ibsen ou de Sudermann, des événements, des circonstances peuvent amener la femme à l'éveil, à la prise de conscience. Les femmes veulent alors observer : « Elles assistent froidement à leur destin qui s'avance. Elles observent, immobiles, d'un regard critique, les événements de la société. N'est-ce pas là l'attitude des femmes nouvelles ? » (Horiba 1991 : 104). « Froidement », « immobiles » : on est très loin de la longue marche et des souffrances des pionnières d'Itō Noe.

Katō Midori analyse ensuite le chemin que doivent suivre les femmes nouvelles, et son regard se fait critique sur les « femmes nouvelles » de son époque, celles qui gravitent autour de *Seitō* :

« Premièrement, elles ne doivent pas dépendre des hommes ; elles doivent être indépendantes en ayant un métier [...] En tout cas, à partir du moment où il ne faut pas dépendre des hommes, il faut sans doute être célibataire. Apparemment, nombreuses sont les femmes d'aujourd'hui qualifiées de nouvelles qui sont célibataires. De plus, il semble que beaucoup d'entre elles ne connaissent pas encore le goût amer de la vie. Quoi qu'on en dise, je pense que les choses ne sont pas sérieuses tant qu'on vit auprès de ses parents, et qu'on vit à sa guise avec leur argent. » (Horiba 1991 : 105).

Katō Midori semble ici mettre en cause le sérieux des jeunes femmes qui n'ont pas encore fait l'expérience de la vraie vie, dont sans doute une partie des membres et des sympathisantes de *Seitō*.

Indépendance financière et célibat sont nécessaires pour être une « femme nouvelle » et Katō Midori remarque qu'à son époque, les seules qui s'en sortent facilement sont des artistes de tous domaines, et que cette caractéristique attire le regard de l'opinion publique.

Elle se demande alors si le célibat est possible à long terme et conclut par la négative, ce qui pose la question du type de mariage que ces femmes peuvent espérer : pour Katō Midori, même si elles ont la chance de tomber sur un « homme nouveau », elles devront renoncer à une partie d'elles-mêmes, à plus forte raison si elles ont des enfants :

« S'il faut absolument se tenir debout sous le nom d'épouse ou de mère, plutôt que de se tenir en tant qu'être humain, alors il faudra entendre le triste anathème "ton nom est femme". À supposer que l'on ne dépende pas de son mari, c'est-à-dire que les deux réussissent à conduire leurs activités et que l'on puisse diviser les droits

par deux, ne serons-nous pas face à une contradiction, un choc inexprimable ? En somme, homme et femme au bout du compte ne peuvent se comprendre. Le monde des hommes et le monde des femmes sont complètement différents. » (Horiba 1991 : 106).

Il est intéressant de constater que Katō Midori envisage le rôle des hommes nouveaux, mais que sa vision pessimiste du mariage ne s'en trouve pas modifiée. Les perspectives qu'elle trace pour les jeunes femmes de son époque sont sombres, même si cela est exprimé de façon beaucoup plus sereine que chez Itō Noe.

### 3. Une nouvelle société pour une femme nouvelle

Fukuda Hideko est atypique dans ce débat. Socialiste, elle n'est pas membre de *Seitō*. Son texte est intitulé « Fujin mondai no kaiketsu » 婦人問題の解決 (La solution au problème des femmes). Dans son autobiographie, Raichō raconte l'avoir sollicitée pour avoir le point de vue d'une socialiste (ce qui vaudra l'interdiction de vente de ce numéro de *Seitō*). Elle dit avoir été impressionnée par la rigueur du propos de Fukuda, qui écrivait « comme un homme » (Hiratsuka 1992, vol. 2 : 89-103). La caractéristique de Fukuda est donc de proposer ici une solution globale à la question des femmes : c'est l'avènement du communisme qui est censé résoudre tous les problèmes des femmes. Elle avance son raisonnement en trois points :

1. Qu'entend-on par libération ? Il ne s'agit pas uniquement de l'obtention des mêmes droits que les hommes, comme elle l'avait cru au moment du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple, ce qui ne constituerait qu'une libération relative, comme le mouvement pour les droits politiques des femmes ou le mouvement pour l'accès des femmes à l'enseignement supérieur. Il faut viser la libération absolue, c'est-à-dire une « libération en tant que personne et non en tant que femme simplement. Il s'agit d'assurer la liberté de la personne et non la liberté de la femme » (Horiba 1991 : 110).

2. Raichō dit qu'elle est le soleil<sup>8</sup>, mais en fait tout être humain devrait avoir cette conviction : « (...) ce n'est pas seulement le problème des

---

8. Dans le premier numéro de *Seitō*, Raichō avait publié : « À l'origine, la femme était le soleil » (voir l'introduction au dossier dans ce numéro) [N.D.L.R.].

femmes, mais il faut aussi que les hommes puissent avoir cette conscience. Il faut que la libération des hommes intervienne en même temps que celle des femmes » (Horiba 1991 : 110). Fukuda souligne la difficulté du sort des hommes à son époque et idéalise la société primitive, censée avoir assuré la liberté et une vie saine aux hommes comme aux femmes<sup>9</sup>. C'est la civilisation qui les a séparés et qui a créé les classes sociales. Une société sans science, sans technique et sans machine était une société pacifique et joyeuse où régnait le bonheur.

3. C'est le communisme qui permettra de libérer les êtres humains de cette situation, aussi bien les hommes que les femmes : « À l'aube du communisme, amour et mariage deviendront naturellement libres » (Horiba 1991 : 111). Elle réfute par avance l'idée que cette liberté pourrait s'accompagner de débauche ou de destruction de la famille : dans une société débarrassée de la propriété privée, plus de mariage pour l'argent, et seul l'amour véritable devient le lien unissant les époux. Plus de nécessité de détruire la famille (qui d'ailleurs, dit-elle, ne se laisserait pas détruire si facilement). La science et la technique seront au service de tous et la femme ne sera plus exploitée dans le foyer, elle aura plus de temps et de force pour elle-même. Sans cette transformation radicale de la société, l'obtention des droits politiques ne sera valable que pour une partie des femmes et la lutte des classes qui sévit entre les hommes s'étendra aux femmes.

Ainsi, la position de Fukuda Hideko, sans surprise, est très particulière dans ce débat et peut difficilement se comparer aux autres.

Une mention particulière doit être faite du texte de Hori Yasu, « Je suis une femme ancienne ». Ce texte n'a pas été repris dans l'édition de poche regroupant les textes les plus marquants de *Seitō*. À première vue, il est de peu d'intérêt pour notre sujet, puisque justement son auteure, qui partage la vie d'Ōsugi Sakae<sup>10</sup>, se proclame étrangère à ce combat des femmes nouvelles. Mais l'éclairage qu'elle apporte sur la réalité des femmes de son

---

9. On peut lire ici l'influence de F. Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, traduit de l'anglais par Sakai Toshihiko 堺利彦 en 1907, sous le titre *Danjo kankei no shinka* 男女関係の進化 (L'évolution des relations entre les hommes et les femmes).

10. Anarchiste très connu, il fut assassiné avec Itō Noe et son neveu Tachibana Sōichi dans une gendarmerie dirigée par le lieutenant Amakasu au lendemain du tremblement de terre de 1923 (Amakasu jiken 甘粕事件, l'affaire Amakasu). À l'époque Ōsugi avait

époque nous semble tout à fait intéressant, comme nous semble digne d'intérêt que la revue lui ait offert une tribune pour défendre un point de vue si différent de la ligne générale. Ayant uni sa vie à celle d'un anarchiste, Hori Yasu doit accepter de ne pas porter le nom de son compagnon pour satisfaire les idées d'Ōsugi Sakae, qui ne croit pas à l'institution du mariage et prône la liberté dans le couple. Hori Yasu exprime clairement son inquiétude face à cette liberté qu'il lui accorde, mais dont elle ne peut profiter. Elle se sent vulnérable, car elle a été élevée dans l'idée que la femme dépend de l'homme, elle a reçu très peu d'instruction et compte sur l'institution du mariage pour la protéger. Elle est donc la représentante de ces femmes à la pensée archaïque, habitées par des « fantômes », dont parlait Raichō. Mais de fait, dans une société où les femmes ne se voient pas reconnaître l'indépendance économique, l'exposition brutale à la solitude et à l'indépendance peut avoir des effets désastreux. Le texte de Hori Yasu ne manque pas par ailleurs d'ironie, puisqu'elle reproche aux « femmes nouvelles » de la ranger d'emblée dans la même catégorie que son compagnon, de l'imaginer socialiste alors qu'elle ne partage pas les idées d'Ōsugi<sup>11</sup>. Autrement dit, les responsables de *Seitō* ne lui reconnaissent pas la liberté de pensée qu'elles réclament pour elles-mêmes (elle remarque d'ailleurs qu'en cela elles se comportent comme les autorités qui la font suivre parfois comme Ōsugi). On peut cependant remarquer que la revue lui offre une tribune pour exprimer ouvertement son désaccord, ce qui est un indice de la grande liberté de débat qui existait dans le groupe.

#### 4. Les points communs de ces textes : pessimisme et défense de l'être humain

Au-delà des différences de style et de méthode, ces quelques textes nous semblent cependant se rapprocher par un certain nombre de points.

---

commencé la publication de la revue *Kindai shisō* 近代思想 qui n'aborde pas directement les questions politiques pour éviter la censure [N.D.E.].

11. Ōsugi est connu avant tout comme anarchiste, mais à l'époque la distinction entre les deux n'était pas aussi importante qu'après les polémiques des années 1920. Yasu le qualifie de socialiste dans son texte [N.D.E.].

Tout d'abord, si l'on excepte Fukuda Hideko qui manifeste une grande confiance quant à la possibilité de voir arriver la société de ses rêves, les auteures sont pessimistes. Elles nous parlent de combat éternel (Itō Noe, Hiratsuka Raichō), ou en tout cas admettent qu'elles ne verront pas leur vœu de femme nouvelle s'exaucer de leur vivant (Katō Midori). Même si le tableau n'est pas toujours aussi sombre que celui d'Itō Noe, les termes de lutte, de tourment, de souffrance reviennent souvent sous leur plume. Lorsque Katō Midori envisage le célibat comme condition de l'indépendance des femmes, elle conclut à l'impossibilité de rester dans cet état toute une vie. Mais en même temps l'accent est mis sur la force de ces femmes : c'est vrai chez les pionnières d'Itō Noe, mais c'est aussi vrai pour les femmes de Katō Midori, capables d'encaisser le plus dur.

Par ailleurs, nous n'avons pas de grande précision sur ce que sera la femme demain. Là aussi Fukuda Hideko se démarque naturellement puisque la société à laquelle elle aspire est un cadre déjà bien tracé. Mais pour les autres, la question du sort de la femme et de la nature de la femme nouvelle reste ouverte (explicitement chez Raichō par exemple, pour qui les femmes se battent pour quelque chose qu'elles ne connaissent pas), et même si Katō Midori de son côté envisage une femme célibataire, la conclusion négative à laquelle elle arrive nous ramène à la question de départ : que sera la femme nouvelle ?

On note ensuite l'importance de l'épanouissement personnel, notamment à travers les sentiments, chez les différentes auteures. Fukuda dit bien qu'un foyer dans une société débarrassée de la propriété privée ne sera lié que par un véritable amour et Katō Midori souligne que les femmes recherchent de la nouveauté et un sentiment de plénitude (*kibun no jūjitsu* 気分の充実) :

« (...) les femmes se sont lassées de leur vie ordinaire et calme, comme endormie. Elles sont donc toujours attirées par quelque chose. Je veux parler de la plénitude des sentiments. Elles ne peuvent se satisfaire en fin de compte de l'amour des hommes, qui ne connaît que le désir charnel. Nous voulons davantage de satisfactions qui allient le spirituel et le physique. Nous voudrions pouvoir nous observer nous-mêmes de l'extérieur, et nous ne regardons plus les hommes avec respect comme avant. » (Horiba 1991 : 104).

Il y a donc une opposition entre les sentiments rendus possibles dans une société déterminée par les hommes et ceux que les femmes veulent

pouvoir exprimer. Raichō insiste davantage sur l'épanouissement créatif des femmes, Itō parle de l'épanouissement des pionnières. Il faut remarquer que l'accent mis sur les sentiments et la nécessité de l'amour dans le mariage est rendu quasiment inévitable par la conscience que les femmes ont d'être instrumentalisées dans le mariage pour servir des intérêts économiques. L'explication de Fukuda Hideko sur l'avenir du mariage est à ce propos très éclairante. Pour changer le mariage, il faut se débarrasser de la propriété privée, car ainsi il ne pourra plus y avoir de mariage par intérêt.

Un autre point essentiel qui rapproche ces textes est l'idée que la femme est d'abord un être humain. Raichō et Fukuda ne se retrouvent-elles pas sur la même idée quand l'une dit qu'elle ne s'est jamais pensée comme femme et quand l'autre affirme que la femme ne sera pas libre tant que l'homme ne le sera pas ? Quand Iwano Kiyō démontre que la discrimination entre les sexes est idiote puisque la détermination du sexe suit la formation de l'être vivant et que par ailleurs certaines personnes changent de sexe ou n'ont pas un sexe clairement défini, n'est-ce pas une manière de dire un peu la même chose : l'être humain préexiste au genre, et ce dernier ne doit pas déterminer la vie des humains ? Katō Midori affirme, elle, que la femme doit s'éveiller à sa nature d'être humain et quitter sa conscience de femme, ce qui est une manière de faire le même chemin que Raichō dans l'autre sens, même si elle souligne que l'homme et la femme vivent dans des mondes différents, ce qui peut être compris comme une contradiction et reflète un aspect du débat sur les femmes encore vivant de nos jours.

## Conclusion

Les femmes de la revue *Seitō* ont parfois été critiquées par des féministes qui les considéraient comme des bourgeoises exprimant des préoccupations subjectives. Ainsi, la socialiste Yamakawa Kikue 山川菊栄 (1890-1980) qui, sous le nom d'Aoyama Kikue 青山菊栄, débattit dans la revue avec Itō Noe, Hiratsuka Raichō et Yosano Akiko 与謝野晶子, insiste sur leur romantisme, leur vue partielle des problèmes et leur subjectivité (Yamakawa 1978 : 193-195). L'accent mis sur l'expression de soi, sur la créativité et sur l'épanouissement des sentiments leur est reproché, car cela dénoterait un manque de sens politique et de vision sociale de la place de la femme. Et il est vrai que l'histoire de l'association regorge d'épisodes de relations personnelles

houleuses, d'histoires d'amour compliquées et parfois rocambolesques. Mais en même temps, une question se pose : pouvait-il émerger au Japon à cette époque un mouvement de femmes qui soit purement ancré dans le politique, quand on considère que les femmes étaient totalement exclues par la loi de la sphère politique ? Est-ce vraiment un hasard si c'est plutôt la fibre artistique, littéraire, des femmes qui s'est exprimée ainsi au grand jour à l'ère Taishō ? Et il reste que c'est bien grâce à *Seitō* que Yamakawa Kikue elle-même s'exprimera pour la première fois, même si elle ne sera jamais membre du groupe. C'est bien aussi dans *Seitō* que Fukuda Hideko publia sa vision de la femme nouvelle. Le fait d'être une revue littéraire donna à *Seitō* une liberté de choix des thèmes et une liberté de ton singulières. Les thèmes abordés, qui vont jusqu'à la prostitution et à la sexualité, sont d'une grande audace pour l'époque. Yamakawa Kikue reconnaît d'ailleurs que la sincérité des poèmes de Yosano Akiko a vraiment touché les lecteurs et contribué à affaiblir la morale conservatrice (Yamakawa 1978 : 194).

Par ailleurs, sur le thème de la femme nouvelle, la réflexion menée dans *Seitō* ne manque pas de profondeur et révèle bien la rupture qui existe entre les propos de l'ère Meiji sur les femmes, majoritairement tenus par des hommes, et l'ère Taishō. La lecture approfondie de ce débat entre femmes permet de mesurer le chemin parcouru par le Japon. Ce sont bien des femmes qui parlent en leur nom propre cette fois, et leurs préoccupations nous semblent plus proches de notre époque que de celle de Fukuzawa Yukichi. La plupart des questions qu'elles abordent n'ont toujours pas été réglées et continuent à faire débat, ce qui est pour le moins la preuve du caractère à la fois novateur pour l'époque et en même temps actuel de leur questionnement.

Cent ans après la fondation de *Seitō*, force est de constater que ce débat sur la femme nouvelle et sur l'égalité des sexes garde toute son actualité. Au niveau mondial, des situations pires que celles dénoncées en 1913 par les femmes japonaises existent bel et bien. La violence des propos d'Itō Noe n'est malheureusement rien comparée à la violence faite aux femmes partout dans le monde. Les larmes et les souffrances dont nous parlent les femmes de *Seitō* sont sans doute les mêmes que celles d'une Taslima Nasreen pour ne parler que d'une des plus célèbres.

À l'échelle du Japon, l'analyse du choix du célibat proposée par Katō Midori résonne familièrement à nos oreilles contemporaines. À une époque

où beaucoup de femmes choisissent de vivre seules, les médias japonais regorgent aussi d'articles sur le *konkatsu* 婚活, la course au conjoint, notamment pour les femmes qui ne peuvent envisager d'assurer à long terme leur indépendance économique dans un contexte de crise et de précarisation des emplois. Par ailleurs, le débat sur les femmes et leur place dans la vie économique par exemple se trouve souvent piloté par la conjoncture économique, et l'analyse de Katō Midori sur l'émergence cyclique de femmes nouvelles et les éléments qui en favorisent l'apparition se trouve donc régulièrement vérifiée. Des sociologues (Yamada 2010 : 34) constatent la difficulté actuelle des hommes japonais à garantir l'aisance matérielle d'une famille en raison de la grande précarité des emplois. Ils pointent du doigt la baisse du nombre des mariages qui s'ensuit, et le lien avec la baisse de la natalité. On ne peut que reconnaître, comme Katō Midori, que dans ce contexte, le rôle économique des femmes cesse d'être une simple force d'appoint, même si elles restent encore les premières victimes de la précarisation.

## Bibliographie

### DODANE Claire 2000

*Yosano Akiko, poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*, Paris, Publications orientalistes de France.

### FUKUZAWA Yukichi 福澤諭吉 2003

*Fukuzawa Yukichi chosakushū* 福澤諭吉著作集 (Recueil de textes de Fukuzawa Yukichi), t. X, Tokyo, Keiō gijyū daigaku shuppankai 慶應義塾大学出版会.

### HIRATSUKA Raichō 平塚らいてう 1992

*Genshi, josei wa taiyō de atta* 元始、女性は太陽であった (À l'origine, la femme était le soleil), Tokyo, Ōtsuki shoten 大月書店.

### HORIBA Kiyoko 堀場清子 1988

*Seitō no jidai* 『青鞆』の時代 (L'époque de *Seitō*), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

### HORIBA Kiyoko (dir.) 1991

*Seitō josei kaihō ronshū* 『青鞆』女性解放論集 (*Seitō* recueil de textes sur la libération des femmes), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

### IDE Fumiko 井手文子

### & ESASHI Akiko 江刺昭子 1977

*Taishō demokurashi to josei* 大正デモクラシーと女性 (La démocratie Taishō et les femmes), Tokyo, Gōdō shuppan 合同出版.

**KANEKO Sachiko** 金子幸子 1999

*Kindai Nihon joseiron no keifu* 近代日本女性論の系譜 (Généalogie des discours sur les femmes japonaises modernes), Tokyo, Fuji shuppan 不二出版.

**LÉVY Christine** 2011

« Hiratsuka Raichō et le refus du modèle familial moderne », in GALAN Christian et LOZERAND Emmanuel (dir.), *La famille japonaise moderne 1868-1912. Discours et débats*, Arles, Picquier, pp. 445-460.

**MACKIE Vera** 2003

*Feminism in Modern Japan*, Cambridge, Cambridge University Press.

**NARITA Ryūichi** 成田隆一 2007

*Taishō demokurashi* 大正デモクラシー (La démocratie de Taishō), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**Seitōsha** 青鞜社 1911-1916

*Seitō. Fukkoku-ban* 青鞜 復刻版 (Seitō. Fac-similé), Tokyo, Fuji shuppan 不二出版, 1983.

**Shin feminizumu hihyō no kai**

新・フェミニズム批評の会

**(Association pour une nouvelle critique féministe) (éd.) 1998**

*Seitō o yomu* 『青鞜』を読む (Lire Seitō), Tokyo, Gakugei shorin 學藝書林.

**SOTOZAKI Mitsuhiro** 外崎光弘 1986

*Nihon fujinronshi* 日本婦人論史 (Histoire des discours sur les Japonaises), vol. 1 et 2, Tokyo, Domesu shuppan ドメス出版.

**YAMADA Masahiro** 山田昌弘 2010

*Konkatsu genshō no shakaigaku* 婚活現象の社会学 (Le phénomène de *konkatsu*, une sociologie de la course au conjoint), Tokyo, Tōyō keizai 東洋経済.

**YAMAKAWA Kikue** 山川菊栄 1978

*Nijusseiki o ayumu* 二十世紀をあゆむ (Parcourir le vingtième siècle), Tokyo, Daiwa shobō 大和書房.



# Quand les femmes parlent d'amour...

## Le discours sur l'amour dans *Seitō*

ŌTA Tomomi 太田知美\*

« Le mystère de l'amour est plus grand que le mystère de la mort » écrivait Oscar Wilde dans ses aphorismes. Depuis des millénaires, cet élément infiniment mystérieux de la vie humaine continue de faire l'objet autant d'œuvres romanesques que de poésies, le Japon au tournant du vingtième siècle ne faisant pas exception. Si pourtant une particularité existe dans cette période et dans cette contrée, c'est l'abondance des essais et des dissertations publiés par des intellectuels hommes et femmes (Butel 2011a, 2011b) sur ce lien sentimental qui unit deux individus modernes, et que l'on appelle « amour » (*ai* 愛, *ren.ai* 恋愛).

Ces mots *ai* et *ren.ai* datent de l'ère Meiji (1868-1912) dans leur acception servant à traduire le mot anglais *love*. Bien que ce mot *love* ait été traduit, dès le début de l'ère Meiji, à l'aide de différents mots tels que *iro* 色 (le désir charnel, la luxure), *koi* 恋 (l'amour, en tant que manifestations concrètes de l'amour *iro*) ou *ai* (l'amour universel), le mot *ai*, privilégié par les intellectuels chrétiens de la revue *Jogaku zasshi* 女学雑誌 (Revue féminine pour les études), en vint à acquérir le sens restreint d'amour platonique. Ensuite, pour distinguer l'amour fraternel ou amical de l'amour entre homme et femme, le mot japonais préexistant *koi* (dont la lecture chinoise est *ren*) et la traduction jusqu'alors usitée *ai* furent combinés pour créer le néologisme *ren.ai* (Saeki 1998 : 10-16 ; Yanabu 1982 : 90-96 ; Butel 2011a), « amour

---

\* Université de Toulouse II-Le Mirail, Centre d'études japonaises.

pur » glorifié dans « Ensei shika to josei » 厭世詩家と女性 (Le Poète las du monde et la femme, *Jogaku zasshi*, février 1892) par Kitamura Tōkoku 北村透谷 (1868-1894).

Le discours sur *ren.ai* en tant qu'amour pur loué par les premiers traducteurs de l'amour se transforma par la suite, comme nous le verrons, en un discours qui magnifie l'amour comme expérience à la fois spirituelle et sexuelle sous l'influence des écrits de la féministe suédoise Ellen Key (1849-1926). Nous nous proposons d'étudier dans cet article les caractéristiques de ce nouveau discours sur l'amour au début du vingtième siècle, ainsi que les écrits sur l'amour, la sexualité et le mariage par des membres de la première revue littéraire féministe, *Seitō* 青鞥 (Les Bas-bleus) (1911-1916).

### Le « soi » et l'amour à la fin de l'ère Meiji et pendant l'ère Taishō<sup>1</sup>

L'une des caractéristiques des discours sur l'amour au tout début du vingtième siècle est sa mise en relation avec le concept du « soi » (*self*, *jiko* 自己). Pendant l'ère Taishō (1912-1926), le concept du soi est tout particulièrement valorisé comme « partie intégrante de l'expérience moderne au même titre que la démocratie, l'humanisme libéral, et des concepts clés comme le culte de l'instruction (*kyōyō shugi* 教養主義), le personnalisme (*jinkaku shugi* 人格主義) et la formation de soi (*shūyō* 修養) » (Suzuki M. 2010 : 7). La formation de soi (*shūyō*), concept devenu populaire à la fin de l'ère Meiji et qui évolue vers le culte de l'instruction (*kyōyō shugi*) pendant l'ère Taishō, vise à l'accomplissement de la personnalité (*jinkaku* 人格) à travers la culture (*kyōyō* 教養) (Tsutsui 1992 : 153-162). D'ailleurs, comme le signale Suzuki Sadami, les termes *jiga* 自我 et *jiko* utilisés abondamment pendant l'ère Taishō<sup>2</sup> sont liés au vitalisme (*seimei shugi* 生命主義) de Taishō

1. Quelques sections de cet article ont été publiées dans une première version dans Ôta Tomomi (2012).

2. Les deux termes *jiko* et *jiga* au sens de « soi-même » apparaissent dans le *Nippo jisho* 日葡辞書 *Vocabulário da Língua do Japão* (Dictionnaire japonais-portugais) publié en 1603. Comme synonyme de *jico* (*jiko*) est indiqué « *mizzucara vonore* » (*mizukara onore* 自ら己れ), qui veut dire « soi-même ». Cf. *Hōyaku Nippo jisho* 邦訳日葡辞書 (Traduction japonaise du « Dictionnaire japonais-portugais »), Iwanami shoten 岩波書店, 1980, pp. 360-361. Le mot *jiga* est utilisé depuis l'ère Meiji pour traduire la

qui met en avant « la vie (*seimei* 生命) » en tant que concept fondamental dans la vision du monde (Suzuki S. 1995 : 4-9).

Le développement de la personnalité et de soi est ainsi, tant pour les hommes que pour les femmes de l'époque, un élément essentiel pour la construction d'une personne moderne. Par exemple, pour décrire les « femmes nouvelles » (*atarashii onna* 新しい女)<sup>3</sup>, Hiratsuka Raichō 平塚らいてう (1886-1971), fondatrice de la revue *Seitō*, utilise les termes « soi » (*jiko*) et « formation » (*shūyō*) :

Les « femmes nouvelles » désirent maintenant la force. Elles veulent avoir la force nécessaire à l'accomplissement de la vocation de leur soi (*jiko*), elles veulent la force pour apprendre de nouvelles choses, pour se cultiver (*shūyō*), pour grandir et pour surmonter leurs angoisses. (Hiratsuka 1913a : 7)<sup>4</sup>.

C'est pour cette découverte et cette construction de soi que l'amour joue un rôle primordial. Hiratsuka Raichō avance l'idée, notamment avec ses traductions de textes de la féministe suédoise Ellen Key, que l'amour, spirituel et sexuel, est intrinsèque au développement personnel des femmes.

Selon Key, dans l'amour, « les deux âmes partagent le plaisir sensuel et la sensualité leur procure le plaisir qui fait grandir l'âme » (Hiratsuka 1913c : 132), et « pour que la vertu de l'amour parfait soit préservée, il faut que l'union des deux soit accomplie par la volonté des corps et des âmes » (Hiratsuka 1914 : 87). Par ailleurs, suivant la théorie de l'évolution, Key disserte sur l'amour en termes d'« amélioration » et de « développement » (Hiratsuka 1913b : 81) :

L'amour est devenu, comme je l'ai dit précédemment, une grande force spirituelle dont le génie est comparable à n'importe quelle autre force créatrice pour la formation

---

notion philosophique du moi (*self, ego, Ich*), et le terme *jiko* en tant que traduction du « soi », concept opposé à « l'autre » (*self/other, ego/alter ego, Selbst/Ander*). Cf. *Iwanami tetsugaku shisō jiten* 岩波哲学・思想事典 (Dictionnaire Iwanami de la philosophie et de la pensée), Iwanami shoten, 2006, p. 607 et p. 620, et *Nihon kokugo daijiten* 日本国語大辞典 (Grand dictionnaire de la langue japonaise), Shōgakukan 小学館, 1993, t. IX, p. 388 et p. 470.

3. Voir les articles de Christine Lévy et de Marion Saucier dans le présent dossier.

4. Raichō cite son article sur les nouvelles femmes publié dans *Chūō kōron* 中央公論 en janvier 1913.

du caractère. [...] L'amour doit donner la vie, [...] de nouvelles valeurs. L'amour doit enrichir l'humanité à travers ceux qui s'aiment. (Hiratsuka 1913b : 76)<sup>5</sup>.

D'après Suzuki Sadami, les idées avancées par Ellen Key ont eu, comme les pensées d'Ernst Haeckel (1834-1919), d'Henri Bergson (1859-1941), de William James (1842-1910) et de Piotr Kropotkine (1842-1921), une influence déterminante sur le vitalisme de Taishō. Suzuki pense que les idées féministes de l'ère Taishō faisaient partie du vitalisme, et que l'amour était alors considéré comme une « manifestation de la “vie” » (Suzuki S. 1995 : 5-11).

Se souvenant de l'époque de la revue *Seitō*, Raichō écrit dans son autobiographie un passage qui montre bien le lien entre le soi et l'amour :

Les femmes (*josei* 女性), autrefois déniées, n'étaient considérées que comme des « femelles » (*onna* おんな)<sup>6</sup> et non comme des êtres humains. Mais les femmes, telles que nous les avons reconnues, se doivent d'être des êtres humains à part entière. Alors la recherche de notre *ego* (*jiga*), à commencer par tout ce qui concerne le soi (*jiko*) – exigence de soi, développement de soi et construction de soi – s'est ensuite élargie vers autrui par l'amour (*ren.ai*), porté aux amoureux, aux maris et aux enfants. (Hiratsuka [1971-1973] 1992 : 288).

L'amour est ainsi considéré comme une expression de soi et un dispositif qui permet aux femmes de se développer et d'atteindre leur vrai « soi » (Suzuki M. 2010 : 7-14).

Les traductions d'écrits d'Ellen Key par Raichō, publiées dans *Seitō* entre janvier 1913 et décembre 1914, semblent avoir influencé le concept de l'amour chez les membres et les lectrices de *Seitō* ainsi que chez les intellectuels masculins de l'ère Taishō. C'est par exemple le cas des textes (non

---

5. L'amour est non seulement considéré pour la poursuite du bonheur individuel, mais aussi pour la conservation et l'amélioration de la qualité de l'espèce. L'idéologie eugéniste est ainsi présente chez Key : le choix de meilleurs partenaires de mariage rendu possible par l'amour libre (la sélection naturelle selon le darwinisme) contribue à l'amélioration de l'espèce.

6. Le sens courant du terme *onna*, transcrit habituellement à l'aide du caractère chinois 女, est « une femme ». Hiratsuka Raichō ayant ici transcrit le mot en syllabaire *hiragana* おんな pour désigner ces femmes d'autrefois qui n'étaient pas considérées comme égales aux hommes, ni même comme des êtres humains, nous avons choisi de le traduire par « femelles ».

fictionnels) sur l'amour, la sexualité et le mariage de Nishizaki (Ikuta) Hanayo 西崎(生田)花世 (1888-1970), d'Ueno Yō 上野葉 (1886-1928), d'Okada Yuki 岡田ゆき (1895-1966), de Yasuda (Harada) Satsuki 安田(原田)皐月 (1887-1933) et de Yamada Waka 山田わか (1879-1957) publiés dans *Seitō* entre 1914 et 1915.

Ce qui a surtout influencé les intellectuels masculins de l'ère Taishō, c'est l'idée de « l'union de l'âme et du corps (dans l'amour) » (*reiniku itchi* 靈肉一致), et celle du « mariage d'amour » (*ren.ai kekkon* 恋愛結婚), comme c'est le cas chez Kuriyagawa Hakuson 厨川白村 (1880-1923), dont le livre *Kindai no ren.ai kan* 近代の恋愛観 (La conception moderne de l'amour) publié en 1922 est devenu un *best-seller*<sup>7</sup>. De fait, les publications de livres sur l'amour (*ren.ai*) se multiplient pendant l'ère Taishō. Nous nous contenterons ici d'indiquer le nombre annuel d'ouvrages publiés en nous référant à la liste de Kanno qui recense les livres dont le titre contient « *ren.ai* » et quelques autres livres importants sur l'amour (Kanno 2001 : 23-25) :

Année	Nombre d'ouvrages	Quelques titres significatifs	Auteurs
1912	2		
1915	1	<i>La chasteté entre homme et femme</i>	Iwano Hōmei
1920	1	<i>Signification sociale de l'amour</i>	Yamada Waka
1921	4	<i>Le début de l'amour et de la conscience*</i>	Kurata Hyakuzō
1922	4	<i>La conception moderne de l'amour</i> <i>L'amour usurpateur sans scrupule</i>	Kuriyagawa Hakuson Arishima Takeo
1923	6	<i>Amour partagé entre homme et femme</i>	Ishihara Jun
1924	10	<i>Révolution de l'amour</i>	Yamamoto Senji
1925	6	<i>Traité sur la valeur de l'amour</i> <i>Création de l'amour</i>	Ishihara Jun Takamura Itsue
1926	4	<i>Monogamie ou amour libre</i> <i>Amour, mariage, chasteté</i>	Kurata Hyakuzō Mushanokōji Saneatsu

\* Recueil d'articles parus entre 1912 et 1920

7. Cet ouvrage est d'abord paru en feuillets dans le quotidien *Asahi shinbun* 朝日新聞, entre le 30 septembre et le 29 octobre 1921 (Kanno 2001 : 195).

Notons aussi que, parallèlement au débat intellectuel sur l'amour, les médias se sont passionnés pour des affaires d'amour et les doubles suicides. D'un point de vue statistique, le nombre de suicides n'a pas particulièrement augmenté pendant l'ère Taishō<sup>8</sup>, mais les médias leur ont consacré plus de pages qu'auparavant, en s'intéressant notamment aux doubles suicides de gens célèbres et d'aristocrates. À titre d'exemples, nous pouvons citer l'affaire Shiobara (Shiobara jiken 塩原事件), tentative de double suicide qui impliqua Hiratsuka Raichō et Morita Sōhei 森田草平 (1908), l'affaire Hikagejaya (Hikagejaya jiken 日蔭茶屋事件), tentative d'homicide d'Ōsugi Sakae 大杉栄 par Kamichika Ichiko 神近市子 à la suite de leur relation triangulaire avec Itō Noe 伊藤野枝 (1916), l'affaire Byakuren (Byakuren jiken 白蓮事件), fuite d'amoureux de la poétesse mariée Yanagihara Byakuren 柳原白蓮 (cousine de l'empereur Taishō) avec son amant Miyazaki Ryūsuke 宮崎龍介 (1921), journaliste et activiste social, et le double suicide d'Arishima Takeo 有島武郎 et de la journaliste Hatano Akiko 波多野秋子 (1923).

On observe ainsi une prolifération de discours sur l'amour pendant l'ère Taishō, tant dans les revues et les livres qui analysent l'amour et le mariage que dans les articles sensationnels sur les affaires sentimentales et les doubles suicides.

Dans ce climat intellectuel qui génère des phénomènes médiatiques, l'amour semble devenir un élément essentiel à la découverte et au développement de soi pour les auteurs publiant dans *Seitō*. Nous nous proposons pour cette raison d'examiner les textes non fictionnels sur l'amour, publiés dans cette revue.

### Le « soi » et l'amour chez Nishizaki Hanayo

Nishizaki (Ikuta) Hanayo, romancière et poétesse, est née en 1888 dans le département de Tokushima. Après des études à l'école secondaire pour filles, elle commence à envoyer ses textes à la revue *Joshi bundan* 女子文壇 (Le monde littéraire des femmes) qui publie des œuvres de jeunes auteures ou de lectrices. Elle gagne la capitale, Tokyo, en 1910, à l'âge de 22 ans, et

---

8. À la fin de l'ère Meiji (entre 1905 et 1912), le nombre annuel de suicides pour 100 000 personnes se situe entre 17 et 19. Il est de 20,9 en 1914, et de 20,5 en 1925 (Yuzawa 2010 : 31).



Fig. 1. Couverture de *Seitō* de sept. 1913 (numéro anniversaire des deux ans de la création de la revue). Bibliothèque de l'université Waseda.



Fig. 2. Couverture du numéro de *Seitō* de jan. 1914, avec un dessin d'Okumura Hiroshi 奥村博. Bibliothèque de l'université Waseda.

y exerce divers métiers, tels qu'institutrice, journaliste ou serveuse, et c'est à partir de janvier 1913 qu'elle participe à la revue *Seitō*. Parmi les fondatrices de la revue *Seitō* qui ont fait leurs études à l'École d'enseignement supérieur pour jeunes filles *Nihon joshi daigakkō* 日本女子大学校 et les premières participantes issues d'un milieu plutôt aisé, Hanayo fait figure d'exception avec ses origines provinciales et modestes.

Elle publie un texte, présenté comme des réflexions personnelles (*kansō* 感想)<sup>9</sup>, intitulé « Ren.ai oyobi seikatsunan ni taishite » 恋愛及生活難に対して

9. Le genre *kansō* (réflexions personnelles) choisi par Hanayo à l'époque se situe dans la lignée de la prose de confession, développé dans la revue *Joshi bundan* qui publiait

(Des difficultés de la vie amoureuse et de la vie quotidienne) dans *Seitō* en janvier 1914. Dans ce texte, elle confesse son besoin et son désir d'amour ; son souhait est de rencontrer un jour un homme avec qui elle pourra vivre :

Alors que la plupart des femmes possèdent concrètement les hommes, je m'aperçois que je peux posséder celui que j'aime de manière abstraite. Tandis que l'amour de la plupart des femmes est physique, le mien est métaphysique. Alors que la mort ravit ceux qui appartiennent à la terre des femmes, l'homme qui habite mon ciel baigne dans une lumière éternelle.

J'ai conscience que je suis absolument femme. Je ne saurais vivre une vie sans amour. Pour moi, vivre c'est aimer. Mais l'être aimé n'a aucune forme précise. [...] Je suis tout entière habitée par la féminité. Je ne ressens pas la nécessité de rejeter le besoin qu'a une épouse d'être aimée. Je pense que cette conscience intelligente m'est venue tout naturellement. Je sais que si je méprisais la passion, je mépriserais ma propre vie. (Nishizaki 1914a : 73-74).

L'amour décrit dans ces deux passages est ambivalent. D'une part, Nishizaki semble ne désirer que l'amour « métaphysique » et n'avoir qu'une idée abstraite de l'objet de son amour ; d'autre part, elle ne nie pas sa passion ni son besoin d'être aimée, autrement dit l'amour « physique », bien qu'elle n'utilise pas ici l'expression explicitement<sup>10</sup>. Sa conception de l'amour réunit ces deux aspects ; son idéal est à la fois spirituel et sexuel.

Ce texte d'une quinzaine de pages est constitué de fragments de quelques paragraphes. L'omniprésence du mot « je » (*watashi* 私) et la répétition des verbes « penser » (*omou* 思う, *omotta* 思った, *omotte iru* 思っている) et « éprouver » (*kanzuru* 感ずる, *kanjita* 感じた) frappent le lecteur. Le critique littéraire Akagi Kōhei écrit qu'elle a attrapé la « maladie de la surcharge de

---

des œuvres de lectrices. Dans *Joshi bundan*, les membres du jury, presque exclusivement masculins, encourageaient leurs lectrices à conserver leur amateurisme et à s'investir dans des textes courts en prose (*sanbun* 散文) et non dans le roman, genre « artistique » qui requiert des techniques spécifiques. Sur la marginalisation des femmes écrivains de la fin de l'ère Meiji par rapport au genre dominant du roman, voir Odaira 2008. 10. Pendant le « débat autour de la question de chasteté » (*teisō ronsō* 貞操論争) dans *Seitō* et *Hankyō* 反響 (Résonance) entre 1914 et 1915, Nishizaki affirme que la raison pour laquelle elle a décidé de perdre sa virginité n'était pas uniquement liée aux difficultés de la vie quotidienne, mais aussi à son désir sexuel (qu'elle décrit par le mot « hystérie ») venant de son corps mature de vingt-quatre ans (*Hankyō*, février 1915 [Orii 1991 : 13-18]).

soi » (*jiko kajū byō* 自己過重病) qui se propageait dans les milieux littéraires de l'époque (Akagi [1914] 2006 : 144).

Son écriture introspective est poignante et touche profondément son lecteur, comme ce fut le cas pour le jeune écrivain et poète Ikuta Shungetsu 生田春月 (1892-1930). Il fut si fortement ému qu'il pensa avoir trouvé l'âme sœur. Il entra en contact avec elle par l'intermédiaire de son maître, Kawai Suimei 河井醉茗, et lui demanda sa main, alors qu'ils ne s'étaient encore jamais rencontrés, dans une lettre d'amour d'une vingtaine de pages :

J'ai saisi la beauté de votre esprit. Et comme je suis convaincu que l'âme et le corps s'accordent, j'en déduis que vous êtes belle. [...]

Vous embellissez ma vie, vous me mettez du baume au cœur. Et moi je ferai s'épanouir votre « moi » (*ga* 我), je vous rendrai plus femme que maintenant, et j'essuierai vos larmes. [...] Comment un être humain peut-il vivre sans aimer et sans être aimé ? Vous faites déjà partie de mon « ego » (*jiga*). Vos joies et vos souffrances sont miennes. (Nishizaki 1914c : 61-68).

Après quelques hésitations, Nishizaki Hanayo décide d'accepter cette demande en mariage en « acceptant de vivre ce que l'univers (*uchū* 宇宙) lui donnera à vivre » (Nishizaki 1914b : 37).

J'éprouve le désir de vivre pleinement mon « moi » (*jiko*) en restant derrière une personne, en devenant la racine de la vie de cette personne, les yeux de cette personne, la fleur du cœur de cette personne, en aidant le travail de cette personne. Je me suis aperçue que le sentiment de devenir une vraie épouse s'installe progressivement et doucement dans mon cœur. [...] Je suis enfin devenue une personne (*hito* 人). (Nishizaki 1914b : 37).

Hanayo accepte ainsi le mariage dans l'espoir de réaliser pleinement sa personnalité par l'expérience amoureuse. Son texte, comme la lettre de Shungetsu, sont très représentatifs du discours sur l'amour à cette époque : à travers l'amour, on (re)découvre et on améliore son « moi ».

### L'âme et le corps : trois conceptions de l'amour chez Okada Yuki, Yasuda Satsuki et Yamada Waka

Quand Okada Yuki est devenue membre de la revue *Seitō* en 1912, elle avait dix-sept ans et était encore élève du lycée privé pour filles Kōran. C'est à partir de novembre 1914 qu'elle publie dans la revue ses écrits, dont

sept textes de « réflexions personnelles » (*kansō*), trois textes sous formes de dialogues, deux pièces de théâtre et une nouvelle<sup>11</sup>. Dans son article de réflexions personnelles publié en novembre 1914 qui s'intitule « Kekkō ni tsuite ryōshin e » 結婚に就いて両親へ (À mes parents, à propos du mariage), elle s'oppose au mariage imposé par ses parents. C'est le premier texte qu'elle a publié dans *Seitō*.

Je voudrais absolument que mes parents sachent ceci avant de me forcer à me marier. Je suis convaincue que le mariage doit être décidé selon la volonté libre de la personne. [...]

Nous, les jeunes femmes d'aujourd'hui, nous aimons et nous respectons notre moi (*jiko*) plus que nos parents, nos frères et n'importe qui sur terre. [...]

Même si nos parents tentent de nous faire obéir, la conscience que nous avons de notre *ego* (*jiga*) nous empêche d'être manipulées comme des poupées.

Je respecte avant tout mon moi (*jiko*) plus que les autres. C'est pour cela que l'idée du mariage à la manière ancienne m'angoisse terriblement. (Okada 1914 : 109-110).

Elle rejette le mariage forcé et exprime son inclination pour le mariage libre au nom du soi (*jiko*) et de l'*ego* (*jiga*). Raichō note dans son autobiographie qu'Okada Yuki lisait des écrits d'Ellen Key à l'école privée d'anglais gérée par Yamada Kakichi 山田嘉吉, le mari de Yamada Waka, membre de *Seitō* (Hiratsuka 1992 : 242). La jeune lectrice d'Ellen Key a très probablement été influencée par ses idées, comme l'ont été Hiratsuka Raichō et Nishizaki Hanayo, et elle exprime ainsi l'importance du soi dans le lien matrimonial.

L'année suivante, en mai 1915, Yasuda (Harada) Satsuki publie un article intitulé « Shinsei to ningensei to ren.ai to » 神性と人間性と恋愛と (Divinité, humanité et amour). Elle a mené le « débat autour de la question de la chasteté » (*teisō ronsō* 貞操論争) dans *Seitō*<sup>12</sup> contre Nishizaki (Ikuta) Hanayo entre 1914 et 1915, et après son mariage avec Harada Jun 原田潤 en 1915, elle a publié une nouvelle « Gokuchū no onna yori otoko ni » 獄中の女より男に (D'une femme en prison à son homme) en juin de la même année, défendant l'avortement en cas d'impossibilité d'assumer ses responsabilités

11. Sur les œuvres littéraires d'Okada Yuki, voir par exemple Iwata 2003.

12. Voir l'article d'Isabelle Konuma dans le présent dossier [N.D.L.R.].

en tant que mère, ce qui a provoqué l'interdiction de vente du numéro de *Seitō* par les autorités. Cet article « Divinité, humanité et amour » est paru en mai, un mois avant la publication de la fameuse nouvelle.

Yasuda critique d'abord Tolstoï qui affirme que « le vrai mariage est autorisé dans le seul but d'engendrer des successeurs qui servent Dieu et l'humanité » et que « l'union entre hommes et femmes, physique ou spirituelle, est une dépravation, un vice, si elle vise seulement le plaisir individuel » (Harada 1915 : 187). Elle souligne ensuite que « c'est pour satisfaire leur désir individuel que les hommes et les femmes vivent l'expérience amoureuse, s'unissent et procréent » (Harada 1915 : 187-188) et que le but de l'amour n'est pas de servir Dieu et l'humanité. Elle exprime ensuite son idée de l'union de l'âme et du corps dans l'amour, pour conclure :

Puisqu'un être humain est doté d'une âme et d'un corps, l'enrichissement de l'âme seule ou du corps seul ne saurait être un véritable enrichissement de la sexualité. Si l'on reconnaît l'existence d'un corps et celle d'une âme, l'enrichissement de l'âme entraîne l'enrichissement du corps, et la satisfaction physique engendre la satisfaction spirituelle ; c'est l'idéal de l'humanité. C'est précisément de cette manière que l'on peut mener une vie humaine enrichissante. (Harada 1915 : 188).

En somme, tandis qu'elle s'oppose à l'idée d'Ellen Key qui place au même niveau l'amélioration de l'espèce et la liberté individuelle pour l'amour, Yasuda approuve son idée de l'accord de l'âme et du corps. Ainsi assume-t-elle pleinement le désir et l'instinct amoureux de chaque individu, tout en pensant que l'amour ne sera complet que lorsqu'il s'épanouira sur le plan mental et physique.

La même année, en septembre 1915, Yamada Waka publie, pendant le débat sur l'avortement (*datai ronsō* 墮胎論争), un article intitulé « Datai ni tsuite » 墮胎に就て (Sur l'avortement). Ensuite, en novembre, elle écrit en réponse à la lettre d'une lectrice, « Ren.ai no jiyū to honnō » 恋愛の自由と本能 (La liberté de l'amour et l'instinct). Dans « Sur l'avortement », elle développe une pensée moralisatrice et écrit que l'avortement et la contraception sont tous les deux de grands péchés (*zaiaku* 罪惡). Enfin, sur l'amour, elle écrit dans « La liberté d'amour et l'instinct » :

Pour ceux qui dans l'union ne pensent qu'au désir physique, l'enfant est une entrave. En revanche, l'union spirituelle suscite le désir d'engendrer un enfant en tant que cristallisation de cette union. De plus, l'union née d'un véritable amour ne peut

supporter les mesures désagréables prises pour empêcher le résultat naturel de celle-ci. Ces précautions nous insultent et salissent le véritable amour. (Yamada 1915 : 77).

Les hommes tendent à préférer l'amour physique et les femmes désirent l'amour spirituel, mais [...] les femmes responsables des temps nouveaux doivent élever le désir des hommes vers ce niveau plus raffiné. (Yamada 1915 : 78).

Pour Yamada Waka, l'amour spirituel est noble tandis que l'amour physique est vulgaire. Alors que la plupart des participantes de *Seitō* revendiquent l'amour physique et placent l'âme et le corps sur le même plan, la conception de Yamada Waka est proche de l'amour platonique promu par les intellectuels de la revue *Jogaku zasshi* pendant l'ère Meiji, comme Iwamoto Yoshiharu 巖本善治 (1863-1942) ou Kitamura Tōkoku 北村透谷<sup>13</sup>. La jeunesse douloureuse de Yamada pourrait être à l'origine de cette conception de l'amour. En effet, issue d'un milieu pauvre, elle s'est mariée aussitôt après avoir terminé ses études à l'école primaire, et a divorcé à l'âge de dix-sept ans. Ensuite, afin d'aider ses parents, elle part aux États-Unis pour travailler, mais trompée par un proxénète elle finit par travailler dans une maison close à Seattle. C'est sans doute cette expérience de l'exploitation sexuelle de son corps qui a fait naître en elle une vision de l'amour différente de celle des autres collaboratrices de *Seitō*, qui idéalisent l'aspect spirituel et pur de l'amour<sup>14</sup>.

### Ueno Yō (1886-1928) : une vision anticonformiste de l'amour

Par rapport aux auteures que nous venons de présenter – Nishizaki (Ikuta) Hanayo, Okada Yuki, Yasuda (Harada) Satuki et Yamada Waka – Ueno Yō (1886-1928) développe des réflexions plus osées dans « “Sei” ni tsuite : *Rikon seru shijū onna no omoikitta kokuhaku* o yonde » 「性」について — 『離婚せる四十女の思ひ切つた告白』を読んで (Sur la « sexualité » : après avoir lu *La confession hardie d'une femme divorcée de quarante ans*). Ueno Yō était à l'époque professeur dans une école secondaire pour filles du département de Fukui, poste qu'elle avait obtenu après ses études à l'École normale

13. Sur ce sujet, voir par exemple Jean-Michel Butel (2011a, 2011b).

14. Elle s'échappe en 1900, trouve refuge dans un établissement d'aide aux prostituées à San Francisco, où elle se convertit au christianisme [N.D.E.].

supérieure de jeunes filles. Dans cet article publié en août 1914, elle fait d'abord le résumé de l'intrigue de *La confession hardie d'une femme divorcée de quarante ans*, publié par la romancière danoise Karin Michaëls (1872-1952) et traduit en japonais par Ono Hideo 小野秀雄<sup>15</sup>, et par la suite elle exprime son opinion sur l'amour et le mariage. Tout d'abord, voici ce qu'elle déclare à propos du mariage :

Quand j'observe la situation actuelle de notre pays, je constate que non seulement la personnalité (*jinkaku*) des femmes est bafouée par les hommes, mais aussi que beaucoup d'hommes, bien que mariés, s'adonnent à la débauche dans les quartiers de plaisirs comme si c'était un droit. [...] Les femmes d'aujourd'hui, qui ont de l'amour-propre, peuvent-elle accepter cela ? [...] Faut-il préférer, quitte à renoncer à sa personnalité, la fausse gloire de la chasteté ? Faut-il privilégier le pain quotidien quitte à se mentir à soi-même et à mentir aux autres ? Si l'on habite chez un homme par vanité et pour la subsistance qu'il apporte, sans éprouver ni amour ni admiration pour lui, c'est une véritable escroquerie. La femme qui agit ainsi se conduit comme une prostituée. [...] Les femmes d'aujourd'hui en quête de vérité doivent avoir le courage de choisir une vie solitaire. Elles doivent être résolues à endurer l'épreuve du divorce. (Ueno 1914 : 43-44).

Elle écrit encore qu'afin qu'une femme puisse divorcer, « il lui faut avoir un savoir-faire pour pouvoir gagner sa vie » (Ueno 1914 : 44). Cette comparaison entre la prostituée et la femme qui reste mariée à un mari qu'elle n'aime plus en raison de sa dépendance économique préfigure l'opinion de l'activiste socialiste Yamakawa Kikue 山川菊栄 (1890-1980), exprimée plus d'une décennie plus tard dans son article « Keihin tsuki tokkahin toshite no onna » 景品付き特価品としての女 (La femme, un article soldé avec une prime), qui a provoqué la fameuse polémique sur l'amour avec l'anarchiste Takamura Itsue 高群逸枝 (1894-1964)<sup>16</sup>. Il y a cependant une différence

---

15. La traduction, avec une présentation de Kuroiwa Ruikō 黒岩涙香, a été publiée en 1913 chez Ibunkan 以文館.

16. Cet article qui développe un point de vue marxiste a été publié en janvier 1928. Yamakawa Kikue y conclut que, pour que les femmes puissent vivre sans vendre leur amour, il faut construire une société dans laquelle elles puissent vivre en gagnant leur vie au moyen d'un travail sérieux, sans être dépendantes du mariage. Takamura Itsue se lance dans la polémique avec son article « Yamakawa Kikue shi no ren.ai kan o nanzu » 山川菊栄氏の恋愛観を難す (Critique de la vision de l'amour de Mme Yamakawa Kikue) publié dans la revue *Fujin kōron* 婦人公論 en mai 1928, qui réfute l'article de Yamakawa

entre ces deux articles : Ueno Yō fait cette comparaison entre la femme mariée et la prostituée dans le cas du couple sans amour qui ne divorce pas, tandis que Yamakawa écrit dans son article que même au sein d'un couple aimant qui a contracté un mariage d'amour, tant que la femme est dépendante de son mari économiquement, elle vend son amour pour gagner sa vie, et de ce fait elle est comparable à une prostituée. Tant qu'il y a dépendance financière, il est impossible d'établir une relation amoureuse pure entre deux individus égaux. Elle réfute ainsi l'idée prônée par les intellectuels de l'ère Taishō que le mariage d'amour est meilleur que le mariage arrangé. En revanche, ce qui est frappant dans l'article d'Ueno Yō, c'est la clairvoyance avec laquelle elle analyse rationnellement aussi bien le lien amoureux que la situation financière du couple en tant qu'élément essentiel de l'institution du mariage.

Pour ce qui est de l'amour spirituel et physique, thèse chère aux membres de *Seitō*, elle formule son avis de la manière suivante :

N'est-il pas vrai que les personnes qui ont déjà vécu l'expérience du plaisir physique peuvent considérer l'amour et le désir sexuel comme deux questions séparées ? Néanmoins il est regrettable que ces deux ne s'accordent pas. (Ueno 1914 : 42).

Avant, je pensais que le corps devait être dans tous les cas le symbole de l'âme et que l'union physique arrivait après l'union spirituelle. [...] J'étais persuadée que pour les femmes l'amour et le désir sexuel ne pouvaient pas exister séparément. Mais je sais maintenant que c'était le comble de la sottise. (Ueno 1914 : 45).

Il me semble que l'accord entre l'âme et le corps n'est qu'un rêve de vierges. (Ueno 1914 : 47).

---

en développant un point de vue anarchiste. Takamura explique que la division du travail fait obstacle au véritable développement de l'amour et que dans la société marxiste cette division subsiste encore. Pour Takamura, le véritable amour se développe dans une société de fédération libre construite sur la base de la communauté villageoise où n'existe pas encore la division du travail. Yamakawa répond dans son article intitulé « Doguma kara deta yūrei » ドグマから出た幽霊 (Un fantôme né d'un dogme), publié en juin 1928 dans la même revue, et critique l'idéalisation par Takamura de la vie des femmes à la campagne. La dernière réfutation de Takamura dans « Fumareta inu ga hoeru » 踏まれた犬が吠える (Un chien piétiné aboie), publié le mois suivant, n'est que le plaidoyer de l'anarchisme. La polémique s'élargit à celle qui oppose le marxisme et l'anarchisme et, pour finir, le cœur du débat n'est plus vraiment la question de l'amour.

Ainsi Ueno Yō n'accepte-t-elle pas sans examen la conception de l'amour en vogue à cette époque, qui prônait l'idée de l'accord entre l'âme et le corps. Elle admet en revanche que l'amour spirituel et le désir sexuel peuvent exister indépendamment l'un de l'autre, et que le désir physique peut naître même avant les sentiments amoureux<sup>17</sup>. Voici un bel exemple d'audace et d'anticonformisme pour une femme de cette époque. Aussi ses idées originales, différentes de celles d'autres contributrices de la revue, occupent-elles une place particulière au sein de *Seitō*.

L'amour a ainsi été analysé dans *Seitō* en tant qu'élément essentiel pour le développement du soi et de l'*ego*, et en relation avec l'idée de l'accord entre l'âme et le corps. Le discours sur l'amour dans cette revue correspondait donc largement aux traits distinctifs du discours sur l'amour de l'ère Taishō caractérisé par la croyance en la supériorité de l'amour et du mariage d'amour. Comme nous venons de le voir, Nishizaki (Ikuta) Hanayo considère son mariage d'amour comme le meilleur moyen de réaliser pleinement son « moi », Okada Yuki refuse le mariage forcé qui va à l'encontre de son *ego*, et Yasuda (Harada) Satsuki croit à l'idée de l'accord entre l'âme et le corps. La vision de l'amour chez Yamada Waka se rapproche de celle de l'amour platonique chez les intellectuels de l'ère Meiji, influencés par le christianisme. Enfin, Ueno Yō propose un point de vue original sur le mariage et sur l'accord entre amour spirituel et sexuel. Sa vision désenchantée du mariage et son affirmation du désir sexuel détaché des sentiments amoureux font d'elle une figure d'exception parmi les intellectuelles japonaises de l'époque.

Plus tard, aux alentours de 1928, pendant les premières années de l'ère Shōwa, on constate une nouvelle vogue de discours sur l'amour, plus réalistes et parfois plus radicaux que ceux de l'ère Taishō, dans certaines revues féminines, littéraires ou généralistes, telles que *Nyonin geijutsu* 女人芸術

---

17. Sur ce point Ogura Seizaburō 小倉清三郎 (1882-1941) rejoint les analyses d'Ueno Yō dans son article « Seitoki seikatsu to fujin mondai » 性的生活と婦人問題 (La vie sexuelle et la question féminine) paru dans *Seitō* en décembre 1914. Il s'agit d'un sexologue qui a contribué à *Seitō* avec trois articles.

(Femmes artistes), *Fujin kōron* 婦人公論 (Débat public des femmes) et *Fujin sensen* 婦人戦線 (Le Front des femmes), et les polémistes féministes soulèvent des débats sur l'importance de l'indépendance économique des femmes dans le mariage. La vision idéaliste de l'amour au sein de *Seitō* n'est cependant pas complètement sans lien avec la vision réaliste et désabusée de l'amour de l'ère Shōwa. De même que nous avons observé un lien entre Ueno Yō et Yamakawa Kikue, nous trouvons une certaine filiation entre les conceptions de *Seitō* et le discours sur l'amour une décennie plus tard. Le débat sur l'amour engagé par les intellectuels masculins de l'ère Meiji, poursuivi par ceux de l'ère Taishō et par les rédactrices de *Seitō*, prendra une nouvelle tournure dans l'acte suivant.

## Bibliographie

**AKAGI Kōhei** 赤城桁平 [1914] 2006

« Sangatsu no hyōron » 三月の評論 (Critique du mois de mars), [éd. originale : *Hototogisu* ホトトギス, avril 1914], repris dans *Bungei jihyō taikai Taishō hen* 文芸時評大系大正編 (Bibliothèque complète de critique littéraire. Ère Taishō), Tokyo, Yumani shobō ゆまに書房.

**BUTEL Jean-Michel** 2011a

« Forger un amour moderne : petite histoire du mot *ren.ai* », in GALAN Christian et LOZERAND Emmanuel (dir.), *La famille japonaise moderne (1868-1926). Discours et débats*, Arles, Picquier, pp. 335-346.

**BUTEL Jean-Michel** 2011b

« Des couples aimants pour une nation moderne », in GALAN Christian et LOZERAND Emmanuel (dir.), *La famille japonaise moderne (1868-1926). Discours et débats*, Arles, Picquier, pp. 361-378.

**HARADA Satsuki** 原田皐月 1915

« Shinsei to ningensei to ren.ai to » 神性と人間性と恋愛と (Divinité, humanité et amour), *Seitō*, mai : 180-188.

**HIRATSUKA Raichō** 平塚らいてう 1913a

« Ren.ai to kekkon : Eren Kei cho » 恋愛と結婚 — エレン・ケイ著 (Amour et mariage : l'ouvrage d'Ellen Key), *Seitō*, janvier, annexe : 1-19.

**HIRATSUKA Raichō 1913b**

« Seiteki dōtoku hatten no katei : Eren Kei » 性的道德発展の過程 — エレン・ケイ (Évolution de la morale sexuelle : Ellen Key), *Seitō*, août : 72-86.

**HIRATSUKA Raichō 1913c**

« Ren.ai no shinka : Eren Kei » 恋愛の進化 — エレン・ケイ (Évolution de l'amour : Ellen Key), *Seitō*, octobre : 126-133.

**HIRATSUKA Raichō 1914**

« Ren.ai no jiyū : Eren Kei » 恋愛の自由 — エレン・ケイ (Liberté de l'amour : Ellen Key), *Seitō*, juillet : 80-91.

**HIRATSUKA Raichō [1971-1973] 1992**

*Genshi, josei wa taiyō de atta* 元始、女性は太陽であった (À l'origine, la femme était le soleil), Tokyo [éd. originale : Ōtsuki shoten 大月書店], éd. de poche : Kokumin bunko 国民文庫.

**IWATA Nanatsu 岩田ななつ 2003**

*Bungaku to shite no Seitō* 文学としての『青鞥』 (*Seitō* en tant que littérature), Tokyo, Fuji shuppan 不二出版.

**KANNO Satomi 菅野聡美 2001**

*Shōhi sareru ren.ai-ron : Taishō chishikijin to sei* 消費される恋愛論 — 大正知識人と性 (La vogue des discours sur l'amour : les intellectuels de l'ère Taishō et la sexualité), Tokyo, Seikyūsha 青弓社.

**NISHIZAKI Hanayo 西崎花世 1914a**

« Ren.ai oyobi seikatsunan ni taishite » 恋愛及生活難に対して (Des difficultés de la vie amoureuse et de la vie quotidienne), *Seitō*, janvier : 70-84.

**NISHIZAKI Hanayo 1914b**

« Makoto o shitaite » 真をしたいて (Aimer la vérité), *Seitō*, mars : 25-49.

**NISHIZAKI Hanayo 1914c**

« Etaru "inochi" » 得たる「いのち」 (« La vie » que j'ai obtenue), *Seitō*, mai : 58-71.

**ODAIRA Maiko 小平麻衣子 2008**

*Onna ga onna o enjiru. Bungaku, yokubō, shōhi* 女が女を演じる — 文学、欲望、消費 (La femme dans le rôle de la femme : littérature, désir et consommation), Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**OKADA Yuki 岡田ゆき 1914**

« Kekkon ni tsuite ryōshin e » 結婚に就いて両親へ (À mes parents, à propos du mariage), *Seitō*, novembre : 109-110.

**ORII Miyako 折井美耶子 1991**

*Sei to ai o meguru ronsō* 性と愛をめぐる論争 (Débats sur le sexe et l'amour), Tokyo, Domesu shuppan ドメス出版.

**ŌTA Tomomi 2012**

« Devenir écrivain/devenir femme/ devenir soi : l'écriture et l'amour dans les textes littéraires de *Seitō* (Les Bas-bleus) », in ANDRO-UEDA Makiko et BUTEL Jean-Michel (dir.), *Japon Pluriel 9*, Arles, Philippe Picquier.

**SAEKI Junko 佐伯順子 1998**

*Iro to ai no hikaku bunka-shi* 色と愛の比較文化史 (Histoire culturelle comparée de la luxure et de l'amour), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**SUZUKI Michiko 2010**

*Becoming Modern Women*,  
Stanford, Stanford University Press.

**SUZUKI Sadami 鈴木貞美 (dir.) 1995**

*Taishō seimei shugi to gendai* 大正  
生命主義と現代 (Le vitalisme de Taishō  
et l'époque contemporaine), Tokyo,  
Kawade shobō shinsha 河出書房新社.

**TSUTSUI Kiyotada 筒井清忠 1992**

« Kindai Nihon no kyōyō shugi to shūyō  
shugi » 近代日本の教養主義と修養主義  
(Le culturalisme et la formation de soi  
dans le Japon moderne), *Shisō* 思想,  
février : 151-174.

**UENO Yō 上野葉 1914**

« "Sei" ni tsuite : *Rikon seru shijū onna  
no omoikitta kokuhaku o yonde* »  
「性」について——『離婚せる四十女の  
思ひ切つた告白』を読んで  
(Sur « la sexualité » : après avoir lu  
*La confession hardie d'une femme  
divorcée de quarante ans*),  
*Seitō*, août : 30-49.

**YAMADA Waka 山田わか 1915**

« Ren.ai no jiyū to honnō » 恋愛の自由と  
本能 (La liberté en amour et l'instinct),  
*Seitō*, novembre : 72-79.

**YAMAKAWA Kikue 山川菊栄 [1928] 1982**

« Keihin tsuki tokkahin toshite no onna »  
景品付き特価品としての女  
(La femme, un article soldé avec une  
prime), [éd. originale : *Fujin kōron*  
婦人公論, janvier 1928], recueilli dans  
*Yamakawa Kikue shū* 山川菊栄集 (Œuvres  
de Yamakawa Kikue), t. V, Tokyo,  
Iwanami shoten 岩波書店, pp. 2-8.

**YANABU Akira 柳父章 1982**

*Hon.yakugo seiritsu jijō* 翻訳語成立事情  
(La formation du vocabulaire japonais  
issu de la traduction de termes  
étrangers), Tokyo, Iwanami shoten  
岩波書店.

**YUZAWA Yasuhiko 湯沢雍彦 2010**

*Taishō ki no kazoku mondai* 大正期の  
家族問題 (Problèmes familiaux de l'ère  
Taishō), Tokyo, Mineruva shobō  
ミネルヴァ書房.

# Turbulences génériques du roman au sein de la revue *Seitō*

## Partage des normes de l'écriture de soi

ODAIRA Maiko 小平麻衣子\*

### Avant-propos

*Seitō*, soit les « Bas-bleus » (septembre 1911-février 1916), première revue au Japon à être entièrement dirigée par des femmes, est bien connue pour son combat en faveur de l'éveil d'une conscience féminine, ses prises de position avant-gardistes, et surtout pour les débats publiés dans ses colonnes, comme ceux sur la chasteté et l'avortement, mais elle est loin de jouir de la même aura sur le plan littéraire, bien qu'à l'origine sa vocation affichée a été la publication de textes littéraires féminins. De fait, beaucoup de nouvelles ou de romans publiés dans *Seitō* sont confus, tant au niveau de l'intrigue que de l'utilisation des temps et, évalués à l'aune des grandes œuvres littéraires, ces œuvres se rangeraient plutôt parmi les textes d'amateurs.

Les débuts de *Seitō* en tant que revue littéraire furent le fruit d'un compromis : une manière de pallier l'interdiction faite aux femmes d'avoir une quelconque activité politique. Compte tenu cependant du rôle joué par *Seitō* dans l'élargissement vers le champ politique de l'activité des femmes, il serait mal avisé de déplorer qu'aucune des auteures qui ont réussi à se faire une place dans le monde littéraire ne soit issue de *Seitō*. Quoiqu'il en soit, il fallut attendre la création de l'Association pour une nouvelle critique féministe (Shin feminizumu hihyō no kai 新・フェミニズム批評の会)

---

\* Université Nihon 日本大学.

dans les années 1990 pour que des critiques littéraires se penchent sur la valeur politique des textes. Depuis, un certain nombre d'études ont été réalisées sur la créativité et le contenu critique de ces œuvres, afin d'évaluer l'état d'avancement du féminisme. Mais peut-on réduire cette littérature à un simple outil politique ? Les auteures de *Seitō* n'auraient-elles pas, en exprimant quelque chose d'irrépressible en elles et d'inexprimable autrement que par l'écriture, ouvert de nouveaux horizons dans le champ littéraire ?

Le recueil publié par le groupe de recherche « Nouvelle critique féministe », *Seitō o yomu* 『青鞆』を読む (Lire *Seitō*), présente outre des articles sur l'histoire des idées, des études tant sur le versant littéraire que sur la situation de *Seitō* en tant que média (Shin feminizumu hiyō no kai 1998). Les résultats de ces recherches constituent une avancée incontestable. La partie consacrée à la littérature, c'est-à-dire la première partie, se présente sous la forme d'études critiques des textes en fonction de leur genre : roman, poésie, *tanka* 短歌<sup>1</sup>, pièce de théâtre. Une telle classification ne peut que reposer sur une définition tranchée des genres. Or, c'est précisément sur la possibilité d'une telle définition que portent mes doutes car, au sein de la revue *Seitō*, les frontières génériques étaient fluctuantes et les caractéristiques des textes regroupés sous le terme *shōsetsu* 小説 (romans et nouvelles) y étaient pour le moins instables<sup>2</sup>. Il était vital pour ces femmes écrivains de définir le genre littéraire dans lequel elles s'inscrivaient, car ce faisant elles se resituaient par rapport aux écrivains masculins qui dominaient alors la scène littéraire. Je souhaite ici non pas m'attarder sur les œuvres en elles-mêmes, mais sur les spécificités formelles et stylistiques des œuvres des contributrices de *Seitō*, en abordant de manière transversale genre romanesque et genres apparentés pour examiner les flottements et les turbulences génériques suscités par la construction à tâtons d'un récit de soi

---

1. Par « poésie », on entend ici la poésie libre, par opposition au *tanka*, forme poétique traditionnelle (*waka* 和歌) composée de cinq vers de 5, 7, 5, 7 et 7 syllabes [N.D.L.R.].

2. Kitada Sachie 北田幸恵 souligne en matière de critique littéraire l'interpénétration et la destruction des genres (Kitada 1998). Elle examine cette question en tant que « processus d'expression qui démonte et reconstruit sans cesse le soi de manière impulsive », mais plutôt que de nous intéresser au désir des femmes écrivains, nous examinerons ici l'élaboration des normes génériques en un lieu déterminé.

à partir de procédés narratifs évoluant en fonction des besoins et des impératifs découverts au fur et à mesure par les auteures qui se répondent l'une l'autre. Je propose de distinguer plusieurs étapes dans cette quête identitaire et littéraire : l'affirmation d'un point de vue proprement féminin et l'élaboration progressive d'un récit de soi au féminin, suivis d'une remise en question de la possibilité même du récit véridique de soi, pour réinvestir finalement la fiction dans une passion partagée pour l'écriture<sup>3</sup>. Le tout en l'espace d'à peine six ans.

## 1. Construction d'un point de vue féminin dans l'écriture romanesque

Notons tout d'abord que si les différents genres tels que roman, poésie, *tanka*, haïku, pièce de théâtre, journal personnel, réflexion personnelle, traduction, etc., figurent dans les colonnes de *Seitō*, cela ne signifie pas pour autant que chaque genre était représenté dans chaque numéro de la revue. Le genre auquel appartenait un texte était simplement indiqué dans la table des matières après le titre de chaque œuvre. Cette classification reflétait souvent l'inspiration du moment de la rédactrice en chef.

### Les premières fictions d'inspiration autobiographique

La période allant de la première à la deuxième année se caractérise par une livraison importante de « romans<sup>4</sup> ». Ces « romans » se caractérisent par la présence de personnages fictifs librement créés à partir de modèles réels dans des récits écrits à la troisième personne, même lorsque l'auteure s'inspirait de sa propre vie. La narration se focalisait sur la vie intérieure tant des personnages féminins que masculins. Sont représentatifs de cette catégorie

---

3. Ci-après, les titres et les citations se réfèrent, sauf mention précise, à des textes publiés dans *Seitō*. Entre parenthèses, nous donnons le genre indiqué dans le sommaire du numéro de *Seitō*, suivi du mois et de l'année de parution. Pour les commentaires critiques sur ces textes, voir les études du groupe Raichō kenkyūkai (2001).

4. Cette catégorie *shōsetsu* regroupe des récits fictionnels de tailles variées, qui vont de la nouvelle au roman long. Elle est traduite ici par commodité par le terme « roman » [N.D.L.R.].

les romans de Kiuchi Tei 木内錠 par exemple, qui a publié successivement *Yūgeshō* 夕化粧 [Maquillage du soir] (roman, nov. 1911), *Sasurai* さすらひ [Errance] (roman, janv. 1912), *Tanin no ko* 他人の子 [L'Enfant de l'autre] (roman, fév. 1912), et *Rōshi* 老師 [Le Vieux maître] (sept. 1912). Ces quatre romans, bien qu'écrits les uns à la suite des autres, ne présentent pas de liens entre eux, car chacun met en scène des personnages différents dans un environnement particulier. Parmi les œuvres de la deuxième catégorie, on peut citer *Karekusa* 枯草 [Herbes fanées] (roman, fév. 1912) et *Antō* 暗闘 [Une sourde hostilité] (roman, avril 1912) d'Iwano Kiyō 岩野清 et *Kyaku* 客 [L'Invité] (roman, juin 1912) d'Ogasawara Sada 小笠原さだ. *Herbes fanées* dépeint les souffrances de l'héroïne, Sayoko, qui doit supporter seule tous les soucis ménagers, *Une sourde hostilité* a pour thème les frictions entre une épouse, Kimiko, et l'ancienne maîtresse de son mari.

Pour ces deux œuvres, on ne peut deviner à partir de la seule lecture du texte si l'auteure s'est inspirée de faits personnels réels. La consultation des documents biographiques d'Iwano Kiyō et des romans d'inspiration autobiographique (*shishōsetsu* 私小説) de son mari Iwano Hōmei 岩野泡鳴 permet de le vérifier. De plus, le point de vue du personnage principal est relativisé dans *Une sourde hostilité* car l'auteure dresse non seulement le portrait psychologique de l'héroïne, Kimiko, mais aussi ceux de son mari et d'Otori, sa première femme. Ces auteures avaient évidemment beaucoup appris des romans des auteurs masculins qui les avaient précédés et de ce fait leur servaient encore de modèle. Toutefois, on attendait d'elles qu'elles fassent preuve dans leur vie comme dans leurs œuvres d'une valeur jugée intrinsèquement féminine à savoir l'empathie. Il est dès lors peu surprenant de constater dans ces premiers romans une attention particulière portée aux personnages masculins car, les critiques littéraires l'ont souvent fait remarquer, les conditions pour que les femmes écrivent sur elles-mêmes n'étaient pas encore réunies.

### **Le poids grandissant des personnages féminins**

À partir de la troisième année, on constate un changement général dans la manière d'écrire. Même si elles continuent à écrire des romans à la troisième personne, la plupart des auteures se focalisent dorénavant sur un personnage féminin. Par exemple, on peut affirmer d'après les faits relatés que les romans *Uranai* 占い [Divination] (roman, sept. 1913) d'Iwano Kiyō



Fig. 1. Premier recueil de romans *Seitō shōsetsu-shū dai ichi* 青鞥小説集第一 publié par Seitōsha (février 1913), couverture dessinée par Ogasawara Sada.

et *Machiwabi* 待ち侘び [Attendre avec impatience] (roman, oct. 1914) de Hayashi Chitose 林千歳 s'inspirent directement de l'expérience personnelle des auteures, et qu'ils sont en cela exemplaires de la tendance nouvelle visant à créer des romans désormais centrés sur des héroïnes inspirées de l'auteure. *Nyobō hajime* 女房はじめ [Début de la vie d'épouse] (roman, janv. 1915) d'Ueno Yō 上野葉, met en scène les débuts de la vie conjugale de la jeune Teruko après une période pendant laquelle le couple a fait chambre à part par respect pour sa virginité. Le texte est écrit à la troisième personne mais la narratrice privilégiée dans sa narration le cheminement intérieur de Teruko. Rares sont les passages descriptifs pris en charge par la narratrice pour parler des autres personnages, ce qui finalement donne l'impression au lecteur que Teruko et la narratrice ne font qu'une. Ueno Yō ayant préalablement écrit des textes critiques sur le mariage, il ne fait aucun doute que ce roman réécrit à la première personne pourrait passer pour un article critique de cette même auteure.

On peut porter un avis défavorable sur la technique romanesque d'Ueno Yō, mais il faut aussi se rappeler ces mots d'Iwano Kiyō écrits dans *Omotte iru koto* 思つてゐる事 [Ce que je pense] (Réflexions personnelles, mai 1914) : « J'aimerais endormir cet esprit froid qui m'observe, moi, de l'extérieur et me critique, pour, ne serait-ce qu'une fois, même fugitivement, libérer vraiment mon moi ». En cherchant à se détacher du processus laborieux de prise de conscience de soi en vogue à l'époque moderne, Iwano veut aussi se défaire d'une préoccupation liée à la place sociale accordée à la femme. La pratique de la méditation et de la réflexion, en développant une vue surplombante de soi et une faculté d'autocritique, devait permettre aux femmes de se distancier des soucis domestiques pour conserver leur sang froid et réagir en chaque occasion avec calme et pondération. De la même manière, dès lors qu'une romancière moderne adoptait ce dispositif faisant du narrateur une instance qui surplombe l'ensemble de l'œuvre, même si elle mettait en scène un personnage qui lui ressemblait, la position de son personnage féminin s'en trouvait forcément relativisée. La question se posait alors de savoir comment mettre en avant le point de vue et les opinions des femmes en dépit de ce processus de distanciation en vogue dans le monde littéraire ? Les auteures ont été confrontées à la question de savoir comment accorder écriture romanesque et féminisme. Cette recherche ne se manifeste d'ailleurs pas seulement dans le roman, elle est également sensible dans les va-et-vient effectués d'un genre à l'autre car, à l'instar d'Iwano Kiyō et d'Ueno Yō, rares ont été les membres de *Seitō* à n'écrire que des romans. À supposer d'ailleurs que certaines se soient spécialisées dans ce genre, étant elles-mêmes en même temps des lectrices de *Seitō*, elles ne pouvaient pas ne pas être influencées par le travail effectué par d'autres dans d'autres domaines.

### Réactions de la revue *Seitō* aux critiques extérieures

À partir de sa troisième année d'existence, la revue publie de plus en plus de textes interpellant la conscience des hommes, qui tendent ainsi à construire une position antagoniste avec le monde extérieur. Le mouvement de la « femme nouvelle » était caricaturé dans les journaux et revues qui se gaussaient d'autant plus des auteures de *Seitō* qu'ils n'avaient qu'une vue superficielle des questions traitées, ne retenant par exemple que la visite dans le quartier de prostitution, la consommation d'alcool ou encore la

défense par certaines de l'amour libre. La revue *Seitō* a dû, pour lutter contre ces préjugés et ces malentendus, clarifier progressivement ses objectifs.

Ainsi que l'écrit Itō Noe 伊藤野枝 dans *Kono goro no kansō* 此の頃の感想 [Réflexions de ces derniers temps] (sans précision générique, fév. 1913) : « Sur divers points, c'est à un éveil sincère de la conscience des hommes que j'appelle. Je souhaiterais même qu'il précède l'éveil de nos consciences à nous les femmes. » Elle souligne ainsi que pour en finir avec l'oppression des femmes, il faudrait que les hommes, plus encore que les femmes, commencent à évoluer dans leur manière de penser. Ces argumentaires sont présentés à la première personne. Nous n'examinerons pas ici le contenu des critiques publiées, mais notons qu'elles présentent en commun le fait que l'auteure y nomme expressément l'interlocuteur ou l'interlocutrice faisant l'objet de son attaque ou de sa contre attaque.

De même, pour ne parler ici que des membres importants, Hiratsuka Raichō 平塚らいてう s'oppose à Yamaji Aizan 山路愛山<sup>5</sup> dans *Henshūshitsu yori* 編集室より [Note de la rédaction] (mars 1913) et relance ensuite le débat par la critique qu'elle fait des romans de Tamura Toshiko 田村俊子 dans *Morita Sōhei shi ni* 森田草平氏に [À M. Morita Sōhei]<sup>6</sup> (aucune précision générique dans ce numéro, août 1914) ; Iwano Kiyō poursuit ce combat en publiant *Kaetsu Taka joshi ni* 嘉悦孝女史に [À Mme Kaetsu Taka]<sup>7</sup> (Note de la rédaction, janv. 1914) ; Itō Noe publie une série de textes incisifs avec *Mushanokōji shi ni* 武者小路氏に [Lettre à M. Mushanokōji] (Note de la rédaction, janv. 1914), *Yonda mono kara* 読んだものから [Notes inspirées de mes lectures] (réflexions récentes, juin 1914), texte dans lequel elle critique Nakazawa Rinsen 中沢臨川<sup>8</sup>, *Shimoda Jirō shi ni* 下田次郎氏に

5. Yamaji Aizan (1865-1917) historien, critique et penseur, il est le premier à comparer Ogyū Sorai 荻生徂徠 à Machiavel dans un ouvrage en 1893. Il fonde en 1905 le parti socialiste d'État (Kokka shakaitō 国家社会党) qui s'éteint dès 1906 [N.D.E.].

6. Morita Sōhei (1881-1949), romancier connu pour son livre *Baien* 煤煙 (Suie) qu'il a tiré de l'affaire de suicide d'amoureux raté impliquant la fondatrice de *Seitō*, Hiratsuka Raichō, et connue sous le nom de Shiobara jiken 塩原事件 [N.D.E.].

7. Kaetsu Taka (1867-1949), fondatrice en 1903 de l'École de commerce pour filles, devenue depuis 2001 université Kaetsu [N.D.E.].

8. Nakazawa Rinsen (1878-1920), proche de Kunikida Doppo 国木田独歩 et d'Osanai Kaoru 小山内薫, publie de nombreux articles dans *Chūō kōron* 中央公論 à partir de 1912, après avoir publié un article sur Tolstoï [N.D.E.].

[Lettre à M. Shimoda Jirō]<sup>9</sup> (réflexions personnelles, juillet 1914), *Shimoda Utako joshi e* 下田歌子女史へ [À Mme Shimoda Utako]<sup>10</sup> (critique, oct. 1914), et enfin *Matsumoto Gorō shi ni kotau* 松本悟郎氏に答ふ [Réponse à M. Matsumoto] (sans précision générique, nov. 1914). Chaque fois Itō s'en prend à des auteurs et des critiques masculins mais aussi féminins, tous défenseurs de l'idéologie *ryōsai kenbo* 良妻賢母 (« bonne épouse, mère avisée ») et de l'image traditionnelle de la femme vertueuse. On peut dire que c'est précisément dans et par ce mouvement de différenciation et d'opposition vis-à-vis de la société que le groupe *Seitō* s'est constitué. C'est en redessinant les frontières entre l'extérieur et l'intérieur qu'il forgeait peu à peu son identité. L'évolution de l'écriture romanesque vers une focalisation sur un personnage féminin est une manifestation concrète de ce processus de différenciation.

## 2. Élaboration du récit de soi et prise de distance avec le roman

Rien de surprenant à ce qu'apparaissent, à ce stade, des textes écrits à la première personne, qui relatent l'expérience personnelle des auteures. Je propose de nous arrêter ici sur les textes dans lesquels ces femmes expriment leurs impressions et leurs sentiments sans se préoccuper de conclure leur récit ou de lui donner une cohérence logique.

### Premiers récits à la première personne

*Ichinenkan* 一年間 [Une Année] (sans précision générique, fév. 1913), récit à la première personne de Hiratsuka Raichō, a défrayé la chronique en retraçant les amours homosexuelles de l'auteure avec Otake Kōkichi (Beniyoshi) 尾竹紅吉. *Dōyō* 動揺 [Troubles] (sans précision générique,

---

9. Shimoda Jirō (1872-1938), auteur d'une thèse universitaire puis du premier ouvrage sur l'éducation des filles (*Joshi kyōiku* 女子教育, 1904), il fonda également la Société japonaise pour l'éducation des filles.

10. Shimoda Utako (1854-1936), fondatrice de l'Association impériale des femmes (Teikoku fujin kyōkai 帝国婦人協会) en 1899, elle fut professeure au lycée pour les filles de l'aristocratie (Kazoku jogakkō 華族女学校) fondé en 1885 [N.D.E.].

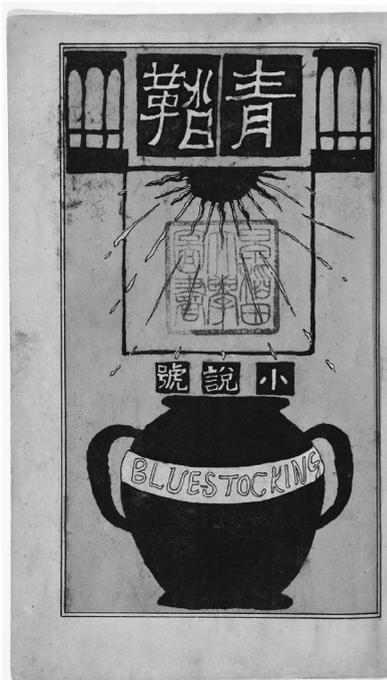


Fig. 2. Couverture de *Seitō*, avril 1912, consacré aux romans, avec un dessin d'Otake Kōkichi (Beniyoshi). Bibliothèque de l'université Waseda.



Fig. 3. Couverture de *Seitō*, avril 1914, consacré aux romans, avec un dessin d'Okumura Hiroshi 奥村博. Bibliothèque de l'université Waseda.

août 1913) d'Itō Noe, relate l'impasse amoureuse dans laquelle l'auteure s'est trouvée avec Kimura Sōta 木村壯太 qui s'était épris d'elle sans savoir qu'elle vivait avec Tsuji Jun 辻潤 et était enceinte de lui. Écrire une expérience personnelle à la première personne peut sembler évident, mais il leur fallait en réalité dissocier le simple fait d'écrire sur soi, du procédé narratif consistant à écrire un récit à la première personne. Ces deux processus sont radicalement différents. Nous avons vu précédemment que les expériences personnelles étaient jusqu'alors relatées à la troisième personne. On peut en déduire que les auteures, en faisant désormais coïncider thème (autobiographique) et procédé narratif (récit à la première personne), voulaient expurger de leur écriture toute objectivation réflexive, c'est-à-dire toute mise à

distance par rapport à soi, afin d'édifier une posture d'affirmation subjective de soi. Ainsi, le poème *Sozorogoto* そぞろごと [Flânerie] paru dès le premier numéro de la revue, est-il resté gravé dans les mémoires car la poétesse Yosano Akiko 与謝野晶子 y clamait : « J'écris toujours à la première personne. / Je suis une femme. / Je n'écris qu'à la première personne. / Je suis moi. » Pour autant, l'apparition d'une prose écrite à la première personne prendra, ainsi qu'en témoignent les oscillations des frontières génériques au sein de la revue *Seitō*, plus de temps qu'on ne l'avait imaginé.

C'est pourquoi, même lorsqu'il s'agissait d'un « récit » à la première personne, il n'était pas construit de manière à donner une vision en perspective des événements passés. En principe, le personnage en charge du « je » en train de raconter des événements passés, dispose de beaucoup plus d'informations que n'en avait au moment des événements le « je », objet du récit ; ce décalage permet au narrateur de redonner rétrospectivement du sens au passé. Toutefois *Une année* et *Troubles* retracent divers moments dans le passé qui font ressurgir chez les auteures les émotions successives éprouvées en ces instants, sans que celles-ci ne cherchent à reconstituer une appréhension cohérente des événements tels qu'ils pouvaient apparaître dans le présent de l'écriture (Tokunaga 2010). Cela tient bien sûr au fait que, dans ces deux romans, les émotions sont peintes telles qu'elles ont été ressenties sur le moment dans l'ignorance de l'avenir. D'un point de vue narratif, cette confusion, ou plus exactement cette manière d'écrire sans recul, correspond à un rejet délibéré que l'on pourrait assimiler à une volonté d'éradiquer toute attitude critique fondée sur la hiérarchisation du présent et du passé.

### Distinction entre fiction et récit de soi

Les auteures qui ont adopté cette forme d'écriture romanesque à la première personne ont alors éprouvé la nécessité d'affirmer avec véhémence qu'elles n'écrivaient pas des « romans ». Ainsi, dans *Une Année*, Raichō écrit : « Ceci n'est pas un roman. Je n'ai jamais pensé que c'en était un. (...) J'insiste vraiment sur le fait que je n'ai pas pris la plume avec le dessein d'écrire un roman. »

De même, dans *Troubles*, Itō Noe prend la précaution de préciser le pacte de lecture qu'elle souhaite contracter avec ses lecteurs : « Ceci n'est pas un roman. Je veux que mes lecteurs lisent simplement ce texte comme le récit véridique de faits réels. » Dans *Aru hi* 或る日 [Un Jour] (roman, sept. 1913)

Katō Kazu 加藤壽 raconte à la troisième personne, par le biais d'un personnage interposé, Fujiko, la mort de son propre enfant, mais elle clôt son récit en ces termes : « Je ne sais pas si ce que j'ai écrit peut être considéré ou non comme un roman. Peu m'importe d'ailleurs. À dire vrai, je n'ai fait qu'écrire les événements d'un jour tels qu'ils se sont vraiment passés », reconnaissant ainsi qu'il s'agissait de sa propre expérience.

Si elles ressentent alors la nécessité de préciser de manière délibérée que leurs textes ne sont pas des romans, c'est précisément parce qu'ils ressemblent beaucoup à ce qu'elles appelaient jusqu'alors « roman ». Jusque-là, pour déterminer si l'œuvre en question relevait ou non du genre romanesque, les éditrices se fondaient sur le pacte de lecture et la structure du texte plus que sur la véracité des faits. Était considéré comme un essai critique tout texte qui au moyen d'une argumentation étayée de preuves tendait à conduire le lecteur vers une conclusion. Sinon il s'agissait d'un roman, autrement dit, d'un texte dans lequel l'auteure s'attachait avant tout à peindre des scènes et des émotions et à structurer la temporalité à l'intérieur du récit. Le refus catégorique de certaines que leur texte soit classé dans le genre romanesque montre, comme on pouvait s'y attendre, qu'elles ont dû redéfinir le roman comme genre fictionnel, pour s'écarter précisément de ce modèle et privilégier la vérité. Par leur refus, elles retraçaient les frontières génériques au sein de la revue *Seitō*. Néanmoins, en clamant haut et fort que leurs écrits n'étaient pas des romans, elles se gardaient bien de définir le genre auquel ces écrits devaient être rattachés. Bien qu'elles relataient des faits tenus pour véridiques, elles maillaient leurs textes de souvenirs et d'anachronismes contredisant toute exigence logique, et s'autorisaient à ne pas suivre la chronologie des événements. Cela parce qu'elles préféraient exprimer les différentes facettes des émotions ressurgies pendant l'écriture plutôt que de retracer fidèlement une vérité objective. Elles privilégiaient désormais la vérité de la personne qui écrit.

Si l'on tient compte du fait que chez les auteurs masculins, la confession d'expériences personnelles était rattachée au genre romanesque, retracer de cette manière les frontières des genres littéraires était aussi pour ces auteures une manière de définir leur propre territoire en le démarquant de celui des hommes. À l'époque, c'était le genre romanesque et non la poésie et les *waka* 和歌 qui dominaient la scène littéraire, et lorsque les auteurs ou les éducateurs encourageaient les femmes à écrire, c'était en leur conseillant d'écrire ce qui, à leur sens, leur convenait le mieux, qui des

*waka*, qui des essais, tout à l'exception des romans. Sans doute les hommes répugnaient-ils à laisser les femmes écrivains entrer dans un territoire qu'ils occupaient eux-mêmes et les guidaient-ils inconsciemment vers des territoires périphériques (Odaïra 2008 : 111-158). Les contributrices de *Seitō*, en refusant le roman, ne faisaient que confirmer cette mise à l'écart dans un espace littéraire périphérique, en marge du courant romanesque dominant. Leur attitude peut être interprétée comme une forme de résignation et de soumission aux règles établies par les hommes pour les reléguer au second rang. Cependant, en tant que posture antagonique, cette attitude revêt une autre signification : il est difficile de savoir jusqu'à quel point elles étaient conscientes de ce qu'elles faisaient, mais le choix d'un genre littéraire d'opposition a joué un rôle décisif dans l'édification d'une position autre, à savoir celle de la « femme ».

Entrant dans cette dynamique, les contributrices de *Seitō* ont pris pour matériaux leurs propres expériences et ont adopté cette norme du récit de soi, imposant que la narratrice en charge du récit soit facilement identifiable par les lectrices comme étant l'auteure. La norme s'est ensuite imposée à l'ensemble de la production littéraire de *Seitō*, ce qui explique pourquoi certaines contributrices importantes de la revue ont critiqué l'usage de pseudonymes. Par exemple, dans *Meguro kara* 目黒から [Depuis Meguro] (sans précision de genre, fév. 1913), Iwano Kiyo s'adresse à Hiratsuka Raichō en l'appelant par son vrai prénom « Haruko », critiquant ainsi implicitement l'usage du nom de plume « Raichō ». Raichō quant à elle critiqua aussi sévèrement le recours d'Okada Yachiyo 岡田八千代 à ce procédé, lorsque prétendant renoncer à écrire, celle-ci présenta Date Mushiko 伊達虫子 comme sa remplaçante dans les notes de la rédaction (*Henshūshitsu yori* 編集室より) (avril 1914). Raichō s'insurge contre ce subterfuge : « Je n'apprécie pas beaucoup les paroles et les attitudes de ceux et celles qui s'introduisent dans les cénacles littéraires en changeant de nom » (*Yonda mono no hyō to saikin zatsukan* 読んだものの評と最近雑感 [Critiques de lectures et impressions récentes], mai 1914), signifiant par là que l'usage d'un pseudonyme, ou d'un nom de plume, rendait caduque la confession autobiographique d'un auteur, en la nimbant d'un voile de fiction ce qui, dans certains cas, pouvait éroder la responsabilité de l'écrivain. En effet, le lecteur ne sait plus qui écrit, ce qui s'oppose au principe prévalant selon lequel le sujet décrit dans le texte devait coïncider avec l'auteur en personne.

## Recours à la forme épistolaire

En même temps, apparaissent des textes qui prennent la forme d'une lettre adressée à une personne précise, tout particulièrement dans les *kansō* 感想 (réflexions personnelles) et les *hihyō* 批評 (critiques) qui ne relèvent pourtant pas du genre épistolaire. Celle-ci n'est plus un interlocuteur ou une interlocutrice pris à partie dans une polémique comme on l'a vu précédemment, mais un tiers choisi parmi les proches de l'auteure. Iwano Kiyo s'adresse ainsi à « Haruko » (Hiratsuka Raichō) dans *Depuis Meguro*, Itō Noe s'adresse à « R. » (Raichō) dans *Somei yori* 染井より [Depuis Somei] (sans précision générique, juillet 1913), Iwano Kiyo s'adresse à « Mme I. » (Itō Noe), dans *Kita no kōgai yori* 北の郊外より [Depuis la banlieue nord] (sans précision générique, août 1913), Kobayashi Katsu 小林哥津 s'adresse à « Mlle Raichō » (Hiratsuka Raichō) dans *Botan bake oyonde* 牡丹刷毛を読んで [Après avoir lu *Pinceau pivoine*<sup>11</sup>] (sans précision générique, oct. 1914), et Hiratsuka Raichō s'adresse à « Noe » (Itō Noe) dans *Onjuku yori* 御宿より [Depuis Onjuku] (lettre, nov. 1914), pour ne citer que quelques exemples parmi de nombreux autres.

Compte tenu du lien direct entre le sujet « je » du roman et l'auteure en personne, il est permis de penser qu'en désignant explicitement leur destinataire, les auteures souhaitaient se protéger et éviter les malentendus. Notons que l'existence de ce lien direct avait aussi pour effet d'accentuer la conscience des contributrices de faire partie d'un même groupe constitué comme « sujet » face au monde. Raichō écrit dans *Saikin no kansō* 最近の感想 [Réflexions récentes] (réflexions personnelles, juin 1914) : « Un jour j'en suis venue à me soucier de l'impact social de mes écrits ». Les propos de *Seitō* étant repris et abondamment critiqués dans les journaux et les grandes revues de l'époque, ces discours dépassaient largement le cadre de causeries plaisantes entre membres de cette revue. Dans ces conditions, et puisqu'on ne pouvait clairement délimiter le public qui achetait ou lisait la revue, les contributrices de *Seitō*, dans le but de se protéger peu ou prou contre les

---

11. Essai de l'actrice Matsui Sumako [N.D.T.]. À propos de cette actrice, voir les textes de Christine Lévy et de Niimura Yōko dans le même dossier. Le « pinceau pivoine » (*botan bake*) est un accessoire de maquillage, en particulier des gens du spectacle, servant à appliquer la poudre blanche (白粉 *oshiroi*) sur le visage et la nuque des comédiens et des danseurs [N.D.L.R.].

réactions imprévues de l'extérieur, prenaient la précaution de souligner à l'aide de cette adresse bien ciblée que leurs textes énonçaient des opinions destinées à des personnes adhérant à l'esprit de la revue.

Cependant, précisément pour cette même raison, ces textes n'étaient absolument pas des lettres à caractère privé. S'il s'était agi de simples commentaires de la rédaction, ces textes auraient pu figurer en arrière-plan, à la fin de la revue, mais ils étaient au contraire placés bien en évidence dans les pages principales et constituaient les grands titres de la revue, ce qui donne à penser qu'ils tenaient lieu de déclarations publiques de la revue *Seitō*. Les destinataires, même lorsqu'elles n'étaient désignées que par leurs initiales, étaient aisément identifiables par les lectrices régulières de la revue<sup>12</sup>. En même temps, à travers cette personne désignée, les auteures s'adressaient à la communauté de lectrices qui partageaient les mêmes intentions. En ce sens, n'importe qui pouvait s'identifier à la personne désignée comme destinataire, car s'il s'était agi de textes ne visant que la personne à qui ils étaient adressés nominalement, il aurait suffi d'envoyer une lettre à cette personne. En réalité, ces textes ainsi « destinés » créaient une relation de complicité avec les lectrices, à la manière de relations épistolaires entre des personnes qui ne se connaissent pas particulièrement.

Cette évolution n'est pas le fruit d'une décision unilatérale et ponctuelle, elle résulte d'un processus graduel. Itō Noe est une de celles qui avaient le mieux intériorisé ces nouvelles normes. Après *Troubles*, déjà cité, elle a publié *Wagamama わかま* [Égoïste] (roman, déc. 1913) et *Shuppon* 出奔 [Fuite] (roman, fév. 1914), romans à la troisième personne ayant tous pour héroïne Toshiko. Elle a publié ensuite *Itoko ni* 従妹に [À ma cousine] (lettre, mars 1914) écrit sous la forme d'une lettre, *Madoi* 惑ひ [Errance] (roman, avril 1914), *Esu sensei ni* S先生に [Au professeur S.] (lettre, juin 1914), *Isbo no ichibu yori* 遺書の一部より [Extrait de testament] (roman, oct. 1914), qui étaient tous des textes épistolaires écrits à la première personne. Notons qu'un tel va-et-vient entre romans et lettres implique aussi une alternance entre troisième et première personne. Dans ses romans à la troisième personne, Itō Noe raconte des événements directement autobiographiques :

---

12. L'utilisation d'initiales et de noms de plume était un phénomène très répandu en d'autres lieux que *Seitō*. Mon but est ici d'examiner l'évolution de cette fonction, au sein même de *Seitō*.

comment elle en est venue à haïr son mariage forcé, à monter à la capitale, etc. Ses textes épistolaires sont des plaidoyers pour son mode de vie. D'un point de vue formel, elle refuse le roman, et si ces lettres s'adressent à deux destinataires spécifiques, *À ma cousine* et *Au professeur S.*, c'est pour éviter d'être couverte d'opprobre par l'ensemble de la société. Ainsi Itō Noe représente-t-elle parfaitement *Seitō*, non seulement par ses opinions, mais également par les formes littéraires qu'elle a adoptées.

### 3. Mise à distance du récit véridique et du récit de soi

#### Évolution de la fonction et de l'utilisation des initiales

Le schéma de communication va connaître une nouvelle transformation à partir de la cinquième année. Nous l'avons dit, les auteures avaient jusque-là recours à des initiales pour désigner la destinataire de leur texte, et celle-ci étant une éminente collaboratrice de *Seitō*, les lectrices savaient immédiatement de qui il s'agissait. Or, à partir de la cinquième année, il devient impossible de savoir de qui sont ces initiales, lesquelles ne sont plus utilisées pour interpellier une personne précise.

Satomi Matsuno 里見マツノ, dans un passage de *Zakkichō yori* 雑記帳より [Extrait de mes cahiers] (sans précision générique, janv. 1915), a recours à des initiales dans la description de la promenade d'un jeune garçon avec deux femmes plus âgées que lui. Arita Sei 有田勢伊, dans *Ē to Kē-ko* A と K 子 [A. et K.] (roman, mars 1915), présente, par le biais d'une discussion entre un jeune homme A. et sa fiancée K., les différences de point de vue entre homme et femme sur la chasteté. C'est un récit à la troisième personne, écrit dans un style particulier à partir de propos rapportés à la forme indirecte.

Par ailleurs, *Shinjitsu no kokoro yori* 真実の心より [D'un cœur sincère] (roman, juil. 1915) de Hamano Yuki 浜野雪 dresse le portrait d'une femme divorcée vivant avec son enfant tout en entretenant une relation amoureuse avec I., lequel vit avec une autre femme. Empêtrée dans cette situation inextricable, elle se morfond, incapable d'avoir selon elle une relation sincère avec elle-même et avec I., si bien qu'elle décide finalement de rompre pour vivre une relation purement amicale avec lui, mais elle ne cesse ensuite de se reprocher sa lâcheté. Chihara Yoshi 千原与志, dans *Shojosaku* 処女作 [Première Œuvre] (roman, avril-juil. 1915), met en scène une femme « Y. » dont s'éprend un pasteur marié. Ce dernier va

jusqu'à envisager le divorce pour commencer une autre vie avec elle, mais Y. mettant en doute son amour pour elle choisit de mettre un terme à leur relation. Si l'analogie entre Y. et l'auteure (Chihara) Yoshi saute aux yeux, en revanche, on ne sait pas à qui renvoient les initiales utilisées pour les autres personnages.

Les principaux membres de *Seitō* avaient pris des mesures en octobre 1913 pour créer un groupe de soutien avec pour objectif premier de remédier aux difficultés financières de la revue, ce qui a eu pour conséquence l'afflux d'une nouvelle vague de collaboratrices, différentes des fondatrices, qui vinrent augmenter les effectifs. Ensuite, après le remplacement à la rédaction de Hiratsuka Raichō par Itō Noe (janv. 1915), l'ancien système d'organisation qui établissait une hiérarchie entre les membres de l'association *Seitōsha* 青鞞社 ayant été supprimé, il devint plus facile pour les nouvelles collaboratrices de publier leurs œuvres. La publication des textes de nouvelles recrues a ainsi augmenté à partir de la cinquième année, avec pour conséquence pour les lectrices de ne plus pouvoir décrypter qui se cachait sous les initiales, faute de renseignements sur ces nouvelles collaboratrices, alors que la vie des fondatrices était connue de toutes grâce aux « notes de la rédaction ». Même lorsque, pour l'auteure, les initiales désignaient une personne réelle, les lectrices ne pouvaient plus faire le lien avec la dite personne. Au final, on peut avancer que l'évolution de la fonction des initiales n'est pas tant liée à un changement important des normes d'écriture qu'à sa systématisation.

En d'autres termes, ainsi que le déplore ci-après Shibata Kayo 柴田かよ dans *Mino yori* 美濃より [Depuis Mino] (1913), plus les auteures veulent écrire la « vérité » dans *Seitō*, et plus il leur devient difficile de le faire :

Aujourd'hui, même dans un petit poème ou un texte court, je reste très attachée à la description de la vérité. (...) Ma vue est obscurcie par cette atmosphère oppressante dans laquelle la femme est confinée et qui lui dénie toute liberté, ainsi que par cette foule de gens vulgaires et sans idées. (...) Mais dans la situation dans laquelle je me trouve, on ne tolérerait absolument pas que je manifeste mes sentiments.

Ainsi Shibata à qui l'on avait demandé d'écrire pour *Seitō* écrivait-elle, au lieu d'envoyer une œuvre de fiction, les raisons pour lesquelles elle ne pouvait pas le faire. Mais, si elle craignait d'être réprimandée par un entourage très conventionnel, c'est bien parce qu'elle se faisait une haute idée de l'écriture de la « vérité », comme témoignage de faits réels vécus

par elle-même et expression sincère de ses sentiments et de ses émotions. Ainsi, la norme selon laquelle il fallait écrire ses propres expériences de manière à ce qu'elles soient reconnues s'intériorisait-elle plus profondément encore. C'est pourquoi Shibata redoutait tant que ses écrits pour *Seitō* viennent à être connus de son entourage. Le cours paisible de sa vie quotidienne s'en trouverait bouleversé. Il est vrai aussi que les relations décrites dans *D'un cœur sincère* et *Première Œuvre* heurtent quelque peu les bienséances.

### Retour des pseudonymes et création de personnages éponymes

Autrement dit, la notation d'initiales a un tout autre but que précédemment : désormais les initiales permettent de dissimuler un peu l'auteure et les personnes concernées par son récit, sans pour autant mentir ou voiler la vérité. On peut établir un parallèle entre cette nouvelle tendance et le retour chez les fondatrices à l'usage des pseudonymes pourtant critiqués au début. Plusieurs romans prennent pour titre le nom d'un personnage éponyme : *Yamanoi Mineko* 山の井みね子, nom féminin formé à partir d'une composition délibérée de mots élégants, *Nanako* 奈々子, qui signifie aussi « sans nom » de Hasegawa Shigure 長谷川時雨. De même, dans le texte publié en feuilleton dont nous avons parlé précédemment, Chihara Yoshi change de signature en cours de route pour adopter celle de *Sakurako* さくら子. Même Itō Noe qui, on l'a vu, privilégie l'écriture de la vérité, en vient progressivement à accepter les pseudonymes pour les raisons évoquées :

Je veux désormais que soient publiés en grand nombre dans chaque numéro de la revue des extraits de journaux personnels de différentes contributrices, des œuvres courtes et des fragments de réflexions personnelles. (...) Et si ces textes décrivent les émotions telles qu'elles ont été ressenties, sans passer par la forme d'un roman ou autre chose, cela ne pose aucun problème. (...) Néanmoins, celles qui éprouveraient quelques difficultés peuvent très bien prendre un pseudonyme. (Note de la rédaction, juin 1915)

En lisant ces mots, on comprend aisément pourquoi certains récits de soi à la première personne en viennent à s'enrichir de variations. Les exemples abondent en effet où la partie centrale, écrite à la première personne, est précédée ou suivie d'une narration d'une tout autre tonalité qui vient en quelque sorte encadrer le récit.

Par exemple, *Fuyu no owari* 冬の終り [Fin d'hiver] (roman, mars 1915), de Yamada Kuniko 山田邦子, dépeint, à la première personne, les différentes étapes du cheminement intérieur de l'héroïne qui, en quête d'un Dieu véritable, se tourne vers le christianisme et endure les tourments du doute et l'angoisse de la mort avant d'entrevoir enfin un rayon de lumière. Mais, à côté du titre de ce roman, *Fin d'hiver*, est ajoutée un sous-titre : « Histoire qui m'a été contée par une femme nommée N. C. ». Dans *Junjitsu no tomo* 旬日の友 [Amies de dix jours] (roman, mars 1915) de Sugawara Hatsu 菅原初, la narratrice se présente tout d'abord comme une amie de « P. » dans le préambule, puis la forme du récit change radicalement après qu'elle a précisé que « pour une plus grande efficacité dans la représentation, P. s'exprimera désormais à la première personne ». Commence ensuite le récit des amours lesbiens de deux femmes P. (la narratrice) et K. Si l'on pense au caractère scandaleux pour l'époque d'un récit portant sur des relations homosexuelles, on peut supposer que l'ajout dans le préambule d'une autre narratrice visait, en confiant la narration à un autre personnage que P., partie prenante dans cette affaire, à bien souligner qu'il ne s'agissait pas là de l'expérience de l'auteure en personne. De même, Okada Yachiyo, qui raconte dans *Hatsukoi no nariyuki* 初恋のなりゆき [Destin d'un premier amour] (roman, août 1915-fév. 1916) la naissance et la fin de son premier amour, fait précéder le corps du récit par un très long préambule : « Le premier amour (...) ah, écoutez moi. » Après cette longue entrée en matière, la femme commença doucement à raconter ce qui suit... ». Hasegawa Shigure fait également précéder le récit *Usuzumi iro* 薄すみいろ [Gris pâle] (roman, sept. 1915-janv. 1916), d'une préface de quatre pages en petits caractères. Il s'agit chaque fois soit de prendre la précaution de voiler le récit, en raison même de sa vérité, ou bien d'un procédé visant à feindre le vraisemblable, ce qui dans les deux cas ne fait que souligner encore l'importance de la norme prescrivant la vérité.

#### 4. Retour au « roman » et mise en doute de la « femme nouvelle »

Si j'ai pu formuler ces deux hypothèses sur les raisons pour lesquelles les auteurs éprouvaient alors le besoin d'encadrer leur récit, c'est parce qu'à cette étape le seul contenu des textes ne permet plus de déterminer si les

expériences relatées sont celles des auteures elles-mêmes. Un autre changement vient corroborer cette nouvelle orientation puisque la plus grande partie des textes publiés est dès lors répertoriée dans la table des matières comme « romans ». La classification générique de *Seitō* respectait-elle le désir des collaboratrices, ou bien était-elle le fait de la rédactrice en chef ? Nous en ignorons les circonstances exactes, mais en tout cas, cette nouvelle tendance confirme indéniablement la transformation des normes d'écriture depuis les déclarations véhémentes de Raichō et de Noe refusant catégoriquement que leurs textes soient lus comme des romans.

On voit alors réapparaître des textes écrits à la troisième personne. Le texte de Yamanoi Mineko, *Sabishiki kokoro* 淋しき心 [Un Cœur solitaire] (sans précision de genre, avril 1915) en est un exemple. On y retrouve les mêmes personnages que dans *Onna tomodachi* 女友達 [Les Amies] (réflexions personnelles, mars 1915) de Kawada Yoshi 川田よし, lequel texte ayant été classé comme *kansō*, « réflexions personnelles », devait relater des faits véridiques. Yamanoi et Kawada se connaissaient donc personnellement, et Yamanoi se serait inspirée de sa propre expérience, transposée sous la forme d'une narration à la troisième personne. Il convient de souligner ici les traits caractéristiques d'*Un Cœur solitaire*, car bien que conçu dans l'idée de contredire *Les Amies* par une critique des personnages qui apparaissent dans cet essai, ce roman ne mène pas la contradiction à son terme, puisqu'au final la lettre exprimant les objections à l'encontre de l'essai de Kawada Yoshi ne sera pas envoyée<sup>13</sup>. De même, Hasegawa Shigure peint dans *Ishi no onna* 石のをんな [Une Femme stérile] (roman, mai 1915), récit sous la forme d'une narration à la troisième personne, une femme nommée Nanako qui, songeant à écrire une lettre à une autre femme, sans enfant comme elle, réfléchit aux divergences de leurs points de vue concernant les enfants. Mais l'écriture de cette lettre n'était pas le

---

13. Voir l'analyse critique de Tokunaga Natsuko 徳永夏子 sur *Un Cœur solitaire* dans « *Seitō ni okeru shutai no kakō : shōsetsu o meguru keishiki to ōtōsei* » 『青鞥』における主体の仮構——小説をめぐる形式と応答性 (Construction fictionnelle du sujet dans *Seitō* : forme et dialogisme dans le roman), communication faite lors de la deuxième journée d'étude de la Société d'étude sur la littérature moderne japonaise, printemps 2011, 29 mai 2011, Nihon daigaku.

but ultime de ses réflexions puisque le roman s'achève sur cette remise en question :

Nanako se disait au fond d'elle-même qu'il n'était pas besoin de montrer à son amie cette lettre qu'elle voulait lui écrire, et d'ailleurs plutôt que de s'abêtir à la rédiger, mieux valait finalement y renoncer. (...) Dans le fond, même si cela pouvait être de quelque utilité pour la société, cela n'était pas d'un grand intérêt pour les questions féminines, etc.

Le retour au récit à la troisième personne rend possible l'expression de la réticence des héroïnes à passer à l'acte et à exprimer leurs opinions. Comme pour *Un cœur solitaire*, l'auteure d'*Une femme stérile* a recours à la forme épistolaire pour exprimer ses opinions à la première personne. Mais s'il s'agissait seulement de transmettre les pensées de la narratrice aux lectrices, la partie écrite à la première personne eut suffi. La narration à la troisième personne greffée à ce récit à la première personne est donc un dispositif narratif permettant à l'auteure d'explicitier l'impossibilité même dans laquelle se trouve la narratrice d'exprimer entièrement son point de vue. Si Nanako est en proie à l'incertitude, comme le montre le passage cité ci-dessus, c'est précisément parce qu'elle doute que ses difficultés personnelles soient vraiment liées aux « questions féminines ».

Nous avons pu observer depuis *Fin de l'hiver* plusieurs exemples dans lesquels la partie principale, constituée d'un récit à la première personne, était encadrée par la narration d'un tiers. Si bien que ces œuvres, même si elles prennent la forme d'un récit à la première personne, sont de fait, grâce à l'effet de distance ménagé par l'ajout d'une narration à la troisième personne, très proches des récits à la troisième personne. Ainsi la norme prescrivant d'écrire de manière à ce que les lectrices comprennent que les faits vécus par la narratrice correspondent à l'expérience vécue de l'auteure se défait-elle peu à peu. Cette tendance se manifeste dans les œuvres dans lesquelles la partie encadrant le récit s'hypertrophie et où la distance prise avec les sentiments du personnage principal montre que l'auteure, au lieu de se concentrer sur l'affirmation de soi et de ses opinions, préfère exprimer les doutes de son personnage sur l'utilité même d'affirmer ses opinions. La question pour nous n'est pas ici de savoir si l'auteure écrit la vérité, mais d'observer comment des textes présentant des particularités narratives telles que la superposition de récits à la première personne et à la troisième personne en sont venus à être répertoriés comme des romans. Il me semble que

si cette manière de répertorier les textes s'est imposée naturellement au sein de la revue, c'est parce qu'elle représentait désormais une piste de recherche importante pour le groupe *Seitō*.

Nous avons vu, dans *Une Femme stérile*, que certaines auteures étaient conscientes du fait que leurs textes, en tant que réflexions, n'abondaient pas dans le sens des « questions féminines ». De la même manière, la narratrice de *Gris pâle* se qualifie de femme « à l'ancienne », explicitant ainsi la distance prise avec l'image de la « femme nouvelle ».

Si j'écris cela, ce n'est pas pour le montrer à quiconque. (...) On pourrait penser de moi que, de nos jours, mes idées vieillottes et ma façon de vivre sont bien pitoyables. (...) Pourquoi en suis-je arrivée à penser ainsi ? Comment suis-je devenue aussi conventionnelle, dénuée de toute passion ? Je veux essayer de retracer les sentiments et les émotions qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

Satō Kinko 佐藤欽子 dans *Shiraha no ato* 白刃の跡 [Les Traces de la lame nue] (roman, oct. 1915) va jusqu'à dire que personne ne peut la comprendre et rejette toute expérience partagée :

Parmi elles, aucune ne pouvait partager mes douleurs, mes angoisses et mes déchirements, aucune n'éprouvait exactement les mêmes émotions et sentiments que moi. (...) En fin de compte, y avait-il parmi ces femmes une seule qui ait une exacte conscience de soi et qui soit assez forte pour décider de vivre vraiment seule ? Elle en doutait fortement (...) Mais depuis quand ?

Cette « exacte conscience de soi » était précisément la condition proclamée par les fondatrices pour devenir une « femme nouvelle ». À partir de la cinquième année, l'attitude commune, même si elle n'est pas clairement explicitée, est une relative prise de distance avec Raichō et les fondatrices, ainsi qu'avec toutes celles qui voulaient représenter les femmes<sup>14</sup>. Ces propos ne traduisent bien sûr que des doutes à l'égard de l'affirmation de soi et ne permettent pas de tirer de conclusions sur la formation d'une orientation

---

14. À propos de la « difficulté d'écrire » venant de l'impossibilité de devenir une « femme nouvelle », voir Iida Yūko (2002). Iida distingue formellement deux types d'écriture et considère que la narration à la première personne est une « confession », tandis que la narration à la troisième personne n'en est pas une. Mon propos n'est pas ici d'examiner les effets formels du roman, mais d'analyser comment la représentation de soi constitue le roman comme genre.

dissidente au sein de la revue. La conscience de l'absence de toute interlocutrice capable de comprendre ce que l'une ou l'autre ressent n'était d'ailleurs pas un moteur suffisant pour constituer un groupe d'opposition. De fait, il s'agissait moins d'une levée de boucliers que de la manifestation de l'idée qu'il était difficile d'apprécier toutes choses à l'aune des seuls critères du féminisme. C'est bien parce que ces textes exprimaient certaines tendances au sein même du groupe qu'ils méritent de figurer parmi les textes « dans le style de *Seitō* ».

## 5. Une attitude partagée : continuer à écrire

Pourquoi finalement ces auteures ont-elles continué à écrire si elles ne prétendaient plus transmettre intégralement leurs opinions à travers leur narratrice ? Car de fait, loin de renoncer à écrire, elles étaient bien décidées à continuer de s'exprimer. Je suis tentée d'en déduire que ce qu'elle voulait donner à lire, c'est précisément leur volonté d'écrire et que c'est dans cette volonté même qu'elles plaçaient désormais la vérité de l'écriture.

Les normes d'écriture avaient donc progressivement évolué, depuis la norme prescrivant de retracer les faits réels tels qu'ils avaient été vraiment vécus, vers un désir d'authenticité et de fidélité à soi-même. Les auteures ont continué à utiliser le terme « vérité », non parce qu'elles prétendaient épuiser la « vérité » objective de certains faits réels ou encore la « Vérité » universelle, mais pour désigner une attitude ou une modalité du rapport de soi à l'écriture.

En outre, on peut penser que la multiplication de textes nommé *shūsaku* 習作 (étude) n'était pas le signe d'un détachement envers les œuvres « achevées » et bien ficelées, mais plutôt la conséquence d'une préférence pour l'authenticité face à soi et une certaine réserve dans l'affirmation de ses idées. Makino Kimie 牧野君江, qui peint la vie intérieure d'un personnage misanthrope et maladif, intitule son roman « Étude », *Shūsaku* (roman, déc. 1914), pour indiquer qu'elle essaie de représenter la situation dans laquelle elle se trouve pendant qu'elle écrit. La *Première Œuvre* de Chihara Yoshi, mentionnée précédemment, n'était pas véritablement une première œuvre puisqu'elle succédait de fait à *Ai suru shi e* 愛する師へ [À mon maître vénéré] (roman, mars 1915). D'ailleurs, bien qu'*À mon maître vénéré* soit répertorié comme un roman, on peut supposer, vu sa forme épistolaire, que cette classification

ne respectait pas les intentions de l'auteure qui va continuer dans *Première Œuvre* à exprimer le processus d'écriture en soi. Si l'attention se porte sur l'acte d'écrire en soi, il n'est pas besoin de conclure le texte.

Vers la cinquième année, la tendance est ainsi à l'allongement des textes, sans pour autant qu'ils conduisent à un dénouement qui viendrait clore le récit des événements. *Gris pâle* de Hasegawa Shigure publié en feuilleton en quatre fois, *Premier Amour* d'Okada Yachiyo publié en six fois, *Première Œuvre* de Chihara Yoshi publié en quatre fois, atteignent 120 pages chacun. Ces quelques cas mis à part, pour *Seitō*, cette longueur est exceptionnelle. *Gris pâle*, par exemple, s'achève brutalement sur ces mots : « J'ai toujours la rage d'écrire ce que je ressens, si une autre occasion se présente, je m'y consacrerai puisque ce que j'écris tant bien que mal a l'air de plaire » (janv. 1916). De même *Première Œuvre* s'interrompt après le quatrième épisode paru dans le numéro de juillet 1915, alors que la mention « à suivre » ajoutée en fin du texte laissait attendre une suite. Dans les deux cas, un préambule annonce un retour sur soi avec des questions du genre « pourquoi suis-je devenue celle que je suis ? », ou encore « pourquoi un tel événement s'est-il produit ? », mais les deux textes ne proposent ni dénouement ni quelque réponse que ce soit, et ne reviennent pas non plus au présent de la narration, à l'origine de l'évocation. La rétrospection n'a pas pour but l'explication des relations de causes à effets entre présent et passé, elle est une plongée dans le passé qui fait resurgir les émotions telles qu'elles ont été ressenties sans viser une reconstitution logique et un dénouement. La fin reste ouverte.

On devine dans *Première Œuvre* que le pasteur a des sentiments trop romantiques, c'est pourquoi lorsqu'il envisage de s'enfuir avec elle, Y. se montre réticente. Elle observe avec une froide lucidité ce pasteur qui cherche à confier sa solitude à une personne de l'autre sexe à travers un long discours littéraire, et se dit :

« Lui aussi s'approche de moi avec une arrière-pensée. (...) Mais s'il a quelque arrière-pensée à l'égard de son interlocutrice, je dois avouer que moi aussi j'ai une petite idée derrière la tête ; je ne cherche qu'à l'amadouer pour qu'il m'attire dans ses filets. » (mai 1915).

Telle est la dynamique interne qui pousse Y. à se transformer en femme d'action. En tant qu'observatrice, elle veut savoir jusqu'où la mènera cette relation.

Pourtant, en poursuivant ses relations y compris épistolaires avec cet homme, Y. semble tout faire pour s'enfoncer dans une impasse. Bien qu'elle soit convaincue que les hommes sont plus sentimentaux que les femmes, elle écrit dans une lettre : « Je sens irrémédiablement la force irrésistible du destin qui va s'abattre sur moi d'une façon ou d'une autre. » Sans chercher à éviter l'approfondissement de cette liaison amoureuse, elle n'est pas sans comprendre que son attitude ambiguë est aussi un stratagème pour mieux séduire le pasteur. Un jour qu'elle était avec lui, le bruit assourdissant d'un train lui fait se souvenir du *Triomphe de la mort* de D'Annunzio, et l'air « distrait », elle semble perdre la distance qui lui permettrait de s'observer de l'extérieur. On ne saurait se contenter de constater un changement d'état mental de l'héroïne ou de penser que l'auteure choisit de se focaliser sur son personnage un temps follement amoureuse du pasteur. Tout se passe plutôt comme si Y., qui d'emblée se méfiait « des gens ignares à l'esprit obtus qui s'assemblent, s'inquiètent inutilement, fomentent de vains stratagèmes, font grand tapage... » et affichait tout au long du roman un détachement vis-à-vis des relations mondaines, nous était dépeinte comme un personnage vacillant.

On peut se demander si cela ne révélerait pas un conflit interne de l'écrivain partagé entre un désir d'analyse et d'explication des événements vécus et un désir d'écriture sans qu'aucun dénouement ne soit prévu au préalable. Notons que la narratrice, pourtant neutre en tant que narratrice à la troisième personne, désigne la protagoniste « Y. san » avec respect et que cette initiale est aussi celle de l'auteure. De plus, le personnage de *Première Œuvre* n'étant pas écrivain, le titre se réfère naturellement à la première œuvre de l'auteure elle-même. Autrement dit, on peut penser que l'auteure se peignait elle-même avec ironie, et que son refus de clore le roman sur l'heureux dénouement attendu par tous ne serait pas en soi un dispositif narratif lui permettant de préserver l'essence même de cette *Première Œuvre* en tant que processus d'écriture inachevé. L'interruption soudaine de cette œuvre nous conduit à penser que si ce récit ne débouche sur aucun raisonnement ou aucune interprétation, c'est parce que c'est l'exigence même d'ouverture au temps qui met brutalement fin au roman. Autrement dit, le récit est délibérément suspendu, laissé inachevé. Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres, mais force est de constater que, de même que la réalité est toujours un processus en cours, les romans sans dénouement se multiplient.

## En guise de conclusion

Comment au final évaluer cet ensemble de textes ? À partir de la cinquième année, la conscience du fait que chaque femme a une personnalité propre et ne peut s'identifier à un ensemble de femmes toutes identiques s'impose au sein de *Seitō*. Bien que ce phénomène ait pu être considéré comme un approfondissement du féminisme en soi, il ne s'agissait là encore que d'une prise de conscience individuelle. L'obtention de résultats politiques se fera attendre encore longtemps et la revue *Seitō* s'éteindra avant de voir ces résultats.

C'est pourquoi ces textes relèvent malgré tout davantage du champ littéraire que du champ politique. Depuis la polémique entre art et vie réelle<sup>15</sup> des années 1907-1912, les écrivains masculins, avec des postures diverses, débattaient inlassablement de la représentation de soi et de la relation entre ce soi, conçu comme matériau d'observation, et les différentes formes d'exercices de l'objectivisation. L'attitude consistant à privilégier le processus d'écriture en tant que tel prit un nouvel essor durant l'ère Taishō qui vouait un culte particulier à l'instruction (*kyōyō shugi* 教養主義). Pendant les années 1910-1920, la pratique d'écriture consistant à se peindre soi-même à travers des personnages romanesques se répandit largement. Je pense que les femmes écrivains de *Seitō*, tout en cherchant à inventer d'autres chemins que ceux expérimentés par leurs homologues masculins, ont finalement accompli un parcours analogue. Elles ne lisaient bien évidemment pas que leur propre revue et étaient elles aussi sensibles à l'air du temps. On ne peut ignorer l'influence des problématiques de l'époque et des avancées littéraires sur leurs écrits, mais il est difficile de savoir quelles œuvres, quels auteurs critiques masculins elles lisaient plus particulièrement et d'en mesurer l'impact sur elles. J'ai voulu dans cet article prendre pour objet d'étude le territoire exclusivement formé par *Seitō*, afin d'examiner à l'intérieur de cet espace ainsi délimité la dynamique et les différents enjeux du moment et leur incidence sur l'évolution des dispositifs textuels et de l'écriture romanesque.

---

15. Il s'agit d'une des polémiques les plus importantes dans la définition du courant dit naturaliste, qui impliqua des auteurs connus, comme Shimamura Hōgetsu 島村抱月, Tayama Katai 田山花袋 et Iwano Hōmei 岩野泡鳴 [N.D.E.].

Au terme de cette analyse qui démontre combien il est difficile de préciser la nature exacte des relations entre littératures féminine et masculine produites à la même époque, on peut se demander s'il ne serait pas plus pertinent d'examiner dans quelle mesure ces différences ne proviendraient pas finalement aussi des lieux qui accueillent les œuvres des hommes et des femmes. Pour que des romans qui décrivent les états d'âmes d'un auteur en proie aux affres de l'écriture remportent du succès, il fallait que des informations sur l'écrivain en question circulent largement auprès du lectorat et attisent sa curiosité. Nul doute que les auteurs qui bénéficiaient d'un tel lieu de diffusion d'informations complétant les faits décrits à l'intérieur de leurs romans en tiraient un grand avantage. Sur ce point, on ne saurait douter de l'importance des cénacles littéraires masculins faisant office de caisses de résonance et propulsant les affaires personnelles sur les devant de la scène littéraire, alors que dans le même temps de telles affaires touchant les femmes écrivains n'étaient connues que par un cercle restreint de personnes. Cela expliquerait pourquoi bien que les femmes aient suivi des chemins d'expérimentation romanesque analogues à ceux des auteurs masculins, elles n'ont pas rencontré le même succès. Mais il faut signaler, au moins au niveau du contenu, l'émergence d'une situation nouvelle dans le monde littéraire : il est désormais difficile de mettre à part la création féminine en tant que genre littéraire spécifique. Mes travaux actuels tentent de développer ce point et d'examiner de plus près les occasions et les lieux dans lesquels les femmes écrivains jouèrent ou continuent de jouer un rôle de premier plan.

*Traduit du japonais par Brigitte LEFÈVRE  
(université Lille 3)*

## Bibliographie

**IIDA Yūko** 飯田祐子 2002

« "Katarinikusa" to yomareru koto : Sugimoto Masao no shōsetsu »  
 〈語りにくさ〉と読まれること——  
 杉本正生の小説 (De la difficulté d'écrire  
 et d'être lu : les romans de Sugimoto  
 Masao), in *Seitō to iu ba. Bungaku, jendā,*  
 « *atarashii onna* » 『青鞥』という場  
 ——文学・ジェンダー・〈新しい女〉  
 (*Seitō* comme lieu. Littérature, genre,  
 « femme nouvelle »), Tokyo,  
 Shinwasha 森話社, pp. 53-98.

**KITADA Sachie** 北田幸恵 1998

« Gaitō ni deta onnatachi no koe :  
 hyōron » 街頭に出た女たちの声  
 (Voix de femmes sorties dans la rue),  
 in *Shin feminizumu hihyō no kai*  
 新・フェミニズム批評の会 (Association  
 pour une nouvelle critique féministe)  
 (éd.), *Seitō o yomu* 『青鞥』を読む  
 (Lire *Seitō*), Tokyo, Gakugei shorin  
 學藝書林, pp. 176-201.

**MIZUTA Noriko** 水田宗子 1993

*Monogatari to han-monogatari no fūkei*  
 物語と反物語の風景 (Panorama des récits  
 et des non récits), Tokyo, Tabata shoten  
 田畑書店.

**ODAIRA Maiko** 小平麻衣子 2008

*Onna ga onna o enjiru. Bungaku,*  
*yokubō, shōhi* 女が女を演じる——  
 文学・欲望・消費 (La femme dans le  
 rôle de la femme. Littérature, désir et  
 consommation), Tokyo, Shin.yōsha  
 新曜社.

**Raichō kenkyūkai** らいてう研究会

(Société d'étude sur Raichō) 2001  
*Seitō jinbutsu jiten. Hyakujū nin no gunzō*  
 『青鞥』人物事典——110人の群像  
 (Dictionnaire des femmes de *Seitō*.  
 110 portraits), Tokyo, Taishūkan shoten  
 大修館書店.

**Shin feminizumu hihyō no kai**

新・フェミニズム批評の会  
 (Association pour une nouvelle  
 critique féministe) (éd.) 1998  
*Seitō o yomu* 『青鞥』を読む (Lire *Seitō*),  
 Tokyo, Gakugei shorin 學藝書林.

**TOKUNAGA Natsuko** 徳永夏子 2010

« *Seitō* ni okeru jikogatari no henyō :  
 tekusuto ni yoru genjitsu to no  
 sesshoku » 『青鞥』における自己語りの  
 変容——テキストによる現実との接触  
 (Métamorphoses du discours de soi  
 dans *Seitō* : Le texte comme moyen  
 d'accès au réel), *Nihon bungaku*  
 日本文学, 59 (9) : 31-41.



# La chasteté, d'un devoir vers un droit

## Au prisme du débat (1914-1916) autour de *Seitō*

Isabelle KONUMA \*

La publication, en septembre 1914, d'un article d'Ikuta Hanayo 生田花世 (1888-1970)<sup>1</sup> dans *Hankyō* 反響 (Résonance) marqua le début d'un débat qui dura près de deux ans. Dans cet article, Ikuta Hanayo déclara qu'elle avait renoncé à sa virginité pour subvenir aux besoins de sa famille en cédant aux avances de son employeur, ce qui suscita une réaction virulente, notamment chez Yasuda (Harada) Satsuki 安田(原田)皐月 (1887-1933)<sup>2</sup> qui publia une réponse dans *Seitō* 青鞥 (Les Bas-bleus) en décembre de la même année<sup>3</sup>. Un débat s'ensuivit entre les deux femmes, auquel participèrent très vite les deux principales animatrices de *Seitō*, Itō Noe 伊藤野枝 (1895-1923), en février 1915, puis Hiratsuka Raichō 平塚らいてう

---

\* CEJ-INALCO.

1. Née à Tokushima, elle fut enseignante jusqu'au décès de son père. Elle décida alors de monter à Tokyo où elle ne cessa d'écrire tout en s'essayant à divers emplois. Elle vécut en couple avec le poète Ikuta Shungetsu 生田春月 de 1914 à 1930, jusqu'au suicide de celui-ci. Elle signe ses premiers textes Nishizaki 西崎 dans *Seitō* (voir l'article d'Ōta Tomomi dans ce même dossier).

2. Née dans une famille d'éducateurs à Niigata, elle se maria avec un musicien, Harada Jun 原田潤, en 1915, après avoir vu ses fiançailles avec un autre homme annulées pour cause de pneumonie. Elle prôna le travail et l'indépendance financière des femmes, et devint responsable de l'Association de la femme nouvelle (Shinfujin kyōkai 新婦人協会) d'Osaka. Elle mit fin à ses jours en 1933, suite à une nouvelle crise de pneumonie.

3. Les articles constituant le débat sur la chasteté sont rassemblés dans Orii (1991).

(1886-1971) en mars. En avril, Ōsugi Sakae 大杉榮 (1885-1923)<sup>4</sup> y fit son apparition en réponse à Itō Noe, ainsi que Yosano Akiko 与謝野晶子 (1878-1942)<sup>5</sup>, puis différentes personnalités y apportèrent leur contribution. Le débat parut dans plusieurs revues<sup>6</sup>, en débutant sur une interrogation simple : une femme doit-elle dépendre d'un homme pour se nourrir ? La signification du mariage et le sens de la prostitution furent passés au peigne fin, ce qui mena aux thèmes centraux, que sont la nature de la chasteté en tant que règle morale, et l'inégalité sexuelle en son sein.

S'étalant sur deux ans (1914-1916), ce débat traita principalement de la question de l'émancipation de la femme sur le plan sexuel, bien avant la deuxième vague du féminisme qui s'y attaqua dans les années soixante en termes de droit à la reproduction, critique de la commercialisation du sexe, etc.<sup>7</sup>. Il faut à ce titre rappeler l'influence qu'eut sur Hiratsuka Raichō l'ouvrage d'Ellen Key (*L'Amour et le mariage*, 1904) où furent développées des critiques de la morale chrétienne traditionnelle en faveur d'un mariage d'amour et de la liberté dans le divorce ainsi que la reproduction<sup>8</sup>. Suivi de deux autres débats sur la prostitution et sur l'avortement, animés toujours autour de *Seitō*, la chasteté ouvrit ainsi la voie à une reconsidération de

---

4. Né dans une famille de militaires, il fut fortement influencé par les mouvements pacifistes et socialistes de Kōtoku Shūsui 幸徳秋水 (1871-1911), et devint par la suite un fervent activiste anarchiste. En 1923, il fut assassiné par la gendarmerie (*kenpeitai* 憲兵隊), avec Itō Noe, sa compagne de l'époque, ainsi que son neveu.

5. Poétesse et écrivaine, elle fut aussi une fervente militante pour l'amélioration des conditions féminines (voir Dodane 2000).

6. Outre les deux revues citées, plusieurs revues y consacrèrent leurs pages : *Shinkōron* 新公論 (Nouveaux débats), *Fujo shinbun* 婦女新聞 (Journal des femmes), *Daisan teikoku* 第三帝国 (Le troisième empire), *Fujo shinpō* 婦女新報 (Nouvelles des femmes) et *Fujin kōron* 婦人公論 (Débat public des femmes) à la fin, en 1916.

7. Dès les premières années de Meiji, des débats furent entrepris sur la sexualité en relation avec la question de la prostitution ou de la monogamie, notamment au sein de la Société de l'an 6 (Mei roku-sha 明六社) avec Mori Arinori 森有礼 (1847-1889), Fukuzawa Yukichi 福澤諭吉 (1834-1901) ou Nakamura Masanao 中村正直 (1832-1891). Quant au débat sur la chasteté, tout en présentant des traits novateurs, il s'inscrit dans le prolongement des échanges qui eurent lieu autour de l'égalité sexuelle, notamment entre les juristes au moment de la rédaction du Code civil (1898), ou au sein du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple (Jiyū minken undō 自由民権運動).

8. Voir les articles de Christine Lévy et d'Ōta Tomomi dans ce dossier.

l'ordre social et intime des femmes<sup>9</sup>. Or, contrairement aux deux autres débats, la chasteté semble poser un problème préalable, à savoir la définition des termes. En effet, les débats souffrent d'une absence de définition unanime et précise du mot *teisō* 貞操 (chasteté), tantôt remplacé par *shojo* 処女, tantôt remplacé par *dōtei* 童貞<sup>10</sup>, mettant en évidence une absence de cadre de réflexion commun.

Afin de comprendre comment un tel débat naquit précocement, et comment celui-ci peut être situé dans l'évolution sociale et institutionnelle, dans le présent article, il sera d'abord proposé une analyse de la conception de la chasteté selon les auteurs, puis une interprétation de ces débats d'un point de vue juridique. Pour cela, l'analyse sera faite principalement à l'aide d'ouvrages et d'articles juridiques de la fin de Meiji jusqu'au début de l'ère Shōwa.

## 1. Élaboration d'un cadre de réflexion commun autour de la chasteté

La complexité, voire la confusion des auteurs dans l'usage du concept de chasteté nous posa rapidement un problème dans le cadre d'un travail de traduction des articles de *Seitō*. En effet, très vite, le mot *teisō* se révéla problématique faute d'équivalent en français, le mot, traduit principalement par « chasteté », devant être remplacé, selon les passages, par « virginité » pour respecter une cohérence d'ensemble. Ce travail fut d'autant plus périlleux que, par endroit, les auteures, elles-mêmes dans une confusion conceptuelle, revinrent plus tard pour corriger leur erreur.

Le débat commence avec un article d'Ikuta Hanayo, publié en septembre 1914 dans *Hankyō*<sup>11</sup>. Dans cet article, l'auteur explique qu'elle dut renoncer à sa chasteté pour subvenir aux besoins de son petit frère, et que ce choix était finalement inévitable, relevant de la « nature des choses ». Elle se réjouit plutôt d'avoir pris conscience du lien indissoluble pour les femmes

9. Sur la formation d'une nouvelle identité féminine à travers l'amour, la sexualité et le mariage, voir Suzuki (2010). Voir également l'article introductif du même dossier.

10. Aujourd'hui, *shojo* désigne une femme vierge alors que *dōtei* désigne la virginité de l'homme.

11. Ikuta Hanayo, 1914, « Taberu koto to teisō to » 食べることと貞操と (Manger et rester chaste), *Hankyō*, septembre 1914 (Orii 1991 : 13-18).

entre manger et rester chaste, puisque les femmes « ne peuvent détenir de patrimoine selon le système juridique en vigueur ». Yasuda Satsuki y répond avec un ton très ferme, se sentant presque insultée dans sa nature féminine<sup>12</sup> : pour elle, la chasteté a un sens bien plus large que la simple virginité, elle constitue l'intégrité féminine, la raison d'être des femmes. La chasteté n'est pas non plus la fidélité d'une femme mariée à son époux, cette fidélité – du moment où elle n'est pas soutenue par l'amour – n'étant qu'un camouflage d'une forme de prostitution qui garantirait à la femme sa propre subsistance.

Les premières pierres étant ainsi posées, Ikuta Hanayo revint sur la notion de chasteté, en précisant qu'elle signifiait, du moins dans son premier article, « virginité », en employant pour la première fois les termes *shojo* et *dôtei*<sup>13</sup>. Or, la virginité « n'a pas de propriétaire » ; la chasteté, elle, appartient à l'un et à l'autre dans un couple lié par l'amour. Ikuta Hanayo reste cependant peu convaincante quand elle dit assumer ce choix, avoir renoncé à sa virginité « en connaissance de cause », recourant simplement à son droit de disposer de son corps, et ce par amour pour son petit frère. Or, dans un autre passage, elle avoue que ce choix était en quelque sorte un « choix subi », puisque l'entière responsabilité reviendrait à la société qui ne lui en laissait pas d'autre. Pour Ikuta, l'amour est fondamental entre un homme et une femme, la chasteté en résulte naturellement tant qu'amour il y a. Ainsi, le sacrifice de la chasteté ne pourrait pas être utilisé comme un moyen de subsistance si une femme aime un homme, la prostitution étant un moyen de subsistance malheureux des femmes sans conjoint. Elle dissocie par conséquent la virginité de la chasteté d'une femme engagée dans une relation amoureuse ; enfin, selon elle, une femme sans conjoint n'est en

---

12. Yasuda Satsuki, 1914, « Ikiru koto to teisō to : *Hankyō* kugatsu gō “Taberu koto to teisō to” o yonde » 生きる事と貞操と——反響九月号「食べる事と貞操と」を読んで (Vivre et rester chaste : après lecture de « Manger et rester chaste » du numéro de septembre de *Hankyō*), *Seitō*, n° 4, vol. 4, décembre 1914 (Orii 1991 : 20-24).

13. Ici, les deux termes apparaissent en tant que synonymes, ce qui montre que les concepts d'aujourd'hui ne s'étaient pas encore imposés à l'époque. Nous pouvons à titre indicatif citer les définitions données dans le *Nihongo kokugo daijiten* 日本語国語大辞典 (Grand dictionnaire de la langue japonaise) : *shojo* désignait initialement les femmes célibataires, alors que *dôtei* désignait une personne n'ayant jamais eu de relation sexuelle.

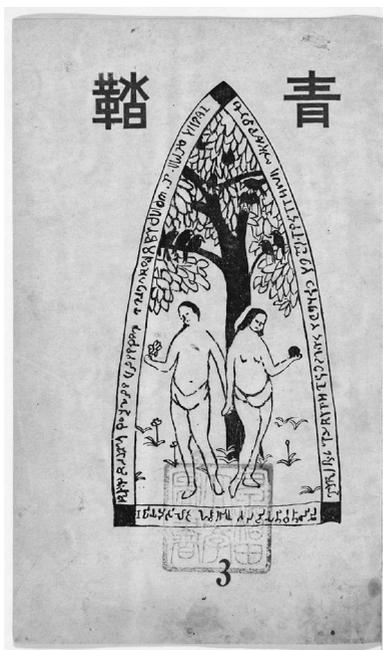


Fig. 1. Couverture de *Seitō*, numéro de mars 1913, avec un dessin d'Otake Kōkichi (Beniyoshi) 尾竹紅吉. Bibliothèque de l'université Waseda.



Fig. 2. Couverture de *Seitō*, numéro de novembre 1914, avec un dessin d'Okumura Hiroshi 奥村博. Bibliothèque de l'université Waseda.

aucun cas liée par une quelconque forme de chasteté, puisque la chasteté naît avec l'amour (Orii 1991 : 40).

Or c'est sur ce dernier point que les deux femmes sont en profond désaccord. Pour Yasuda, la chasteté est une « propriété essentielle à chacun » (Orii 1991 : 44)<sup>14</sup>, inhérente à chaque être humain depuis sa naissance, alors que pour Ikuta, la chasteté naît avec l'amour pour un homme, et se rapproche

14. Yasuda Satsuki, 1915, « Ome ni kakatta Ikuta Hanayo san ni tsuite » お目に懸つた生田花世さんに就いて (À propos de Mme Ikuta Hanayo que j'ai rencontrée), *Seitō*, n° 2, vol. 5, février 1915 (Orii 1991 : 43-48).

ainsi de la fidélité (Orii 1991 : 49)<sup>15</sup>. Par contre, toujours selon Ikuta, la virginité a une importance toute particulière, même si elle ne peut dépasser le poids de la vie, alors que pour Yasuda, la virginité fait partie de la chasteté, laquelle a un poids bien plus important que la vie (Orii 1991 : 52).

Itō Noe participe aux débats en commençant par critiquer la morale relative à la chasteté (*teisō*) qui établit qu'« une femme ne doit pas avoir deux partenaires dans sa vie », ou que « seule la chasteté de la femme doit être prise en considération », etc.<sup>16</sup>. Itō Noe reprend la pensée d'Ikuta Hanayo, pour qui la perte de la virginité est un drame en soi – en ce que la femme ne pourra plus faire un mariage heureux – mais en aucun cas un événement insurmontable. Or, Itō Noe pose ici une question fondamentale : pourquoi la virginité et la chasteté ont-elles une si grande importance aux yeux de la société ? « Pourquoi ne pourrions-nous pas nous marier si nous perdons notre virginité ? » (Orii 1991 : 63). « Tout serait différent si Mme Ikuta ne raisonnait pas en termes de bien et de mal, et ignorait ces valeurs » (Orii 1991 : 62), « il y a tant d'hommes qui perdent leur virginité avant le mariage, la docilité des filles m'exaspère » (Orii 1991 : 63).

Hiratsuka Raichō prit la parole à son tour en mars 1915, en se concentrant notamment sur la signification et sur la valeur de la virginité, *shojo*<sup>17</sup>. Pour elle, être vierge au mariage est une exigence purement masculine qui trouva un écho également du côté de la femme, chez qui le mariage est la principale garantie de subsistance. Ainsi, la morale, les pratiques, le droit et les institutions seraient-ils le fruit des désirs masculins (Orii 1991 : 67). Le problème pour Hiratsuka Raichō n'est pas la valeur de la virginité ; il faut se demander quand et comment nous devons la perdre (Orii 1991 : 69). Un mariage sans amour est contraire à la chasteté, tout comme un amour spirituel privé de plaisir charnel.

À partir de l'article de Hiratsuka Raichō, les débats se concentrèrent davantage sur la signification de la chasteté. Une série d'articles s'ensuivirent,

15. Ikuta Hanayo, 1915, « Futatabi dōtei no kachi ni tsuite. Yasuda Satsuki sama e » 再び童貞の価値について——安田臯月様へ (De nouveau sur la valeur de la virginité. À l'attention de Mme Yasuda Satsuki), *Hankyō*, février 1915 (Orii 1991 : 48-57).

16. Itō Noe, 1915, « Teisō ni tsuite no zakkan » 貞操に就いての雑感 (Diverses pensées sur la chasteté), *Seitō*, n° 2, vol. 5, février 1915 (Orii 1991 : 58-65).

17. Hiratsuka Raichō, 1915, « Shojo no shinka » 処女の真価 (La véritable valeur de la virginité), *Shinkōron*, mars 1915 (Orii 1991 : 65-71).

avec, entre autres, Ōsugi Sakae qui qualifia la chasteté et la sauvegarde de la virginité comme étant une exigence instinctive et sociale<sup>18</sup> ; et Harada (Yasuda) Satsuki qui, mariée entre-temps, revient sur la notion de la chasteté. Selon elle, celle-ci appartient à chacun et dépasse largement la simple considération sexuelle, puisque qu'il s'agit d'une exigence à la fois instinctive et rationnelle qui doit s'accomplir – et là, elle reprend les termes de Hiratsuka Raichō – quand le désir charnel et l'amour spirituel se rencontrent, pour les femmes comme pour les hommes<sup>19</sup>. À partir de ce texte, la chasteté masculine devient sérieusement l'un des sujets principaux du débat. Yosano Akiko apporte un point de vue nouveau au débat<sup>20</sup> : pour elle, la chasteté n'est pas une morale, mais ressemblerait plus à une sorte de richesse dont chaque être dispose en lui-même, et pour lui-même. En renonçant à sa chasteté (virginité), Ikuta se serait juste appauvrie de cette valeur, elle serait « morte du point de vue de la chasteté » (Orii 1991 : 92). Ce n'est en aucun cas le mari qui la possède, « les femmes étant désormais suffisamment fortes et intelligentes » (Orii 1991 : 93). Par contre, si l'homme trompe sa femme, « nous ne sommes plus devant un problème de chasteté, mais un problème d'amour. Alors que la chasteté représente une valeur absolue, l'amour, qui est une sorte de contrat entre deux individus, revêt une valeur relative. Si l'un viole son engagement, l'autre peut très bien abandonner ses propres engagements » (Orii 1991 : 93-94). Or, Yosano Akiko ne distingue pas véritablement la virginité d'une femme non mariée et la chasteté d'une femme mariée, ce qui rend complexe la compréhension de son texte.

Alors que, jusqu'à ce stade, le débat avait principalement été mené par des femmes, voyant la proportion que cela avait pris, des hommes saisirent leur plume à leur tour. Takashima Heizaburō 高島平三郎 (1865-1946) et

---

18. Ōsugi Sakae, 1915, « Shojo to teisō to shūchi to. Noe-san ni ataete katawara Bakazan o nonoshiru » 処女と貞操と羞恥と——野枝さんにと与へて傍らバ華山を罵る (La virginité, la chasteté et la pudeur. À l'attention de Noe, tout en insultant Bakazan), *Shinkōron*, avril 1915 (Orii 1991: 72-83).

19. Harada Satsuki, 1915, « Teisō no igi to seizon no kachi ni tsuite » 貞操の意義と生存の価値に就いて (Sur la signification de la chasteté et la valeur de la vie), *Shinkōron*, avril 1915 (Orii 1991 : 83-91).

20. Yosano Akiko 1915, « Teisō ni tsuite » 貞操に就いて (Sur la chasteté), *Fujo shinbun*, n° 783, 21 mai 1915 (Orii 1991 : 92-94).

Abe Isoo 安部磯雄 (1865-1949) apportèrent un point de vue masculin au débat, le premier en prônant la moralité de la chasteté, qui oblige au respect tant d'un point de vue individuel que social, voire étatique, à la fois pour les femmes et pour les hommes<sup>21</sup>, alors que selon le second – et ce en réponse implicite à Yosano Akiko –, la chasteté est toute relative, naissant du moment où il y a un sentiment d'amour<sup>22</sup>. Le débat continua un moment, animé par différents auteurs hommes et femmes qui s'accordèrent au moins sur un point : la chasteté masculine existe bel et bien, même si, pour certains, elle n'est pas de la même nature que la chasteté féminine.

Le dernier article qui attire notre attention est celui de Hiratsuka Raichō, qui apporte une sorte de conclusion à ce débat<sup>23</sup>. En pointant du doigt la naissance d'une nouvelle morale de la chasteté, Hiratsuka Raichō définit l'ancienne morale sous trois formes, exclusivement féminines : la virginité (*shojo*) ou la pureté absolue (*zettaiteki junketsu* 絶対的純潔) pour les femmes avant le mariage ; la chasteté (*teisō*) pour les femmes mariées ; et le veuvage définitif pour les veuves. Selon elle, ces règles sont le fruit d'une longue évolution sociale, et d'un esclavagisme sexuel de la femme. Pour ce qui est de la chasteté des femmes mariées, Hiratsuka avance qu'elle n'est en général pas le résultat d'un amour chez la femme, mais plus d'une peur de sanction sociale qui aurait pour conséquence d'ôter à la femme la possibilité de survie. Chez l'homme, la violation de la chasteté par son épouse serait perçue avant tout comme un vol, puisque la chasteté lui appartient de plein droit. Partant de ce constat, selon Hiratsuka, une nouvelle morale serait sur le point de naître. Désormais, les femmes dites « chastes », qui vivent sans amour avec leur mari, violeraient au contraire cette nouvelle morale, puisque la véritable chasteté n'existe pas sans véritable amour. Elle conclut par un appel aux femmes à imposer cette nouvelle valeur de la chasteté aux hommes grâce à leur pouvoir décisionnel, en choisissant désormais un

---

21. Takashima Heizaburō, 1915, « Teisō ni tsuite » 貞操に就いて (Sur la chasteté), *Fujo shinbun*, n° 784 et 786, 28 mai et 11 juin 1915 (Orii 1991 : 95-100).

22. Abe Isoo, 1915, « Watashi no teisōkan » 私の貞操観 (Ma vision de la chasteté), *Fujo shinbun*, n° 787, 18 juin 1915 (Orii 1991 : 101-103).

23. Hiratsuka Raichō, 1916, « Sabetsu-teki sei dōtoku ni tsuite » 差別的性道徳に就いて (Sur la morale sexuelle de nature discriminatoire), *Fujin kōron*, vol. 1, n° 10, octobre 1916 (Orii 1991 : 122-130).

homme pour ses valeurs, et non pour sa fortune ou pour son statut social, ce qui ferait évoluer la société.

Le débat sur la chasteté prit ainsi fin, en laissant derrière lui un réel problème de conscience auquel droit et institution durent répondre. L'évolution et la nouvelle définition des mots tels que *teisō* et *shojo* s'imposèrent ainsi au fil du temps, donnant un bel exemple de formation d'un cadre de réflexion commun.

## 2. La chasteté, un droit de la personnalité

À l'image d'Itō Noe qui cria « à bas les coutumes » (*shūzoku daba* 習俗打破) (Orii 1991 : 65), les femmes de *Seitō* s'accordèrent à dire que la société devait évoluer, que les institutions devaient changer, en faveur d'un mariage monogamique issu d'un amour réciproque<sup>24</sup>. Le droit fut alors souvent tenu pour responsable<sup>25</sup>. Cette position rencontra nombre de critiques, tant de la part des partisans de l'institution de l'*ie* 家 du Code civil que des militant(e)s de la Société de tempérance des femmes chrétiennes du Japon (Nihon kirisutokyō fujin kyōfūkai 日本キリスト教婦人矯風会) pour qui la monogamie devait être respectée dans l'intérêt de l'État (Iwabuchi 1998 : 313). Or, l'important fut avant tout de saisir le sens de la chasteté. En effet, les mots *teisō* et *shojo* avaient une grande diversité de sens. Par exemple, dans certaines régions, *shojo* désignait tout simplement les filles célibataires – qu'elles soient vierges ou non –, tandis que *teisō* pouvait se limiter au temps d'un mariage, la chasteté n'étant exigée ni avant, ni après (Muta 2009 : 224).

---

24. Voir les articles de Christine Lévy, de Marion Saucion et d'Ōta Tomomi dans ce dossier. Sur la notion de *ren.ai* 恋愛, voir Butel (2011).

25. Cela dit, nous pouvons constater que l'institution de l'*ie* 家 (maison) était devenue un symbole de l'inégalité, à tel point qu'elle pût être mal interprétée. À titre d'exemple, Ikuta Hanayo critique l'interdiction aux femmes de posséder (*shoyū* 所有) tout bien (Ikuta 1914, cf. Orii 1991 : 17). Cette assertion n'est pas tout à fait juste, dans la mesure où les femmes, comme les hommes, possédaient leur patrimoine qu'elles soient mariées ou non, l'incapacité de la femme mariée ne touchant que la gestion des biens. Voir Konuma (2011).

Or, comment ce concept, qui relève principalement de la morale, s'infiltra-t-il dans le domaine juridique ? Comment le droit incorpora-t-il en son sein des valeurs à la base relevant de la morale ?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire d'analyser le droit civil, notamment les dispositions relatives au mariage et au divorce, afin de décrire le contexte dans lequel le débat est né, ainsi que les évolutions législatives et judiciaires qui s'ensuivirent. Le point de départ est incontestablement le Code civil. Entrées en application en 1898, et jusqu'à leur suppression en 1946, les dispositions relatives à la famille figuraient dans le quatrième livre (sur la parenté, *shinzoku* 親族) et le cinquième livre (sur la succession, *sōzoku* 相続), les deux livres constituant le droit des statuts (*mibunhō* 身分法)<sup>26</sup>. Trois points seront successivement abordés : la définition de la chasteté, le poids de la virginité et la chasteté masculine.

### a. La définition de la chasteté

Ume Kenjirō 梅謙次郎 (1860-1910), l'un des rédacteurs du Code, commenta dans un ouvrage, article par article, les dispositions du Code. Cet ouvrage constitue une base précieuse pour contextualiser et interpréter les dispositions. Ici, le mot *teisō* apparaît à deux reprises, non dans les dispositions du Code, mais dans les commentaires d'Ume Kenjirō sur les effets du mariage (Ume 1901 : 142-144) :

« Les effets du mariage relèvent essentiellement du domaine de la morale : il s'agit par exemple du respect de la chasteté (*teisō*) tant par l'homme que par la femme ; du respect de l'obligation d'entraide ; ou de l'obligation pour l'homme de protéger la femme, et l'obligation pour la femme de respecter l'homme. Certes, selon les pays, les devoirs moraux se trouvent incorporés dans le droit. Pour ma part, je suis convaincu que cela n'est pas approprié, même si la violation de certains devoirs doit juridiquement être sanctionnée : en cas de violation de la chasteté (*teisō*) par l'épouse, non seulement le droit pénal la condamnerait, mais sur le plan civil aussi, puisque l'époux pourrait demander le divorce. Ainsi, si l'épouse causait du tort à l'époux, elle devrait le dédommager. Les époux ont l'obligation de vie commune

---

26. Depuis la grande réforme d'après-guerre qui supprima l'ensemble des règles relatives au statut individuel au sein de l'*ie*, ces deux livres sont connus sous la dénomination commune du droit de la famille (*kazokuhō* 家族法).

(article 789), une obligation qui résulte du devoir d'entraide ; ils ont également l'obligation réciproque de subvenir aux besoins de l'autre conjoint (article 790) ; ou encore, l'époux, en ce qu'il doit à l'épouse sa protection, devient tuteur de son épouse mineure (article 791), et l'épouse, en ce qu'elle doit respect à l'époux, est dans l'obligation de recueillir son accord pour accomplir tout acte juridique (article 14). Ces devoirs sont certes formulés dans le présent code, mais je considère qu'il n'est pas nécessaire d'intégrer d'autres devoirs moraux dans le domaine juridique. »

Comme ce passage le montre clairement, le mot *teisō* est utilisé pour désigner la chasteté, au sens de fidélité, au sein du mariage. La chasteté est donc un des engagements matrimoniaux, elle est sanctionnée par un divorce en cas de violation, du moins en cas d'adultère féminin. Notons que ce divorce pour adultère (*kantsū* 姦通) figurait parmi les dispositions relatives au divorce judiciaire, la règle de base étant le divorce par consentement mutuel, une procédure moins lourde, nécessitant une simple déclaration de divorce à la mairie. En cas de désaccord, les juges étaient donc saisis pour dire si le divorce pouvait être prononcé. Pour cela, ils se référaient aux motifs du divorce énumérés exhaustivement dans l'article 813<sup>27</sup>. Cela laissait finalement très peu de marge aux juges, même si le mariage présentait des signes de faillite.

Dans le cadre du divorce judiciaire, le Code civil sanctionnait l'adultère féminin plus sévèrement que l'adultère masculin (article 813) : un époux trompé pouvait demander le divorce simplement du fait de la violation de la chasteté par son épouse, alors qu'une épouse trompée ne pouvait demander le divorce que si son époux avait été condamné pénalement pour « relations malsaines » (*kan.inzai* 姦淫罪). Ces relations dites malsaines, au nombre de trois, comptaient le viol, la relation avec mineure de moins de treize ans et la relation adultérine avec une femme mariée (Code pénal,

---

27. Outre la violation de la chasteté de l'épouse, ou la condamnation pour « relation malsaine » de l'époux, le Code prévoyait comme motifs de divorce la polygamie, la condamnation du conjoint à une peine supérieure à trois ans d'emprisonnement, la maltraitance des beaux-parents, la maltraitance par les beaux-parents, l'abandon du conjoint, la disparition de plus de trois ans et l'annulation ou la dissolution des liens d'adoption lorsque le mari était à la fois marié avec la fille héritière et adopté par ses beaux-parents (*muko yōshi* 婿養子). Ces motifs se référaient donc à une existence de faute d'un des conjoints (divorce pour faute ou divorce-sanction), un simple constat de faillite (divorce-faillite) ne suffisant pas en cas de désaccord des époux.

article 183). L'exigence d'une condamnation pénale et d'une circonstance aggravante pour le cas de l'adultère masculin limitait de fait considérablement l'obligation de chasteté chez l'homme.

Ainsi, la chasteté semble bien délimitée dans le Code civil : il s'agit d'une exigence purement conjugale et inégalitaire entre époux. Cependant, exceptionnellement, la chasteté pouvait s'imposer au-delà du mariage. C'est le cas de l'interdiction de se remarier avec le partenaire adultérin en cas de divorce judiciaire pour adultère (article 768). L'amour, tant encouragé par les femmes de *Seitō*, et placé au centre de la nouvelle morale de la chasteté, étant en l'occurrence sanctionné au nom de la chasteté, comprise dans le sens de la fidélité.

Malgré cette interprétation restreinte du devoir de chasteté sur le plan législatif, le mot *teisō* continuera à revêtir différentes significations. Dans l'un des rares ouvrages juridiques d'avant-guerre portant sur la chasteté, Ōsawa Ichiroku 大澤一六 (1886- ?), avocat, commence son analyse en pointant du doigt la complexité du concept de chasteté. L'auteur effectua pour cela un sondage auprès des étudiantes de l'université, en leur demandant ce que signifiait pour elles le mot *teisō*. Il recueillit alors plusieurs réponses : il s'agit de « protéger la virginité », de « rester fidèle à son époux, sans avoir de relation sexuelle avec un autre homme », ou encore de « rester chaste après le décès de son époux, sans céder à d'éventuelles tentations », etc. (Ōsawa 1934 : 10). Ces interprétations montrent que la notion de la chasteté peut porter sur une période indéfinie pour certains, dépassant largement le cadre du mariage, alors que pour d'autres, il s'agirait d'une règle régissant le mariage. La chasteté a donc à la fois une portée sur le plan juridique, mais aussi sur le plan de la morale, les deux n'étant pas toujours en parfait accord, comme le révèle de façon éloquente ce sondage.

L'auteur tente néanmoins de proposer une définition de la chasteté :

« La chasteté (*teisō*) est un droit de la personnalité (*jinkaku-ken* 人格權) que détient toute femme dans le domaine de la sexualité, afin de se protéger fermement et de rester propriétaire d'un corps et d'une âme inviolés. Par conséquent, elle est sujette à une obligation de ne pas s'engager simultanément auprès de plusieurs hommes, du moment où elle se donne à un homme. Ce droit et cette obligation constituent, ensemble, la base des relations conjugales, et par conséquent, des dispositions juridiques. » (Ōsawa 1934 : 17).

Il faut noter que la chasteté est ici qualifiée de droit de la personnalité, soit un droit inhérent à tout être humain, inaliénable, relatif à l'intégrité physique<sup>28</sup>. Or, en analysant le contenu de ce droit, nous nous rendons rapidement compte que ce n'est qu'en apparence qu'il est question de protection de la femme. En effet, il met en avant un droit de la femme de rester chaste (qui est une forme de liberté décisionnelle) sans pour autant couvrir l'aspect négatif de ce droit, celui de ne pas rester chaste par exemple, un droit qui va de la naissance jusqu'à la mort, alors que l'obligation, elle, se limite à un temps précis, celui d'un engagement conjugal.

### b. Le poids de la virginité

La virginité ou l'absence de celle-ci ne faisait en aucun cas l'objet d'une disposition, tant pour la conclusion que pour l'annulation ou la dissolution du mariage. Pour autant, pourrait-on en conclure qu'elle fut dépourvue de toute valeur juridique ? En revisitant les décisions judiciaires de Taishō et du début de Shōwa, nous nous rendons rapidement compte que la virginité continuait à avoir une certaine portée sociale, ce qui donne une dimension bien réelle aux débats de *Seitō*. L'ouvrage de Yamaguchi Yohachirō, avocat, est extrêmement révélateur : il propose un recueil de décisions judiciaires relatives à la chasteté des femmes (Yamaguchi 1936). Comment les juges rendaient-ils leur décision en marge de dispositions législatives ? Nous pouvons percevoir la position protectrice des juges, notamment à travers deux affaires où il fut question de monnayer la valeur de la chasteté.

La première affaire concerne une promesse de mariage annulée par l'homme alors que les deux ex-fiancés avaient eu des rapports sexuels (Yamaguchi 1936 : 311-319). La femme, s'estimant avoir été violée dans sa chasteté, porte plainte, alors que l'homme avance la non violation de la chasteté puisque la femme n'était pas vierge au moment des faits. La question se posa en ces termes : une promesse de mariage non tenue par

---

28. À la même période, Yamaguchi Yohachirō 山口與八郎 propose pour sa part une définition du droit de la personnalité : il s'agit d'un droit « inhérent à la vie humaine », l'homme, « tant qu'il est en vie, ayant un honneur et une confiance à sauvegarder, et de ce fait, détenant une dignité. [...] Même si l'on n'est plus vierge, chaque être dispose d'une dignité en ce qui concerne sa chasteté. » (Yamaguchi 1936 : 309).

l'homme, alors que le mariage fut en soi consommé, est-elle de nature à sanctionner celui-ci pour violation de la chasteté, même si l'ex-fiancée n'était plus vierge au moment des faits ? Autrement dit, la femme peut-elle prétendre à la violation de son droit de chasteté alors qu'elle avait déjà perdu sa virginité ? L'affaire fut traitée par le tribunal de district de Yokohama qui rendit son jugement le 17 août 1930. Les juges, en formulant ainsi leur motif, donnèrent gain de cause à la femme : « même si la femme n'était plus vierge, cela ne lui ôte pas pour autant le droit d'être dédommée, bien que cette donnée puisse influencer le montant du dédommagement ». Il en ressort que la chasteté a été définie par les juges, du moins dans le cadre de cette affaire, comme étant un droit de la femme à rester fidèle à un homme dans le cadre d'un mariage. En précisant ainsi la notion de la chasteté, les juges restèrent dans la conception du Code civil et écartèrent la définition avancée par l'ex-fiancé, pour qui la chasteté était l'équivalent de virginité. Or, le point particulièrement intéressant est que la valeur de la chasteté dépendait de la virginité et de l'âge de la femme. En tenant compte de ces deux éléments – la femme avait vingt-quatre ans au moment des faits –, les juges fixèrent le montant des dommages-intérêts à 500 yens<sup>29</sup>.

Cette position est également partagée dans une autre affaire rendue par la cour d'appel d'Osaka (date inconnue). En l'espèce, une serveuse de café avait partagé la vie d'un fils issu d'une famille riche, avec qui elle eut une promesse de mariage. Or, ce dernier mit fin à cette relation en septembre 1927. À la demande de dédommagement, l'ex-fiancé avança l'absence de chasteté de la femme du fait de la nature de son travail et de nombreuses relations qu'elle avait eues avec d'autres hommes. Or, en l'absence de preuve, les juges donnèrent gain de cause à l'ex-fiancée et condamnèrent l'ex-fiancé à 700 yens de dommages-intérêts (Yamaguchi 1936 : 349-358).

En citant ces affaires, Yamaguchi conclut que les femmes non vierges, ou encore les femmes réputées pour leurs mœurs légères, ont également le droit d'invoquer leur chasteté, bien que la valeur de celle-ci dépende de différents critères tels que la virginité. Malgré ce constat, les explications de Yamaguchi peuvent paraître déplacées par endroit, reflétant bien l'état

---

29. Selon l'indice des prix à la consommation, le montant équivaut à environ 900 000 yens aujourd'hui, soit 9 000 euros.

d'esprit de certains juristes pour qui la virginité restait un élément central, et la chasteté de la femme la propriété de l'homme :

« Pour déterminer la valeur [de la chasteté], il est fréquent que la virginité et la non-virginité créent une différence, puisque la valeur d'un objet n'est en aucun cas égale selon son âge. En effet, à moins qu'il s'agisse d'une antiquité, un vieil objet est, en principe, d'une moindre valeur qu'un nouvel objet. La règle est particulièrement vraie pour ce qui est de la chasteté. Toutefois, dans ce cas, la chasteté garde une valeur, même si elle en est réduite. » (Yamaguchi 1936 : 310).

### c. La chasteté masculine

Enfin, un dernier point du débat attire notre attention. Il s'agit de l'égalité des sexes dans la chasteté et de la protection de la femme au sein du mariage. En plein milieu du débat, précisément le 26 janvier 1915, un arrêt historique fut rendu par la Haute Cour de justice. Cet arrêt est qualifié de révolutionnaire du point de vue jurisprudentiel et du droit de la famille, mais aussi fondateur du point de vue de la sociologie juridique, puisqu'il prit clairement position en faveur de la protection d'une épouse de fait – c'est-à-dire mariée socialement à un homme sans que le mariage ne soit déclaré juridiquement à la mairie –, abandonnée sans raison valable par son mari. Ainsi, au mariage de fait (*naien* 内縁) fut appliquée la théorie du « semi-mariage » (*junkon* 準婚) afin d'assurer certaines protections en cas de rupture abusive des liens (Seizelet 2001). Même si la question ne concerne pas directement la chasteté, cet arrêt reflète bien la tendance de l'époque, soit la protection de la partie faible par les juges et la prise en considération de la réalité sociale pour ne pas rester enfermé dans une interprétation exégétique des dispositions législatives.

Par ailleurs, dans le monde des juristes, un débat sur l'adultère avait éclaté dix ans après l'élaboration du Code civil, mettant notamment à contribution les magistrats. Le débat fut lancé en 1908, suite à un article d'Ogawa Shigejirō 小河滋次郎 (1864-1925), spécialiste de la politique sociale, qui remettait en cause la différence de traitement des adultères féminin et masculin. Ogawa critiquait l'article 183 du Code pénal comme étant une injustice pour les femmes, et soutenait qu'il fallait soit sanctionner de la même façon l'adultère masculin, soit supprimer complètement la sanction pour adultère. À ces propos, Katō Hiroyuki 加藤弘之 (1836-1916) réagit pour proposer d'introduire la même sanction aux hommes car, selon

lui, l'adultère féminin devant être sanctionné à tout prix pour garantir la transmission du sang, sa suppression n'était pas envisageable (Katō 1915). Le débat se poursuivit dans le *Hōritsu shinbun* 法律新聞 (Journal du droit), notamment par les magistrats autour de l'interprétation de l'article 813 (Murakami 2003 : 164-177). Même si ce débat n'eut pas de suite sur le plan législatif<sup>30</sup>, il eut le mérite de lancer une réflexion chez les juristes sur l'égalité sexuelle dans la chasteté, et ce peu de temps avant notre débat autour de *Seitō*.

Il a fallu attendre un arrêt de 1927 pour voir la chasteté masculine prendre une réelle place parmi les engagements matrimoniaux. Cet arrêt doit être placé dans son contexte : un an plus tôt, la Commission provisoire de réforme législative<sup>31</sup> s'était réunie autour de la question de la chasteté masculine, ce qui aboutit à un projet de modification du Code civil, qui introduisit une plus grande obligation de chasteté chez l'homme dans le cadre du mariage. Cette commission proposait de modifier l'article 813 relatif au divorce judiciaire : le divorce serait désormais possible sans passer par une condamnation pénale, en présence d'une « mauvaise conduite extrême (*ichijirushiku fuyōseki naru toki* 著シク不行跡ナルトキ) du mari<sup>32</sup> ». Sans introduire une parfaite égalité, cette proposition tentait d'atténuer l'inégalité sexuelle dans l'exigence de la chasteté au sein du mariage.

La tentative de réforme ayant échoué, ce sont les juges qui se mobilisèrent pour reconnaître la chasteté masculine. L'affaire concernait un homme qui avait abandonné son épouse au profit d'une autre femme, alors que trois enfants étaient nés du mariage. La mère de l'épouse confia à un tiers la mission d'obtenir de l'homme et de sa maîtresse des dommages-intérêts ainsi que des frais d'éducation des enfants, en les menaçant de

---

30. Critiquer les dispositions législatives relatives au mariage ou au divorce était assimilé à des critiques institutionnelles, et pouvait provoquer une condamnation pour blâme de la part des autorités publiques (Toshitani 1982 : 294-295).

31. Cette commission fut initialement formée pour renforcer l'institution familiale. Pourtant, elle finit par céder devant l'élan démocratique de Taishō, en faveur d'une autorité patriarcale moins rigide et de l'égalité des membres au sein de la famille.

32. Cette formule n'indique pas clairement si l'adultère en fait partie. En laissant une marge de manœuvre, tout en conservant une inégalité sexuelle, elle permettait un compromis.

porter plainte pour adultère. Or, c'est le mari et sa maîtresse qui portèrent plainte contre ce tiers pour chantage, lequel fut condamné en première instance et en appel. Saisie de cette affaire, la Haute Cour de justice rendit un arrêt le 17 mai 1927, dans lequel elle innocenta ce tiers en reconnaissant que l'épouse avait effectivement droit à des frais d'éducation et rejeta la qualification de chantage. Et pour cela, la Cour précisa :

« L'épouse a certes l'obligation de rester chaste, mais l'époux est également tenu par cette obligation. Même si l'article 813 al. 3 du Code civil ne fait pas de l'adultère de l'époux l'un des motifs de divorce, même si l'article 183 du Code pénal ne sanctionne pas l'adultère masculin, ces dispositions, résultant principalement d'une politique législative particulière issue d'anciennes coutumes, ne peuvent pas empêcher l'épouse d'exiger sur le plan du droit civil la chasteté à son mari. » (Toshitani 1982 : 302).

## Conclusion

Ainsi, la chasteté, dessinée initialement comme une obligation conjugale à caractère inégalitaire, devint progressivement une obligation également masculine. Cette définition se rapproche de celle d'Ikuta Hanayo, pour qui la chasteté accompagne la vie du couple, à la différence près que le point de départ n'est pas le mariage mais l'amour. Simultanément, la chasteté est devenue un droit de la personnalité<sup>33</sup>, qui ne dépend pas de la virginité ni du mariage, puisqu'il est reconnu à chaque être le temps de sa vie. Nous pouvons retrouver cette dernière définition dans les propos de Yasuda Satsuki, pour qui la chasteté est inhérente à chaque être, dès sa naissance, jusqu'à sa mort. Il est difficile de dire l'impact réel du débat relatif à la chasteté sur ces différentes évolutions juridiques. Or, le fait est que les femmes de *Seitō* avaient pressenti l'évolution du concept de la chasteté, conçu initialement comme un devoir inégalitaire, vers un devoir commun aux époux, puis vers un droit de la personnalité. Notons par ailleurs que l'ère Taishō avait ouvert de nouvelles perspectives en termes d'études juridiques, avec l'introduction

---

33. Voir Kuriu (1929), en particulier son sixième chapitre, « Teisō no shihōteki hogo » 貞操の私法的保護 (La protection en droit privé de la chasteté).

de la libre science du droit, du droit marxiste et de la sociologie du droit<sup>34</sup>. Ainsi l'époque était-elle propice à de nouvelles interprétations du droit, la méthode exégétique étant à bout de souffle<sup>35</sup>.

En ce qui concerne la chasteté, il semble important de distinguer deux aspects : une exigence morale, et une exigence juridique. Le système juridique présentait certes des inégalités sexuelles. Pourtant, les rédacteurs du Code civil, dont notamment Ume Kenjirō, regrettaient cette inégalité avant même son application. Pour Ume, il était évident que la chasteté était un devoir réciproque entre époux, un devoir moral, qui n'avait pas lieu d'être formulé en tant que règle de droit. Le droit devait, selon lui, se concentrer sur les conséquences de ce devoir, soit l'adultère, qui devait être sanctionné sévèrement tant pour la femme que pour l'homme. Or, si le droit a entretenu une inégalité sexuelle, c'est pour des raisons d'ordre coutumier qui laissent « de graves injustices en écartant l'époux de ce devoir alors que la pratique des concubines (*mekake* 妾) n'a plus lieu d'être dans une société évoluée comme en Occident ». Il poursuit : « je suis convaincu qu'une telle injustice est vouée à disparaître dans un avenir proche » (Ume 1901 : 216).

Il a fallu attendre la grande réforme du Code civil de 1946 pour voir les vœux d'Ume exhaussés. Il n'en demeure pas moins qu'en dissociant droit et morale, les juristes n'ont pas véritablement simplifié les choses. En effet, cela leur permit de maintenir une inégalité juridique, en reléguant à la morale le soin d'introduire une égalité sexuelle. Or, c'est précisément la subsistance de cette « ancienne morale » que critiquèrent les femmes de *Seitō*, conscientes que son évolution ne dépendait que de l'éveil des femmes.

---

34. Suehiro Izutarō 末広巖太郎 (1888-1951) est considéré comme le père de la sociologie du droit au Japon. Dès les années vingt, il se réfère à la théorie d'Eugen Ehrlich, la « loi de vie », selon laquelle les normes juridiques ne sont pas toujours en adéquation avec les règles de la vie sociale.

35. Cette méthode, préconisée au XIX<sup>e</sup> siècle en France, consistait à interpréter le droit en se référant à l'esprit du texte, représenté dans la volonté des législateurs.

## Bibliographie

**BUTEL Jean-Michel 2011**

« Des couples aimants pour une nation moderne : un nouveau modèle familial dans le Japon de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », in GALAN Christian et LOZERAND Emmanuel (dir.), *La Famille japonaise moderne (1868-1926). Discours et débats*, Arles, Philipps Picquier, pp. 361-378.

**DODANE Claire 2000**

*Yosano Akiko, poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*, Paris, POF.

**GALAN Christian**

**& LOZERAND Emmanuel (dir.) 2011**  
*La Famille japonaise moderne (1868-1926). Discours et débats*, Arles, Philipps Picquier.

**IWABUCHI Hiroko 岩淵宏子 1998**

« Sekushuaritī no seijigaku e no chōsen »  
セクシュアリティの政治学への挑戦  
(Défi dans les études politiques de la sexualité), in Shin-feminizumu hihyō no kai 新・フェミニズム批評の会 (Association pour une nouvelle critique féministe) (éd.), *Seitō o yomu 『青鞥』を読む* (Lire *Seitō*), Tokyo, Gakugei shorin 學藝書林, pp. 305-331.

**KATŌ Hiroyuki 加藤弘之 1915**

« Kantsū ni tsuite » 姦通二付テ (À propos de l'adultère), *Hōgaku kyōkai zasshi* 法学協会雑誌 (Revue de l'association du Droit), 26 (1) : 1-6.

**KONUMA Isabelle 2011**

« Le statut juridique de la femme mariée pendant l'ère Meiji : inégalité, protection et reconnaissance », in GALAN Ch. et LOZERAND E., *op. cit.*, pp. 391-409.

**KURIU Takeo 栗生武夫 1929**

*Jinkakuken-hō no hattatsu* 人格権法の発達 (Évolution du droit de la personnalité), Tokyo, Kōbundō shobō 弘文堂書房.

**MURAKAMI Kazuhiro 村上博 2003**

*Nihon kindai kon.in hōshiron* 日本近代婚姻法史論 (Histoire du droit matrimonial moderne au Japon), Kyoto, Hōritsu bunkasha 法律文化社.

**MUTA Kazue 牟田和恵 2009**

« Senryaku to shite no onna : Meiji, Taishō no "onna no gensetsu" o megutte » 戦略としての女——明治・大正の「女の言説」を巡って (La femme en tant que stratégie : autour des « paroles des femmes » de Meiji et Taishō), in AMANO Masako 天野正子 *et alii* (dir.), *Shinpen Nihon no feminizumu* 新編 日本のフェミニズム (Le féminisme au Japon [Nouvelle édition]), vol. 3, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, pp. 211-230.

**ORII Miyako 折井美耶子 1991**

*Sei to ai o meguru ronsō*  
性と愛をめぐる論争 (Débats sur le sexe et l'amour), Tokyo, Domesu shuppan ドメス出版.

**ŌSAWA Ichiroku 大澤一六 1934**

*Teisō no hōritsu 貞操の法律* (Le droit de la chasteté), Tokyo, Daikyōsha 大京社.

**SEIZELET Eric 2001**

« *Contra legem* ou *para legem* ?  
La coutume de l'union matrimoniale de fait en droit japonais avant 1945 », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 23 : 109-124.

**SUZUKI Michiko 2010**

*Becoming Modern Women. Love and Female Identity in Prewar Japanese Literature and Culture*, Stanford, Stanford University Press.

**TOSHITANI Nobuyoshi 利谷信義 1982**

« Danshi teisō gimu ronsō » 男子貞操義務論争 (Le débat sur l'obligation de chasteté masculine), in KATŌ Ichirō 加藤一郎 (dir.), *Minpō-gaku no rekishi to kadai 民法学の歴史と課題* (L'histoire et les problèmes du droit civil), Tokyo, Tokyo daigaku shuppankai 東京大学出版会.

**UME Kenjirō 梅謙次郎 1901**

*Minpō yōgi 民法要義* (Commentaires du Code civil), vol. 4, Tokyo, Wafutsu hōritsu gakkō 和仏法律学校.

**YAMAGUCHI Yohachirō 山口與八郎 1936**

*Teisō mondai to saiban 貞操問題と裁判* (La chasteté et les procès), Tokyo, Meiji daigaku shuppanbu 明治大学出版部.

# Chronologie interne à *Seitō*

Établie par Christine LÉVY

Les textes suivis d'un astérisque \* sont traduits en français et sont à paraître.

## 1911 Première année de *Seitō*

- mars** Ikuta Chōkō, traducteur de Nietzsche, encourage Hiratsuka Haru (*infra* Raichō) à créer une revue littéraire féminine.
- 30 mai** Hiratsuka Raichō et Yasumochi Yoshi impriment secrètement les statuts de l'association Seitōsha dans la résidence pour étudiantes de l'École supérieure de jeunes filles Joshi daigakkō (Raichō avait été exclue de l'association des anciennes élèves Ōfūkai).
- 1<sup>er</sup> juin** Les fondatrices de Seitōsha, Nakano Hatsu, Yasumochi Yoshi, Kiuchi Tei, Hiratsuka Raichō et Mozume Kazu se réunissent chez cette dernière.
- 6 juin** Raichō rend visite à la poétesse Yosano Akiko pour lui demander une contribution pour le premier numéro de la revue.
- 21 juin** La parution de *Seitō* est annoncée dans la presse : *Yomiuri shinbun*, *Tōkyō Asahi shinbun*, *Kokumin shinbun*.
- 7 août** Raichō demande à Naganuma Chieko de concevoir la couverture de *Seitō*.
- sept.** Parution du premier numéro de *Seitō* tiré à 1 000 exemplaires, avec le poème de Yosano Akiko *Sozorogoto* (Flânerie) et le Manifeste de Hiratsuka Raichō « À l'origine, la femme était le soleil\* ». Seitōsha compte alors 30 membres, dont 7 membres bienfaitrices, des femmes connues dans le milieu littéraire.
- Première représentation d'*Une Maison de poupée* d'Ibsen avec Matsui Sumako dans le rôle de Nora, à l'université Waseda.
- oct.** Le second numéro comprend des articles sur la pièce d'Ibsen, *Hedda Gabler*.

## 1912 Seconde année de *Seitō*

- jan.** Parution du supplément spécial sur Nora, l'héroïne d'*Une Maison de poupée*.
- fév.** *Seitōsha* compte 56 membres.
- mars** Parution chez l'éditeur Hakubunkan du recueil de douze nouvelles (*Keishū shōsetsu jūnihen*) écrites par des membres de *Seitōsha*, sous la direction d'Okada Yachiyo.
- avril** Numéro consacré aux romans (nouvelles).  
Première interdiction de vente de *Seitō* qui contient la nouvelle *La Lettre\** d'Araki Iku.  
Première réunion du groupe d'études de *Seitō*, avec des conférenciers invités.
- mai** La pièce de Sudermann, *Magda* (*Kokyō*, pays natal en japonais), jouée par la troupe de Bungei kyōkai, est interdite de représentation pour atteinte morale à la famille.  
*Yomiuri shinbun* publie une série de 25 articles sur la « femme nouvelle ».
- juin** Un dossier spécial est consacré à *Magda* dans *Seitō*.
- juil.** Affaires dites « Goshiki no sake » (cocktail aux cinq couleurs) et « Yoshiwara tōrō » (visite au quartier de plaisir de Yoshiwara) : des articles à sensation attaquent les « femmes nouvelles ».
- août** *Seitō* publie la correspondance intime entre Hiratsuka Raichō et Otake Kōkichi (Beniyoshi).
- sept.** Adhésion d'Itō Noe.

- oct.** Premier anniversaire de *Seitō*, fêté à Uguisudani. Le tirage est passé à 3 000 exemplaires.  
Raichō publie un article dans lequel Higuchi Ichiyō est qualifiée de femme « ancienne ».  
*Tōkyō nichinichi shinbun* publie six articles intitulés « Atarashigarū onna » (Les femmes qui se veulent nouvelles).  
Articles sur la femme nouvelle également dans la revue *Shinchō*.
- nov.** Itō Noe commence à aider au travail éditorial de *Seitō*.

## 1913 Troisième année de *Seitō*

- jan.** Raichō commence à traduire Ellen Key.  
Premier supplément spécial de *Seitō* sur les femmes nouvelles et la question féminine.  
Raichō publie dans *Chūō kōron* « Watashi wa atarashii onna de aru » (Je suis une femme nouvelle) pour son numéro spécial consacré aux femmes nouvelles. Certains des articles sont traduits en anglais pour le *Japan Times*.
- fév.** Projet de la création d'un groupe d'étude littéraire au sein de *Seitō*.
- 15 fév.** La première conférence publique de *Seitōsha*. Raichō ouvre la séance, suivie des conférences successives d'Itō Noe, Ikuta Chōkō, Iwano Hōmei.

Parution du premier recueil de romans *Seitō shōsetsu-shū dai ichi* publié par Seitōsha. La majorité des œuvres traite du conflit dans les rapports entre les hommes et les femmes.

Le projet était de publier une fois par an ce type de recueil, mais il ne connut pas de suite.

Interdiction du second numéro consacré aux femmes nouvelles et à la question féminine, dans lequel figure l'article de la socialiste Fukuda Hideko « Solution à la question féminine\* ».

**mars** Nishikawa Fumiko, Miyazaki Teruko, Kimura Komako créent la Nouvelle association de la vraie femme (Shin-shinfujin-kai) pour se démarquer des critiques émises à l'encontre de *Seitō* par les média.

**avril** Raichō publie dans *Seitō* « Aux femmes de ce monde\* » dans lequel elle critique le mariage en tant qu'institution.

**20 avril** Le ministère de l'Éducation décide d'interdire dans les revues féminines les publications de textes critiquant le principe de la « bonne épouse, mère avisée ». *Seitō* est la principale publication visée.

**25 avril** Les membres de *Seitō* sont convoqués par le bureau supérieur de la censure de la police pour atteinte aux vertus de la femme à cause de l'article de Raichō « Aux femmes de ce monde\* ».

*Seitō* reçoit des menaces de mort de la part d'un parti qui se dénomme Howaito kyappu-tō (Parti des cagoules blanches) : Iwano Kiyo, Hayashi Chitose, Itō Noe, Araki Iku y sont nommément menacées.

**mai** Ikuta Chōkō, mentor de Raichō, prend ses distances par rapport à la revue.

L'ouvrage de Raichō, *Marumado yori* (D'une fenêtre ronde), est interdit à la vente.

**juin** *Marumado yori* paraît sous le titre *Tozashi aru mado nite* (D'une fenêtre fermée) amputé de l'article « Aux femmes de ce monde\* ».

La revue *Taiyō* publie un numéro spécial intitulé « Kinji no fujin mondai kō » (Réflexions sur la question féminine aujourd'hui).

**juil.** Le mensuel *Chūō kōron* publie un numéro spécial sur la question féminine, qui inclut un dossier consacré à Hiratsuka Raichō.

**oct.** Modification des statuts de Seitōsha : le premier article affirme que l'association se donne pour but l'éveil de la conscience des femmes, le développement de la vocation personnelle de chacune et la naissance des talents féminins. Le statut des membres est modifié dans le sens d'un engagement plus important envers l'association. Un appel est lancé pour des dons de soutien et la création d'un groupe de membres donatrices est décidée.

## 1914 Quatrième année de *Seitō*

- jan.** Raichō quitte son foyer familial et commence à vivre avec Hiroshi, son amant.
- Nishizaki (Ikuta) Hanayo publie « Des difficultés de la vie amoureuse et de la vie quotidienne\* ».
- Supplément à *Seitō* sur *La profession de Mme Warren*, de George Bernard Shaw.
- mars** Otake Kōkichi (Beniyoshi) qui a quitté *Seitō*, lance la revue *Safuran* (publication jusqu'en août).
- Itō Noe traduit *La tragédie de l'émancipation de la femme* d'Emma Goldman.
- avril** Numéro spécial de *Seitō* consacré aux romans et aux nouvelles.
- Ikuta Chōkō et Morita Sōhei lancent la revue *Hankyō* (Résonance).
- sept.** L'article « Taberu koto to teisō to » (« Manger et rester chaste ») d'Ikuta Hanayo, publié dans *Hankyō*, lance la polémique sur la question de la chasteté.
- oct.** Raichō confie la rédaction éditoriale de *Seitō* à Itō Noe.
- déc.** Yasuda Satsuki publie dans *Seitō* « Vivre et rester chaste\* » en réponse à Ikuta Hanayo.

## 1915 Cinquième année de *Seitō*

- jan.** La direction de la rédaction et de l'édition passe définitivement aux mains d'Itō Noe.
- Raichō publie « *Seitō* to watashi : *Seitō* o Noe san ni oyuzuri suru ni tsuite » (*Seitō* et moi : à propos de la cession de *Seitō* à Itō Noe).
- Réponse d'Itō Noe « *Seitō* o hikitsugu ni tsuite (À propos de la succession à la direction de *Seitō*) ». Nouvelle directive dans l'organisation de *Seitō* qui n'a plus « ni statuts, ni direction éditoriale, ni principes ». Les non-membres de *Seitō* peuvent proposer des textes, mais Itō Noe est seule responsable de la sélection des textes à publier.
- fév.** Itō Noe publie « Diverses pensées sur la chasteté\* ».
- Ikuta Hanayo publie dans *Hankyō* une réponse au texte de Yasuda Satsuki.
- mars** Raichō publie « Shojo no kachi » (La valeur de la virginité) dans *Shinkōron*.

**avril** Ōsugi Sakae publie « Shōjo to teisō to shūchi to » (La virginité, la chasteté et la pudeur) dans *Shinkōron*, commentaire sous forme de lettre à Itō Noe sur le débat.

**mai** Numéro spécial consacré aux romans et aux nouvelles.

**juin** Harada Satsuki publie *D'une femme en prison à son homme\**, le numéro de *Seitō* est interdit, la nouvelle lance la polémique sur l'avortement (troisième interdiction de la revue).

Itō Noe publie « Lettre à Mme Nogami Yaeko\* ».

**juil.** La rédaction sollicite l'avis du plus grand nombre possible des membres de *Seitō* sur la question de l'avortement.

**août** Itō Noe accouche de son second enfant, *Seitō* ne paraît pas.

**sept.** Raichō publie « Lettre à Noe : à propos du conflit entre la vie de l'individu et la vie en tant qu'être sexué\* ».

**nov.** Saiga Koto publie « Senka » (Désastres de la guerre), seul texte antibelliste de *Seitō*.

**déc.** Itō Noe publie « À propos des œuvres sociales des Japonaises : arrogance, intolérance, inconséquence\* ».

Raichō accouche de son premier enfant.

## 1916 Sixième année de *Seitō*

**jan.** Yamakawa Kikue publie « Réponse à Itō Noe au sujet des œuvres sociales des Japonaises\* ».

Réponse de Noe : « Aoyama Kikue shi ni » (À Mme Aoyama [Yamakawa] Kikue).

Création de la revue féminine *Fujin kōron* (Débat public des femmes, encore publiée de nos jours).

**fév.** Yamakawa Kikue répond à Itō Noe « Sara ni ronshi o akasuni » (Pour éclairer la polémique).

Fin de la publication de *Seitō*, 52 livraisons depuis 1911.

Durant cette période, environ deux cents femmes ont contribué d'une manière ou d'une autre à des publications au sein de la revue.



# L'emploi des seniors au Japon

## Un état des lieux du contexte et des pratiques

Julien MARTINE \*

La dernière grande réforme des retraites au Japon, intervenue en 1994, a eu pour effet de repousser l'âge d'ouverture aux pensions publiques de 60 à 65 ans. Alors que cette mesure est sur le point de connaître sa pleine application<sup>1</sup>, le gouvernement japonais envisage une nouvelle modification de l'âge de perception des retraites. Il s'agirait, cette fois-ci, de retenir une échéance qui pourrait se situer entre 68 et 70 ans<sup>2</sup>. Les discussions qui s'engagent autour d'un nouveau recul de l'âge de perception des pensions publiques remettent à l'ordre du jour aussi bien les débats portant sur la solidité du système de pension basé sur la répartition que ceux relatifs au maintien en emploi des travailleurs de 60 ans et plus.

La question de l'emploi des seniors au Japon remonte à plusieurs décennies. En effet, le Japon subit une dénatalité spectaculaire et se caractérise par le vieillissement démographique le plus avancé au monde (23,3 % de la population en 2011 a plus de 65 ans<sup>3</sup>). Depuis 2005, le taux d'accroissement naturel de la population japonaise est devenu négatif et les prévisions

---

\* Université Paris Diderot-Paris 7.

1. La pension de base (*kokumin nenkin* 国民年金) ne sera perceptible à taux plein qu'à partir de 65 ans à compter de 2013 pour les hommes et de 2018 pour les femmes.

2. Voir *Mainichi shinbun* 毎日新聞 du 12 novembre 2011, <http://mainichi.jp>

3. Statistics Bureau, MIC (en ligne) : <http://www.stat.go.jp/english/data/handbook/c02cont.htm>

démographiques établies en janvier 2012 par l'Institut national de recherche japonais sur la population et la sécurité sociale (Kokuritsu shakai hoshō jinkō mondai kenkyūjo 国立社会保障・人口問題研究所) annoncent une perte d'environ 30 millions d'habitants d'ici 2050 (IPSS 2012). De même, le Japon détient l'un des taux d'emploi des travailleurs de la tranche d'âge des 55-64 ans les plus élevés des pays de l'OCDE (OCDE 2011).

Dans cet article, nous nous proposons de dégager les principaux facteurs explicatifs de ce particularisme en matière d'emploi des seniors, avant d'exposer les conditions du maintien en emploi des travailleurs âgés à travers l'analyse des pratiques développées par les entreprises de ce pays. Pour cela, nous nous basons principalement sur l'exploitation de la presse spécialisée, mais également sur les propos de certains interlocuteurs dans le cadre d'entretiens réalisés en 2009-2010.

## **I. Japon : un environnement socio-juridique incitatif à l'activité professionnelle des seniors**

Un ensemble de facteurs peuvent concourir à favoriser la longévité professionnelle des travailleurs en sécurisant leur emploi en fin de carrière. À ce titre, l'environnement dans lequel évoluent les entreprises semble jouer un rôle crucial. Deux réalités se détachent, chacune pouvant avoir une influence décisive sur le maintien des seniors en activité. D'une part, le contexte socioculturel japonais peut expliquer certains comportements, aussi bien chez les employeurs que chez leurs employés. D'autre part, le cadre légal de l'emploi et de la protection sociale en vigueur dans ce pays incite au prolongement de l'activité chez les seniors.

### **1. Spécificité socioculturelle japonaise et emploi des seniors**

Le particularisme du Japon en matière d'emploi des seniors tiendrait selon certains à l'existence d'un ensemble de valeurs et de croyances, fortement ancrées dans le corps social de ce pays. Ces valeurs inciteraient au vieillissement actif des personnes. Selon l'approche culturaliste, l'éthique du travail propre au peuple japonais serait l'une des influences les plus décisives. D'autres approches insistent sur le rôle qu'exerce la pression sociale incitant au « vieillir utile ».

### 1.1. *Le choix du vieillissement actif*

Une idée fréquemment reprise dans les écrits sur le Japon insiste sur la place centrale occupée par le travail dans ce pays. Les partisans des thèses culturalistes ne manquent jamais de rappeler ce facteur explicatif de l'ardeur des Japonais au travail (Nakane 1970). Dans une tradition nationale qui sacralise l'effort, on peut s'attendre à ce que les travailleurs veuillent naturellement conserver une activité professionnelle jusqu'à un âge avancé. Les Japonais âgés afficheraient une attitude positive à l'égard de l'activité professionnelle, comme le font apparaître différentes études. Ainsi, Fujimura (2000) rapporte les résultats de l'enquête de 1998 effectuée par l'Association pour la promotion de l'emploi des seniors (Kōnenreisha koyō kaihatsu kyōkai 高年齢者雇用開発協会), un organisme associé au ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales (Kōsei rōdōshō 厚生労働省). L'enquête rapporte que seulement 14 % des hommes et 20 % des femmes souhaitaient s'arrêter de travailler à l'âge de la retraite obligatoire, 60 ans.

Plus nombreux étaient les répondants à se fixer une limite maximale, celle de 65 ans (30 % des hommes et 15 % des femmes). Très révélatrice, également, est l'enquête menée par le cabinet du Premier ministre en 2005, procédant à une comparaison internationale sur l'âge souhaitable de la retraite : 32 % des Japonais répondirent « 70 ans », alors que cette limite ne fut retenue que par 14,4 % des Américains, 4,6 % des Français et 2,4 % des Allemands (Kajitani 2008). On y apprend aussi que 37 % des hommes et 41 % des femmes au Japon envisageaient de prolonger leur activité professionnelle « tant qu'ils en seraient aptes ».

### 1.2. *La pression sociale en faveur d'un vieillissement actif*

Les représentations qu'une société se forge de ses travailleurs âgés conditionnent, en partie, leur maintien en activité. En Europe, où l'âgisme a longtemps prévalu, les individus vieillissants, dans la plupart des pays, ont été écartés du marché de l'emploi (Guillemard 2003). Si, au Japon, le taux d'activité des seniors reste élevé, il ne semble pas que cela soit, pourtant, la conséquence d'une perception particulièrement positive de l'âge. Les travaux des sociologues montrent, en effet, une dégradation progressive de l'image des seniors, qui s'est accélérée avec l'industrialisation (Wada 1997). Traditionnellement, la personne âgée occupait une place et des fonctions dans une société de type agraire, bénéficiant d'une considération certaine

et jouissant d'une image positive (Benedict 1995)<sup>4</sup>. L'industrialisation massive qu'a connu le Japon dans les années 1960, qui s'est accompagnée d'un affaiblissement de la place du secteur agricole et d'une nucléarisation de la famille avec un relâchement de la solidarité familiale, a entraîné une marginalisation de la personne âgée. Cette évolution s'est trouvée accélérée par le développement du système de protection sociale dans les années 1970, marquant le passage de la prise en charge des anciens de la sphère familiale à la sphère publique (Wada 1997). On note à cette époque une transformation sémantique pour qualifier les personnes âgées. Autrefois désignées par l'expression honorifique *otoshiyori* お年寄り, les personnes âgées se voient qualifiées, selon la terminologie plus administrative, de *kōreisha* 高齢者. L'individu vieillissant serait perçu, désormais, comme un fardeau, un poids pour la collectivité en raison des dépenses engagées pour son entretien.

Mais contrairement à ce qui s'est passé dans certains pays développés, au Japon cette altération de la perception du vieillissement s'est accompagnée d'une pression sociale incitant les travailleurs âgés à se prendre en charge. Cette idée a trouvé sa traduction dans le concept de « vieillir utile » : il s'agit pour la personne concernée de « travailler le plus longtemps possible, pour contribuer le plus longtemps possible et ne pas tomber dans la catégorie des assistés » (Estienne 1996 : 87). Cette vision se retrouve dans la politique publique de protection sociale qui prend le contre-pied d'une culture de la préretraite (Guillemard 2003).

La pression sociale se manifeste dans bien d'autres circonstances et de bien d'autres manières. Évoquons la loi de 1963 sur l'action sociale publique en direction de la vieillesse, qui met à la charge des personnes âgées la responsabilité de s'efforcer de participer aux activités sociales en profitant de leur connaissance et de leur expérience (Guillemard 2003). De leur côté, les

---

4. On peut évidemment nuancer cette vision en invoquant une coutume japonaise qui aurait consisté à abandonner dans la montagne les personnes âgées devenues improductives. Toutefois cette pratique, qui nous est rapportée dans des contes japonais tels que « Ubasute yama » (姥捨て山) ou encore à travers le roman de Fukazawa Shichirō 深沢七郎 *La Ballade de Narayama* (*Narayama bushi kō* 檜山節考), de 1956, qui a inspiré deux films, l'un en 1958 par Kinoshita Keisuke 木下恵介 et l'autre en 1983 par Imamura Shōhei 今村昌平, ne doit pas, à notre avis, être interprétée comme étant la règle, mais plutôt comme une pratique exceptionnelle qui a pu se produire chez des paysans pauvres, dans des périodes de famine qu'a traversées autrefois le Japon.

employeurs interrogés lors de nos recherches de terrain témoignent de cette pression sociale ressentie par leurs employés. Ils rappellent le vieux dicton populaire selon lequel « qui ne travaille pas ne mange pas » (*hatarakazaru mono kuu bekarazu* 働かざる者食うべからず). Ils font également référence au sentiment de honte que peut éprouver un individu à se dispenser de travailler alors qu'il en est encore capable. De même, une croyance très prégnante dans le corps social commande à l'individu vieillissant de rester actif, si possible dans le travail, pour conserver la santé physique et psychologique et entretenir son dynamisme. Enfin, l'emploi assure un complément de revenus permettant aux personnes âgées de financer certains extras (tels que les cadeaux aux petits enfants) qui jouent un rôle important dans leur vie sociale.

Cette approche par la spécificité culturelle n'est pas sans intérêt. Mais une autre dimension de l'environnement permet d'aller au-delà de cette vision culturaliste, notamment celle du cadre légal et des systèmes de protection sociale en vigueur.

## 2. Le cadre légal de l'emploi et de la protection sociale

Les politiques publiques d'emploi et les systèmes de protection sociale en vigueur dans les États peuvent être interprétés comme autant de pressions, au sens de la théorie néo-institutionnelle (DiMaggio & Powell 1983), qui peuvent agir sur le maintien en emploi et la gestion des travailleurs seniors. C'est par la présence ou l'absence de certains dispositifs d'aide, de mécanismes de compensation, qu'une politique publique se révélera propice ou non au vieillissement actif (Guillemard 2003).

Parmi les quatre configurations que décrit Esping-Andersen (1997), le Japon représenterait un modèle hybride d'État-providence, c'est-à-dire empruntant ses traits distinctifs aux trois grands types idéaux en la matière : le modèle social-démocrate, le modèle continental et le modèle libéral anglo-saxon. Interventionniste sur le marché du travail où il protège les actifs vieillissants en facilitant leur intégration et leur réintégration, son régime de protection sociale est peu développé, mais vise à favoriser une réinsertion rapide sur le marché du travail.

### 2.1. Une politique publique d'emploi qui encourage le maintien en activité des seniors

Les auteurs soulignent, unanimement, que la réponse apportée par l'État japonais aux contraintes de son environnement démographique se concrétise dans une politique publique volontariste tendant à favoriser la prolongation de la vie professionnelle (Seike 1998 ; Guillemard 2003 ; Conrad *et al.* 2008). Au fil des années, le corpus législatif destiné à protéger et à promouvoir l'emploi des seniors n'a cessé de s'élargir.

La première initiative, adoptée en 1971, prévoit des quotas de travailleurs de plus de 45 ans. Une seconde mesure en 1973 incite les employeurs à reporter à 60 ans l'âge de la retraite obligatoire, traditionnellement fixé à 55 ans, dans le but de le faire coïncider avec celui du droit à perception des pensions publiques<sup>5</sup>. Une mesure à caractère contraignant, en 1976, impose un quota de 6 % de travailleurs de plus de 55 ans dans toutes les entreprises. En 1978, un dispositif de subventions est mis en place pour encourager les entreprises à embaucher des travailleurs de la tranche d'âge 55-64 ans.

La loi sur la « stabilisation dans l'emploi des travailleurs âgés » (*Kōnenreisha tō no koyō no anteī tō ni kansuru hōritsu* 高齢者等の雇用の安定等に関する法律) de 1986 offre un cadre d'action à la politique gouvernementale, sans recourir à la coercition. Elle demande aux entreprises du secteur privé de retarder l'âge de départ à la retraite des salariés à 60 ans ou plus, faisant bénéficier de subventions celles qui accepteraient d'agir dans ce sens. Un amendement à cette loi, promulgué en 1998, fit de cette orientation publique une obligation pour les employeurs. Une étape supplémentaire est franchie par l'adoption d'un nouvel amendement, en 2004, qui oblige les entreprises à mettre en place un système de prolongement de l'emploi jusqu'à 65 ans (*keizoku koyō seido* 継続雇用制度), et ce avant le 1<sup>er</sup> juin 2006.

Pour satisfaire à cette obligation, les employeurs pouvaient choisir entre trois options : le maintien de l'âge de la retraite obligatoire à 60 ans tout en donnant la possibilité de rester jusqu'à 65 ans (*koyō enchō seido* 雇用延長制度), le report à 65 ans de l'âge de la retraite obligatoire (*teinen enchō* 定年延長),

---

5. La réforme des retraites publiques de 1954 prévoyait le recul de l'âge d'ouverture aux pensions publiques de 55 à 60 ans pour les hommes à l'échéance de 1973.

ou la renonciation à un âge de retraite obligatoire (*teinen haishi* 定年廃止). Ce nouveau régime de l'emploi s'inscrivait dans le sillage de la réforme des retraites publiques de 1994, qui prévoyait le recul progressif, de 60 à 65 ans, de l'âge d'ouverture aux pensions publiques (*kokumin nenkin* 国民年金), au cours de la période 2001-2013 pour les hommes et 2006-2018 pour les femmes.

L'amendement de 2004 à la loi sur la stabilisation dans l'emploi des travailleurs âgés prévoyait également l'obligation pour tous les employeurs de transmettre au ministère en charge du travail, au 1<sup>er</sup> juin de chaque année, leur situation par rapport à l'emploi des seniors. Il donne ainsi aux pouvoirs publics un outil de contrôle supplémentaire. L'information requise concerne aussi bien les régimes de maintien en activité que le niveau d'emploi de cette catégorie de travailleurs.

Cette politique volontariste de promotion de l'emploi des seniors, essentiellement incitative, était assortie d'un dispositif de subventions publiques destiné à la fois à accroître les possibilités d'emploi et à maintenir en activité des travailleurs âgés. À ce titre, des aides sont offertes aux entreprises qui maintiennent leur personnel senior en activité, qui facilitent la recherche d'un nouvel emploi à leurs salariés arrivant à l'âge de la retraite obligatoire, ou encore qui acceptent d'embaucher des retraités du secteur public. En outre, une allocation pour la poursuite de l'activité des seniors (*kōnenreisha koyō keizoku kyūfukin* 高齢者雇用継続給付金) est versée aux travailleurs qui poursuivent une activité au-delà de 60 ans. Le montant de cette aide varie en fonction de la réduction de salaire que connaît le travailleur par rapport à celui qu'il percevait à ses 60 ans. Elle peut atteindre 15 % du salaire lorsque celui-ci a été réduit à 61 % ou moins du salaire de référence (Hello Work 2012). De même, un système de cumul emploi/retraite (*zai-shoku rōrei nenkin seido* 在職老齢年金制度) permet à ceux qui le souhaitent de poursuivre une activité tout en percevant leur pension vieillesse. Cette mesure prévoit le reversement des pensions à taux plein dans la mesure où le montant cumulé de ces dernières avec les revenus (salaire + primes) ne dépasse pas 280 000 yens par mois. Pour les personnes âgées de 60 à 64 ans, si le cumul excède le seuil de référence, la moitié de la part excédante est retenue sur les pensions. Il est à préciser que cette règle ne s'applique plus au-delà de 65 ans et que, dans tous les cas de figure, le seuil maximal de cumul ouvrant droit au versement d'une pension a été ramené à 460 000 yens depuis 2011 (Kōsei rōdōshō 2011).

## 2.2. Un régime de protection sociale qui pénalise l'inactivité

Les travailleurs seniors sont incités à se maintenir en activité professionnelle en raison d'un régime de protection sociale qui laisse les inactifs dans une grande précarité financière. Le travail devient une nécessité vitale pour de nombreux salariés qui arrivent en fin de carrière ou qui perdent leur emploi (Casey 1997 ; Durille-Feer 2002 ; Guillemard 2003). L'examen du système des retraites et du système d'assurance chômage nous en apporte la démonstration.

Pour mieux comprendre la situation des travailleurs japonais vis-à-vis de l'emploi, il convient de rappeler l'existence dans ce pays d'un décalage entre l'âge du départ obligatoire à la retraite, fixé à 60 ans dans la majorité des entreprises, et celui de l'éligibilité aux prestations des pensions de base (*kokumin nenkin*), qui est de 65 ans.

### *La faiblesse des pensions de retraites*

Le régime de retraites japonais repose sur trois étages. Les deux premiers sont publics et fonctionnent selon le principe de la répartition provisionnée. Le premier niveau, le *kokumin nenkin*, correspond au régime de base obligatoire auquel toute personne doit cotiser de 20 à 59 ans, salariée ou non. Le second niveau est composé du *kōsei nenkin* 厚生年金, pour les employés du secteur privé, du *kyōsai nenkin* 共済年金 pour les fonctionnaires, et du *kokumin nenkin kikin* 国民年金基金, auquel peuvent souscrire les personnes non-salariées, comme les travailleurs indépendants ou les agriculteurs. Le dernier régime, qui regroupe les dispositifs supplémentaires facultatifs, fonctionne sur le principe de la capitalisation, sous la forme de fonds de pensions privés mis en place par les entreprises. Il regroupe le *kōsei nenkin kikin* 厚生年金基金 et le *kakutei kyūfu kigyō nenkin* 確定給付企業年金 (voir tableau 1). Après 60 ans, les salariés du privé continuent à travailler en percevant le second niveau de pension (*kōsei nenkin*) et ce jusqu'à l'âge d'ouverture légale à la pension de base (*kokumin nenkin*).

La faiblesse des pensions, qui incite de nombreux retraités à rester actifs, peut s'expliquer par plusieurs facteurs. La diminution du taux de fécondité associé à l'allongement de la durée de la vie a entraîné une augmentation de la proportion de personnes âgées (65 ans et plus) dans la population. Elle est à l'origine d'un déséquilibre important entre cotisants et bénéficiaires. La réforme des retraites adoptée le 5 juin 2004 se donne comme objectif de

comblent le déficit du régime. Les dispositions prévues à cet effet ont réduit le montant des allocations versées et ont conduit à des hausses de cotisations (Dourille-Feer 2007)<sup>6</sup>. Cette diminution de la pension de base s'inscrirait dans une tendance à long terme et devrait donc se poursuivre durant encore une vingtaine d'années. À cela s'ajoute le fait qu'un grand nombre de personnes ont pu être embauchées avec des contrats précaires pendant la phase d'industrialisation massive du Japon dans les années 1960, sans que leurs employeurs n'aient versé de cotisations sur leurs salaires (Estienne 1999). Ces personnes connaissent aujourd'hui des niveaux de prestation très faibles.

Deux mesures introduites par la nouvelle législation de 2004 ont pourtant amélioré la situation des salariés seniors. D'une part, en supprimant la réduction de 20 % des allocations des retraités de 60 à 64 ans qui poursuivent une activité salariée. D'autre part, en permettant aux personnes de 70 ans et plus qui choisissent de rester actifs, de percevoir l'intégralité de leur pension de base et d'être exemptés de cotisations.

Tableau 1 : Régimes de retraite au Japon

Niveau 3 (privé)	Fonds de pensions des employés : <i>kōsei nenkin kikin</i> 厚生年金基金 Régime de pensions à allocations définies : <i>kakutei kyūfu kigyō nenkin</i> 確定給付企業年金
Niveau 2 (public)	Régime de pensions obligatoire des salariés : <i>kōsei nenkin</i> 厚生年金 Régime de pensions mutualisé des fonctionnaires : <i>kyōsai nenkin</i> 共済年金 Fonds de pensions national : <i>kokumin nenkin kikin</i> 国民年金基金
Niveau 1 (public)	Régime de pensions de base : <i>kokumin nenkin</i> 国民年金

6. Le montant moyen de la retraite de base (niveau 1) perçue par les Japonais est de 53 900 yens par mois. Si on ajoute à cela les autres niveaux de pensions (2 et 3), le montant moyen perçu en 2008 s'élevait à 155 345 yens par mois, ce qui représentait 49,7 % du salaire moyen des cotisants (IPSS 2011).

### *Le régime d'assurance chômage incitatif au retour à l'emploi*

Le régime d'assurance chômage fut conçu dès le départ par le gouvernement japonais pour éviter le chômage de longue durée. Il s'appuie pour cela sur deux paramètres : une durée d'indemnisation brève et un montant d'indemnités qui demeure faible.

La révision de 2001-2002 du régime réorganise la sécurité des ressources en faveur des personnes de 45 à 60 ans. Pour les victimes des restructurations et des faillites, la période d'indemnisation s'allonge de 300 à 330 jours, tandis que cette durée est raccourcie à 180 jours pour les chômeurs « volontaires », c'est-à-dire ceux qui quittent le travail de leur propre gré ou arrivant à l'âge de la retraite (Dourille-Feer 2005). Quant au taux minimum d'indemnisation pour les 60-64 ans, il reste faible et représente 45 % du salaire au moment du départ. Les seniors sont souvent laissés dans un état d'indigence dont on attend qu'il soit incitatif à la reprise rapide du travail<sup>7</sup>. Ainsi au Japon les systèmes d'indemnisation du chômage encourageraient au retour à l'activité (Dourille-Feer 2005).

Cette première partie de notre étude a permis de jeter un éclairage sur la spécificité de l'environnement japonais en matière de maintien en emploi des travailleurs âgés. Nous avons souligné son caractère particulièrement incitatif, qui permet d'expliquer le fort taux de seniors en activité. On doit celui-ci aussi bien au contexte socioculturel dans lequel évoluent les entreprises qu'au cadre légal du travail et de la protection sociale qui prévaut dans ce pays. Il reste à considérer les pratiques managériales dont se sont dotés progressivement les employeurs pour maintenir leurs salariés vieillissants au

---

7. En réalité, les chômeurs bénéficient d'un agencement de mesures. Outre l'allocation de base, il existe trois allocations spécifiques : 1) l'allocation dite de reprise d'activité versée aux personnes indemnisées qui reprennent un emploi régulier avant d'avoir atteint le dernier tiers de la durée d'indemnisation et 45 jours au moins avant la fin ; 2) l'allocation pour étude et formation, qui couvre 80 % des frais engagés par le chômeur dans une formation agréée par le ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales ; 3) les travailleurs entre 60 et 65 ans sont encouragés à continuer à travailler ou à reprendre un emploi après l'âge de la retraite par la perception d'une allocation si le salaire du nouvel emploi est de 25 % inférieur aux gains perçus à 60 ans (elle sera versée jusqu'à 65 ans aux individus poursuivant leur activité professionnelle).

travail, avec le souci de concilier la recherche de compétitivité et le respect des orientations fixées par les pouvoirs publics en la matière.

## **II. Les pratiques développées par les entreprises japonaises pour gérer leur personnel senior**

Dans la gestion de leur personnel senior, les entreprises ont été amenées à développer des pratiques spécifiques, afin de conserver la maîtrise de leur masse salariale en période de ralentissement économique, mais aussi pour répondre aux modifications apportées par la législation sur l'emploi des seniors.

### **1. Les pratiques visant à réduire la masse salariale**

Les employés, à partir d'un certain âge, coûteraient plus cher en salaires qu'ils ne rapporteraient en travail aux employeurs. Cette idée semble accréditée par deux types de considérations. L'une est d'ordre théorique, à savoir qu'en fin de carrière les salariés perçoivent des rémunérations disproportionnées au regard de leur rendement effectif (théorie des paiements différés de Lazear, 1979). L'autre relève de l'observation empirique, selon laquelle dans certains cas la performance au travail et la motivation des employés décroissent avec l'âge (Sparrow 1986 ; Tao *et al.* 2001 ; Aubert & Crépon 2003). Sans chercher à vérifier le bien fondé de la théorie ou la pertinence des observations, les dirigeants sentent que certaines économies peuvent être réalisées en intervenant sur les rémunérations des travailleurs à partir d'un certain âge, ou par la mise en place de mesures d'éviction frappant les salariés seniors.

#### *1.1. L'action sur les rémunérations des travailleurs seniors*

On peut relever dans la littérature économique deux théories qui permettent de justifier la progression du salaire à l'ancienneté. Selon la théorie du capital humain (Becker 1964), chaque employé dispose d'un capital humain qui croît avec le temps, au gré des différentes formations et expériences. En avançant en âge, le salarié met à la disposition de l'entreprise

un capital humain plus important, ce qui justifie que son salaire progresse avec l'ancienneté.

Selon l'autre théorie, celle des contrats à paiement différé proposée par Lazear (1979), l'entreprise verse à l'employé un salaire qui, dans une première période de sa carrière, sera inférieur à sa productivité marginale et qui, dans une seconde période, lui sera supérieur. Pour ne pas perdre le bénéfice de cette promesse de rente, le travailleur est incité à maintenir son effort et à ne pas quitter l'entreprise. Selon cette théorie, la mise en place d'un système de paiement différé permet de pallier les inconvénients dus aux asymétries informationnelles et ainsi de surmonter le problème de l'agence<sup>8</sup> (Jensen et Meckling 1976).

Ces deux approches théoriques permettent d'interpréter la progression de la rémunération à l'ancienneté, qui constitue dans le cas japonais l'un des piliers de l'emploi à vie (*shūshin koyō* 終身雇用). Elles sont toutefois opposées en termes d'implications. La théorie du capital humain serait en effet compatible avec un vieillissement de la population salariée, tant au niveau de l'entreprise qu'au niveau du pays : l'alourdissement de la masse salariale serait, en effet, compensé par l'enrichissement des compétences, conduisant en fin de compte, toutes choses égales par ailleurs, à un chiffre d'affaires supplémentaire. Au contraire, dans la perspective de Lazear (1979), le vieillissement de la population salariée conduit à une impasse. En réalité, l'une ou l'autre de ces interprétations peut s'avérer plus adaptée, selon l'entreprise ou la catégorie de salariés étudiés (Tao *et al.* 2001). Dans certains cas au moins, l'approche de Lazear (1979) permet de comprendre que les employeurs cherchent à réduire le décalage qui a pu se produire entre contribution et rémunération des salariés en fin de carrière. Pour parer au gonflement mécanique des salaires avec l'avancée en âge, les entreprises japonaises ont recouru

---

8. La théorie de l'agence permet de mettre en évidence les difficultés qui résultent d'une relation dans laquelle une personne (le principal) demande les services d'une autre personne (l'agent) pour effectuer en son nom des tâches. Cette situation implique la délégation d'un certain pouvoir à l'agent et peut engendrer une asymétrie d'information entre les deux parties. Pour s'assurer que l'agent agit dans son intérêt et n'adopte pas de comportement opportuniste, le principal engage des actions de contrôle (coûts d'agence). La relation d'agence fait référence ici à celle qui lie l'employeur (le principal) et l'employé (l'agent) et les coûts d'agence font référence à l'ensemble des actions prises par le premier pour s'assurer la loyauté et la motivation du second.

à trois pratiques, souvent de manière cumulative : l'abandon à partir d'un certain âge du système de rémunération basé sur le principe de l'ancienneté, la baisse du salaire de base et l'ajustement du salaire pour prendre en compte les aides et les pensions perçues par le salarié.

### *L'arrêt de la progression des salaires à l'ancienneté*

Beaucoup d'entreprises ont une politique salariale qui prévoit que l'augmentation régulière des salaires (*shōkyū* 昇給) s'arrête à partir d'un certain âge. On substitue alors au système fondé sur l'ancienneté, un système de rémunération basé sur la performance du salarié, son mérite ou ses résultats. Le niveau de revenus dépendra donc de la contribution réelle qu'apporte le travailleur à son employeur. L'arrêt de la rémunération à l'ancienneté peut intervenir à des âges très différents, qui dépendent des politiques internes des entreprises. Toutefois, cette modification dans les modalités de rémunération intervient fréquemment à l'occasion de l'arrivée de l'âge de retrait obligatoire des fonctions d'encadrement, le *yakushoku teinen* 役職定年, le plus souvent fixé autour de 55 ans.

### *La baisse du salaire*

Outre l'arrêt de la progression automatique des salaires, les fins de carrières sont le plus souvent marquées par une baisse de la rémunération des salariés. Une étude publiée par le Bureau d'information et des statistiques du ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales (Kōsei rōdōshō daijin kanbō tōkei jōhōbu 2008) montrait que, comparés aux travailleurs masculins de la tranche d'âge 50-54 ans, les travailleurs de 55-59 ans percevaient en moyenne des niveaux de rétribution inférieurs de 7 % et que les travailleurs entre 60-64 ans gagnaient environ 30 % de moins.

La première baisse, qui intervient autour de 55 ans, accompagne le plus souvent le retrait des salariés des fonctions d'encadrement (*yakushoku teinen*). La baisse dans ce cas se justifie par un allègement des responsabilités. La seconde baisse, qui apparaît après 60 ans, peut s'expliquer, quant à elle, par le changement de statut des salariés, réemployés sur la base d'un

nouveau contrat après l'âge de la retraite obligatoire<sup>9</sup>. Ce changement de contrat de travail entraîne une réduction du salaire de base, ainsi que la diminution ou la suppression des heures supplémentaires (*zangyō teate* 残業手当) et des primes annuelles (*shōyo* 賞与), qui au Japon constituent un complément de revenu non négligeable pour les salariés. De plus, on note à cette occasion le passage d'une rémunération mensuelle (*gekkyū-sei* 月給制) à une rémunération horaire (*jikyū-sei* 時給制).

### *Les ajustements opérés en fonction des aides versées par l'État et des pensions perçues*

Une autre pratique en cours dans les entreprises consiste à faire varier le montant des salaires en fonction des pensions et des aides de l'État perçues par les salariés. Entre 60 et 64 ans, les salariés qui continuent de travailler en touchant un salaire inférieur à 75 % de celui qu'ils percevaient à 60 ans, peuvent bénéficier d'une aide de l'État (appelée *kōnenreisha koyō keizoku kyūfukin*). Cette mesure permet de compenser la perte en versant une subvention à hauteur de 15 % du salaire. Cette aide a pour autre effet d'inciter les entreprises à prolonger l'emploi de leurs travailleurs de 60 ans à des salaires réduits, sachant que cette baisse sera partiellement corrigée.

La diminution de rémunération en fin de carrière peut également s'expliquer par le fait qu'au Japon, une baisse des pensions peut intervenir lorsque le revenu dépasse un certain montant. En effet, si le cumul du salaire mensuel (primes comprises) et des pensions de retraite des employés âgés de 60 à 64 ans dépasse les 280 000 yens (460 000 yens après 65 ans), alors le montant des pensions de retraite est réduit. Pour que le salarié ne soit pas pénalisé, employeur et employé peuvent définir d'un commun accord le niveau de salaire et le volume horaire de travail souhaitable pour ne pas atteindre ce plafond.

---

9. En 2011, 92,9 % des entreprises japonaises ont fixé un âge de retraite obligatoire (*teimen*). Parmi les 98,9 % qui l'avaient fixé à un âge identique pour tous les employés (*ichiritsu teinen-sei* 一律定年制), 82,2 % avait un âge de retraite obligatoire à 60 ans (Kōsei rōdōshō 2011).

## 1.2. Les mesures d'éviction frappant les travailleurs seniors

Si l'ensemble de ces mesures ne suffit pas à obtenir les économies recherchées, ou à garantir la promotion des plus jeunes, les entreprises peuvent songer à se séparer de leurs collaborateurs seniors. De nombreuses mesures d'éviction des travailleurs en fin de carrière ont vu le jour lors des périodes de ralentissement économique prolongées qu'a connues le Japon ces dernières décennies. Cependant, dans un contexte où l'emploi à vie restait un principe cardinal pour les salariés qui en bénéficiaient (Jaussaud 2012), les entreprises ont cherché à mettre en place une politique de gestion des effectifs seniors soucieuse de limiter, dans la mesure du possible, les licenciements. Sont alors apparues des pratiques telles que la préretraite maison, les transferts de salariés seniors, l'assistance à la recherche d'un nouvel emploi ou l'aide à la création de sa propre entreprise. Quand elles apparurent dans les années 1960, ces mesures n'avaient pas été conçues comme un moyen de se séparer des travailleurs âgés, mais visaient à faciliter aux employés qui le souhaitaient une reconversion en dehors de leur entreprise (Muranaga *et al.* 1997).

### *La préretraite maison*

Le principe de la préretraite maison (*sōki taishoku yūgū seido* 早期退職優遇制度) revient à proposer à l'employé des avantages financiers en échange d'un départ volontaire à la retraite. Il s'agit de sommes pouvant représenter plusieurs mois, voire plusieurs années de salaire, ainsi qu'une réévaluation avantageuse du pécule de départ (*warimashi taishokukin* 割増退職金)<sup>10</sup>. L'*Étude sur la gestion de l'emploi au Japon (Koyō kanri chōsa* 雇用管理調査), publiée régulièrement par le ministère japonais en charge du travail<sup>11</sup>, permet de suivre l'évolution de ces pratiques et d'évaluer les applications qui en sont faites par les entreprises de tailles différentes. Considérant le

---

10. Ce pécule correspond à une somme versée par l'employeur à ses employés au moment du départ de l'entreprise pour les récompenser de leurs années de service. Son montant est calculé en fonction du salaire de l'employé, du temps passé dans l'entreprise et du motif du départ.

11. Réalisée par le Bureau d'information et des statistiques du ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales (Kōsei rōdōshō daijin kanbō tōkei jōhōbu 厚生労働省大臣官房統計情報部).

cas de la préretraite, mesure emblématique des pratiques de gestion des seniors, l'analyse des études de 1980, 1990 et 2003 montre que le nombre d'entreprises ayant mis en place un tel système a doublé en l'espace de dix ans, puis s'est stabilisé par la suite. Ainsi, il apparaît que cette pratique était utilisée en moyenne, en 1980, dans 3,2 % des entreprises, toutes tailles confondues. Les grandes entreprises (1 000-4 999 employés) y recouraient à 19,8 % et les très grandes (plus de 5 000 salariés) à 34,1 %. Dix ans plus tard, ces chiffres étaient respectivement de 6,4 % pour la moyenne des entreprises, 40,4 % pour les grandes et 59,3 % pour les très grandes. Les derniers chiffres relevés dans l'étude de 2003<sup>12</sup> sont ceux de 6,7 % pour la moyenne des entreprises, 41,1 % pour les grandes et 57,3 % pour les très grandes.

Dans le milieu des grandes entreprises, il existe une pratique courante qui consiste à exercer sur les salariés parvenus à un certain âge une pression destinée à les faire quitter « volontairement » l'entreprise (Satō 1999). Cette pratique dite du *kata tataki* (肩たたき, littéralement « frappe sur l'épaule »), peut s'accompagner d'une proposition d'aide de deux formes. Une première assistance accordée par l'employeur consiste à proposer aux salariés concernés de les aider à trouver un emploi à l'extérieur (*tenshoku enjo assen* 転職援助斡旋) en leur présentant directement des offres d'emploi, en leur apportant son concours dans les négociations avec les employeurs potentiels, ou bien en leur accordant des subventions à la formation ou encore en leur octroyant des jours de congé destinés à explorer le marché du travail (J-SMECA 2003). Une seconde assistance prend la forme d'une aide à l'auto emploi (*dokuritsu sōgyō shien* 独立・創業支援). Les travailleurs désireux de créer leur propre entreprise trouvent auprès de leurs anciens employeurs un soutien, tel que des conseils en gestion, des informations diverses, une mise en rapport avec des clients et des fournisseurs, une aide pour réaliser des achats, une assistance financière, etc. (J-SMECA 2003).

---

12. La publication de cette étude s'est arrêtée en 2004.

### *Le recours à des transferts temporaires et définitifs*

Dans le contexte de ralentissement économique, les entreprises japonaises ont mis en place une gestion de leurs sureffectifs pour adapter la quantité de travail à l'évolution des ventes. Jaussaud (1996) montre comment les grandes entreprises japonaises, en dehors des ajustements rapides obtenus par la suppression des heures supplémentaires ou la réduction de personnel à statut précaire, ont eu recours à la pratique des transferts temporaires (*shukkō* 出向 ou *ichiji shukkō* 一時出向) ou définitifs d'employés (*tenseki* 転籍 ou *tenseki shukkō* 転籍出向). Ces transferts s'opèrent entre une maison mère et ses filiales ou ses sous-traitants. À cet effet, les grandes entreprises japonaises ont pu créer des filiales, notamment dans la période 1970-1980, pour y diriger une partie de leur sureffectif (Jaussaud 1996).

D'autres études (Satō 1999 ; Nakata & Takehiro 2001) nous apprennent que les transferts à l'origine pouvaient servir trois finalités : soit augmenter les compétences de salariés, qui allaient acquérir de l'expérience dans l'entreprise où ils étaient dépêchés, soit apporter une assistance à une entreprise du groupe qui connaissait des difficultés passagères pour des raisons de main-d'œuvre insuffisante en nombre ou en qualification, soit enfin assurer une promotion à des salariés qui ne pouvaient l'obtenir dans la société d'origine en raison de l'insuffisance des postes disponibles à cet effet. Or, il a été constaté (Satō 1996)<sup>13</sup> que ces transferts pouvaient aussi servir à prolonger la carrière des intéressés. Cependant, le salarié transféré pourra recevoir un traitement différent selon la raison qui a justifié sa venue : favorable, quand son transfert aura été sollicité (*pūru gata shukkō* フェール型出向<sup>14</sup>), moins favorable quand il aura été imposé à l'entreprise d'accueil (*pusshu gata shukkō* プッシュ型出向<sup>15</sup>). Une étude récente montre que ces pratiques continuent à être appliquées pour la gestion des travailleurs seniors, dans 62,7 % des entreprises concernant le *shukkō* et 25,7 % pour le *tenseki* (Sanro Research Institute 2009).

---

13. Satō Hiroki conclut son étude en ces termes : « Many Workers are loaned to related companies or transferred to subsidiary companies before they reach the mandatory retirement age, but significant numbers are offered a longer employment tenure at the new company than at the old. In others words, *shukkō* and *tenseki* contribute toward the extended employment of elderly employees ».

14. Littéralement : « transfert de type "pull" ».

15. Littéralement : « transfert de type "push" ».

Satō (1999) étudie plus précisément les évolutions qui se sont produites en matière de gestion des travailleurs seniors durant la décennie de ralentissement économique. Comparant les résultats de l'enquête « Survey on the implementation of personnel Management Schemes<sup>16</sup> » des années 1991 et 1997, menée auprès d'entreprises japonaises cotées en bourse, l'auteur constate une augmentation du recours aux pratiques d'éviction visant les travailleurs seniors. Ainsi, l'évolution constatée entre 1991 et 1997 marque une augmentation de la proportion d'entreprises japonaises recourant aux transferts temporaires (qui passe de 82,7 % à 86,4 %), à la retraite anticipée maison (qui progresse de 36,3 % à 43 %), ainsi qu'aux aides au changement d'emploi et à la création d'entreprise (qui croît de 11,4 % à 18,5 %). De même, l'étude relève un accroissement du nombre des entreprises ayant mis en place un système de retrait obligatoire des fonctions d'encadrement (*yakushoku teinen*), le taux passant de 29,1 % en 1991 à 47,9 % en 1997. S'agissant de l'âge à partir duquel les employés se voient concernés par ces pratiques, on note que le *tenseki shukkō* intervient autour de 55 ans (mais plus l'entreprise est grande, plus l'âge est bas), la préretraite maison est appliquée aux 50-55 ans ; quant à l'aide à la recherche d'un nouvel emploi, elle s'adresse aux employés entre 45 et 50 ans. D'une manière générale, l'auteur constate que l'âge auquel les employés sont affectés par ces pratiques tend à baisser dans les grandes entreprises.

## 2. Le maintien en emploi des seniors

Les années 2000, qui ont suivi la « décennie perdue<sup>17</sup> », sont marquées par deux transformations majeures dans l'environnement règlementaire japonais. D'une part, l'année 2001 marque l'entrée en application de la seconde grande réforme des systèmes de pensions publiques japonais, avec le recul progressif de l'ouverture de celles-ci de 60 à 65 ans. D'autre part, le gouvernement japonais, en 2004, propose un autre amendement à la « loi sur la stabilité dans l'emploi des personnes âgées », qui rend obligatoire aux

---

16. Enquête produite à intervalle régulier par le Labour Affairs Administrative Research Institute (Satō 1999).

17. La décennie 1990 où l'économie japonaise voit alterner des années de récession et de reprise molle, sera qualifiée de *lost decade* ou *ushinawareta jūnen* 失われた10年.

entreprises de plus de 51 salariés de prévoir un système de prolongement de l'emploi des travailleurs jusqu'à 65 ans. Pour se conformer à cette nouvelle législation, les employeurs devaient prévoir, dans leurs règles de travail (*shūgyō kisoku* 就業規則) avant le 1<sup>er</sup> juin 2006, une modalité de prolongement de l'emploi.

Tant les pouvoirs publics que les organisations professionnelles insistent sur le fait que le coût lié au maintien en emploi des seniors devrait être compensé par les transferts potentiels de compétences au profit de générations plus jeunes. Malheureusement, la littérature empirique développe fort peu les modalités concrètes de ces transferts.

### 2.1. Les pratiques de protection de l'emploi des seniors

La logique des pratiques élaborées par les entreprises japonaises pour conserver leurs travailleurs qui avancent en âge passe par deux types d'actions : la première porte sur le système de retraite obligatoire, la seconde sur le renouvellement du contrat de travail.

Le relèvement de l'âge de la retraite obligatoire, ou *teinen enchō* en japonais, consiste à retarder l'âge obligatoire de cessation d'activité. Lorsque l'âge de la retraite *teinen* est identique pour tous les travailleurs de l'entreprise (*ichiritsu teinen* 一律定年), son relèvement implique de maintenir sous le même contrat de travail l'ensemble du personnel. La rétention des travailleurs peut également emprunter la voie de l'abolition de toute fixation d'un âge de départ obligé (*teinen haishi*). Cependant, rappelons que cette pratique ne concerne qu'un nombre très restreint d'entreprises (2,1 % en 2009) et qu'elle reste principalement le fait de PME<sup>18</sup>.

Une autre façon de maintenir l'emploi des seniors s'opère par la mise en place, par l'employeur, d'un système de poursuite de l'emploi (*keizoku koyō seido*), qui peut prendre deux formes. Une première possibilité qu'a l'entreprise est de prolonger le contrat de travail en cours (*kinmu enchō* 勤

---

18. Source : Bureau du travail de Yamagata (Yamagata rōdōkyoku 山形労働局), étude de 2009 au sujet de la situation des mesures de maintien en emploi jusqu'à 65 ans (« Rokujūgo sai made no kōnenreisha koyō kakuho sochi wa chakujitsu ni shinten » 65歳までの高年齢者雇用確保措置は着実に進展), [http://yamagata-roudoukyoku.jsite.mhlw.go.jp/news\\_topics/houdou/backnumber\\_2009/091027\\_taisaku.html](http://yamagata-roudoukyoku.jsite.mhlw.go.jp/news_topics/houdou/backnumber_2009/091027_taisaku.html)

務延長). Arrivé à l'âge de la retraite obligatoire, l'employé reçoit alors l'intégralité du pécule de départ (*taishokukin* 退職金) et obtient la prolongation de son contrat de travail pour une ou plusieurs années. Afin que les cadres, maintenus par cette modalité de prolongement en emploi, ne ralentissent pas la progression de carrière des plus jeunes, et que cela ne démotive pas ces derniers, les entreprises prévoient, de manière formelle ou implicite, un âge de retrait obligatoire des fonctions d'encadrement (*yakushoku teinen*). Cette limite concerne principalement les cadres intermédiaires n'ayant pu atteindre un certain niveau dans la hiérarchie (J-SMECA 2003). Ces derniers conservent, alors, la possibilité de rester des travailleurs permanents dans l'entreprise, à des fonctions de spécialistes ou de conseillers sans responsabilité managériale (Guillemard 2003) ; ils peuvent aussi solliciter un transfert dans une filiale du groupe pour y finir leur carrière (Satō 1999).

Les entreprises peuvent recourir à une autre modalité, en proposant aux salariés concernés d'être réembauchés sur la base d'un nouveau contrat de travail à durée déterminée. Cette pratique du réemploi ou *saikoyō* 再雇用 peut s'effectuer soit dans le cadre de la même entreprise, soit chez un sous-traitant ou une filiale du groupe. L'entreprise peut également prévoir de limiter la durée de la période de réemploi, par exemple à 65 ans, ou encore d'imposer aux candidats certaines conditions, comme le passage d'un examen de santé ou d'aptitudes professionnelles. Outre la possibilité de sélection, la signature d'un nouveau contrat offre à l'employeur la possibilité de réviser à la baisse les conditions de rémunération. De même, cette pratique permet à l'entreprise de verser le pécule de départ à la retraite avant la fin de la relation d'emploi et, donc, de ne pas avoir à prendre en compte les dernières années de service pour son calcul.

## 2.2. L'évolution des pratiques de maintien en emploi

L'amendement de 2004 prévoyait également l'obligation pour les entreprises concernées de faire parvenir au ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales un bilan annuel sur les pratiques de gestion des travailleurs âgés. À travers la synthèse des rapports publiés par ce ministère, il est possible de suivre l'évolution des pratiques des entreprises japonaises. Fujimoto (2008) analyse les résultats de ces synthèses pour 2007 et fait remarquer qu'à cette date, sur les 88 166 entreprises examinées, 92,7 % avaient mis en œuvre une mesure pour la sécurité de l'emploi jusqu'à 65 ans. Il souligne

également que plus grande est la taille des entreprises et plus celles-ci satisfont à cette obligation. Toutefois, l'étude du Japan Institute of Labor Policy and Training (JILPT 2007) montre que les entreprises japonaises ont massivement choisi l'option qui consistait à proposer la possibilité de rester en emploi jusqu'à 65 ans, tout en gardant la retraite obligatoire à 60 ans<sup>19</sup>. L'étude de Fujimoto (2008) souligne que parmi les entreprises qui avaient fait ce choix, 61,2 % imposent des conditions au maintien en emploi. Il en résulte qu'une majorité d'entreprises se réservent, en fait, par la définition de critères de sélection, la possibilité de choisir les travailleurs qu'elles désirent conserver.

D'autres travaux nous renseignent sur les conditions les plus couramment exigées des travailleurs pour leur maintien en emploi au-delà de 60 ans (Morita *et al.* 2003 ; Conrad *et al.* 2008 ; JILPT 2007). Parmi les plus fréquemment citées, on trouve : un bon état de santé, de la motivation, une attitude positive à l'égard du travail, un certain niveau de performance ou encore l'acceptation des conditions de travail offertes par l'entreprise.

Les derniers chiffres du ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales de 2010 font apparaître que, parmi les 138 000 entreprises dont le rapport de la situation de l'emploi des seniors a été examiné, 46,2 % d'entre elles (63 871) étaient des « entreprises où tout employé qui le souhaite peut rester en emploi jusqu'à 65 ans et plus » (*kibōsha zen.in ga rokujūgo sai ijō made hatarakeru kigyō* 希望者全員が65歳以上まで働ける企業). Cette situation recouvre aussi bien les entreprises n'ayant pas prévu de retraite obligatoire (2,7 %), que celles l'ayant fixée à un âge égal ou supérieur à 65 ans (12,4 %), ou encore celles qui proposent un système de prolongement de l'emploi à tous ceux qui le souhaitent, sans critère de sélection particulier (31,1 %). Il est intéressant, cependant, de constater qu'il existe une différence importante entre les entreprises en fonction de leur taille. En effet, alors que 48,8 % de celles employant de 31 à 300 salariés (soit 60 398) font partie des « entreprises où tout employé qui le souhaite peut rester en emploi jusqu'à 65 ans et plus », seules 24 % de celles de plus de 301 salariés (soit 3 473) appartiennent à cette catégorie.

---

19. En 2007, seulement 12,1 % des entreprises avaient prévu un âge de départ à la retraite obligatoire à 65 ans, et uniquement 2,1 % avaient supprimé tout système de retrait obligé de l'entreprise.

## Conclusion

Dans cet article, nous avons étudié en quoi l'environnement dans lequel évoluent les travailleurs et les entreprises japonaises se montre particulièrement incitatif au prolongement de l'activité des seniors. Nous avons identifié différents facteurs qui concourent à ce résultat : un vieillissement démographique prononcé, une culture nationale valorisant le vieillissement actif, une politique publique volontariste de promotion de l'emploi des seniors, ainsi qu'une réforme des régimes des pensions publiques. Ces éléments exercent une influence aussi bien sur la décision des travailleurs seniors de poursuivre une activité professionnelle que sur celle des employeurs de les conserver.

Avec l'augmentation rapide de la population des seniors, de plus en plus nombreux à travailler au-delà de 65 ans, le plafonnement, voire la perte de productivité de ces salariés risquent d'être de plus en plus fréquents, en contradiction avec les interprétations de la théorie du capital humain (Becker 1964). La question de l'emploi des seniors et de leurs conditions de travail n'en sera que plus délicate.

Par ailleurs, nous avons passé en revue la diversité des pratiques développées par les entreprises japonaises pour gérer les fins de carrières. À ce sujet, nous avons pu voir que celles-ci parviennent à contenir en partie leur masse salariale, en réduisant à la fois la part fixe et la part variable des rémunérations de leurs salariés seniors. De plus, lorsque des ajustements plus structurels se révèlent nécessaires, les entreprises peuvent chercher à se séparer de leurs travailleurs vieillissants en recourant aux mesures de préretraite maison et aux transferts temporaires ou définitifs. Ce fut notamment le cas durant les périodes de croissance ralentie, au cours desquelles les entreprises y ont eu recours massivement.

Quant au cadre législatif, son évolution dans les années 2000 a mis les entreprises au défi de prolonger l'emploi des travailleurs seniors jusqu'à 65 ans. À ce titre, nous avons noté que la modalité majoritairement retenue a consisté à maintenir l'âge de retraite obligatoire à 60 ans, en réemployant les salariés sur la base d'un nouveau contrat de travail à durée déterminée. Ainsi, est-il justifié d'affirmer que les mesures développées par l'État et les entreprises, qui ont permis de maintenir un fort taux d'emploi des seniors au Japon, l'ont été au prix d'une précarisation de cette main-d'œuvre, réemployée à salaires réduits sur des contrats non permanents. Les travailleurs

en fin de carrière rejoignent alors la masse croissante des travailleurs non-permanents (*hi seishain* 非正社員), qui servent de variable d'ajustement aux entreprises.

Pour autant, les questions liées au maintien au travail des personnes âgées sont loin d'être résolues. Le vieillissement démographique qui continue de s'accroître (en 2030, 25 % de la population japonaise aura plus de 65 ans) et le possible recul de l'âge de la retraite à 68 ou 70 ans, vont changer les termes de la question de l'emploi et de la gestion des seniors. Le recours à une main-d'œuvre de plus en plus âgée va nécessairement poser un grand nombre de problèmes managériaux aux entreprises, en termes de pénibilité des tâches, d'ergonomie des lieux de travail, du rythme de l'activité ou encore des modalités de formation.

Toutefois, au Japon des solutions intéressantes ont été dégagées par des entreprises qualifiées d'« avancées en matière d'emploi et de gestion des seniors » (Martine 2011). Chaque année depuis 1986, une quarantaine d'entreprises se voient récompensées pour leurs bonnes pratiques par le « Concours pour la promotion de l'emploi des seniors » (*Kōreisha koyō kaihatsu kontesuto* 高齢者雇用開発コンテスト). Il s'agit d'entreprises qui ont un recours intense à la main-d'œuvre vieillissante, ce qui les a amenées à développer des trésors d'imagination pour s'adapter aux spécificités de cette catégorie de travailleurs (Martine 2011). L'expérience de ces entreprises mériterait d'être mieux connue et explicitée, afin qu'elle puisse devenir une source d'inspiration tant pour les employeurs japonais que pour ceux des autres pays développés, qui seront à l'avenir de plus en plus confrontés à ce type de problèmes.

## Références bibliographiques

**ANSART Pierre (dir.) 2004**

*Quand la vie s'allonge : France-Japon*, Paris, L'Harmattan.

**ANSART Pierre (dir.) 2007**

*Longévité et politiques publiques : approches comparées France-Japon*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.

**AUBERT Patrick & CRÉPON Bruno 2003**

« La productivité des salariés âgés : une tentative d'estimation », *Revue Économie et Statistiques*, 368 : 95-119.

**BECKER Gary 1964**

*Human Capital: a Theoretical and Empirical Analysis, With Special Reference To Education*, New York, National Bureau of Economic Research.

**BENEDICT Ruth [1946] 1995**

*Le chrysanthème et le sabre*, Paris, Picquier.

**BERNIER Bernard 2009**

*Le Japon au travail*, Montréal, Presses de l'université de Montréal.

**CASEY Bernard 1997**

« Retraite anticipée ou tardive : incitations et désincitations », *Document de travail de l'OCDE pour le projet Horizontal*.

**CONRAD H. et al. 2008**

*Human Resource Management in Ageing Societies*, Grande-Bretagne, Palgrave Macmillan.

**DIMAGGIO P. J. & POWELL W. W. 1983**

« The Iron Cage Revisited: Institutional Isomorphism and Collective Rationality in Organizational Fields », *American Sociological Review*, 48 : 147-160.

**DOURILLE-FEER Evelyne 2002**

« Les défis de l'emploi des travailleurs âgés au Japon », *Retraite et société*, 37 : 65-95.

**DOURILLE-FEER Evelyne 2005**

*L'économie du Japon*, Paris, La Découverte.

**DOURILLE-FEER Evelyne 2007**

« Le vieillissement porteur de dynamique d'innovation au Japon ? », *Centre d'analyse stratégique, Note de veille*, 15.

**ESPING-ANDERSEN G. 1997**

« Hybrid or Unique? The Japanese Welfare State between Europe and America », *Journal of European Social Policy*, 7 (3) : 179- 189.

**ESTIENNE Jean-François 1996**

« Le vieillissement de la population au Japon. Discours et réalité ? », *Ebisu*, 12 : 42-91.

**ESTIENNE Jean-François 1999**

*Réforme et avenir des retraites : les enseignements de l'exemple Japonais*, Paris, La Documentation française.

**GUILLEMARD Anne-Marie 2003**

*L'âge de l'emploi*, Paris, Armand Colin.

**Hello Work 2012**

*Koyō keizoku kyūfu* 雇用継続給付 (Aide pour le prolongement de l'emploi). En ligne : [https://www.hellowork.go.jp/insurance/insurance\\_continue.html](https://www.hellowork.go.jp/insurance/insurance_continue.html), consulté le 25 juin 2012.

**FUJIMOTO Makoto 2008**

« Employment of Older People after the Amendment of the Act Concerning Stabilization of Employment of Older Persons: Current State of Affairs and Challenges », *Japan Labor Review*, 5 (2) : 59-88.

**FUJIMURA Hiroyuki 2000**

« Employment Extension for Workers in their Early 60's at Japanese Firms », *Japan Labour Bulletin*, 39 (4) : 6-10.

**IPSS (National Institute of Population and Social Security Research) 2011**

*Social Security in Japan*, en ligne : <http://www.ipss.go.jp/s-info/e/Jasos2011/ss2011.pdf>

**IPSS 2012**

*Population projection for Japan (January 2012): 2011 to 2060*, en ligne : <http://www.ipss.go.jp/p-info/e/psj2012/PSJ2012.asp>

**JAUSSAUD Jacques 1996**

« Gestion des ressources humaines : l'adaptation des effectifs dans la grande entreprise japonaise », *Ebisu*, 12 : 7-41.

**JAUSSAUD Jacques 2012**

« La GRH au Japon : l'adaptation du modèle par l'articulation renouvelée des pratiques », in ALLOUCHE José (dir.),

*Encyclopédie des ressources humaines*, 3<sup>e</sup> édition, Vuibert.

**JENSEN Michael****& MECKLING William 1976**

« Theory of the Firm: Managerial Behavior, Agency Cost, and Ownership Structure », *Journal of Financial Economic*, 3 (4) : 305-360.

**JILPT (The Japan Institute for Labour Policy and Training [Dokuritsu gyōsei hōjin Rōdō seisaku kenkyū kenshū kikō 独立行政法人 労働政策研究・研修機構] 2007**

« Kōreisha keizoku koyō ni muketa jinji rōmu kanri no genjō to kadai », 高齢者継続雇用に向けた人事労務管理の現状と課題 (Problèmes et état des pratiques de gestion relatives au prolongement de l'emploi des personnes âgées), *JILPT Research Report*, n° 83, Tokyo, JILPT.

**J-SMECA (Japan Small and Medium Enterprise Management Consultants Association) 2003**

*Chūkōreisha no katsuyō to kigyō keiei* 中高齢者の活用と企業経営 (Gestion d'entreprises et recours aux seniors), Rapport de recherche J-SMECA, Tokyo.

**KAJITANI Shinya 2008**

« Does Skill-Development Make Elderly Japanese More Marketable? », *Japan Labor Review*, 5 (2) : 89-112.

**Kōsei rōdōshō 厚生労働省 2011**

Heisei nijūsan nendo no nenkingaku, kokumin nenkin hoken ryōgaku, zaishoku rōrei nenkin no shikyū teishi kijun-gaku nado ni tsuite

平成23年度の年金額、国民年金保険料額、在職老齢年金の支給停止の基準額等について (À propos des montants des pensions de 2011, des montants des primes des pensions nationales, ou encore des critères de suspension du paiement des pensions de vieillesse pour ceux qui restent actifs), en ligne : <http://www.mhlw.go.jp/stf/houdou/2r9852000016qoz.html>

**Kōsei rōdōshō daijin kanbō tōkei jōhōbu** 厚生労働省大臣官房統計情報部 2008

*Koyō kanri chōsa* 雇用管理調査 (Enquête sur la gestion de l'emploi), réalisée par le Bureau d'information et des statistiques du ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales.

**LAZEAR Edward Paul 1979**

« Why is There Mandatory Retirement? », *Journal of Political Economy*, 87 (6) : 1261-1284.

**MARTINE Julien 2011**

*La gestion des travailleurs seniors dans les économies matures. Une étude approfondie des pratiques développées par les entreprises japonaises*, thèse de doctorat, université de Pau et des Pays de l'Adour (sous la direction de Jacques JAUSSAUD).

**MORITA Kazuhisa** 森田一寿,

**KAWAKITA Takashi** 川北喬,

**NAGANO Hitoshi** 永野仁 *et al.* 2003

*Kigyō no kōreika shōshisaku no jittai ni kansuru chōsa kenkyū* 企業の高齢化諸施策の実態に関する調査研究 (Recherche sur l'état des pratiques d'entreprises

destinées à faire face au vieillissement de leurs effectifs), Kōnenreisha koyō kaihatsu kyōkai 高齢者雇用開発協会 (Association pour la promotion de l'emploi des seniors).

**MURANAGA Norio** 村永典生

**MIYAZAKI Toshiyuki** 宮崎利行

**NAKAMURA Ryōji** 中村良二 *et al.* 1997

*Kanrishokusō no koyō kanri shisutemu ni kansuru sōgoteki kenkyū* 管理職層の雇用管理システムに関する総合的研究 (Recherche générale sur les systèmes de gestion de l'emploi des cadres), Nihon rōdō kenkyū kikō 日本労働研究機構 (Centre de recherche japonais sur le Travail), Rapport de recherche n° 94.

**NAKANE Chie 1970**

*Japanese Society*, Tokyo, Charles E. Tuttle.

**NAKATA Yoshifumi**

**& TAKEHIRO Ryōji 2001**

« Joint Accounting System and Human Resource Management by Company Group », *Japan Labor Review*, Special Topic, 40 (10) : 5-11.

**OCDE 2011**

*Pensions at a Glance. Retirement-income systems in OECD and G20 countries*. En ligne : [http://www.dgaep.gov.pt/upload/Rlareas/Pensions\\_at\\_a\\_glance\\_2011.pdf](http://www.dgaep.gov.pt/upload/Rlareas/Pensions_at_a_glance_2011.pdf).

**Sanro Research Institute (Sanrō sōgō kenkyūjo** 産労総合研究所) 2009

« Nisen kyūnen chūkōnensō no shōgū to shukkō tenseki tō no jittai ni kansuru chōsa » 2009年中高年齢の処遇と出向・転籍等の実態に関する調査 (Enquête sur la gestion des seniors en 2009 et sur l'état

des pratiques de transferts temporaires et permanents), octobre.

(Kantō Sociological Society), les 14 et 15 juin, Tokyo, université Meiji.

**SATŌ Atsushi 1999**

« Employment and Treatment of Middle-Aged and Older White-Collar Employees After the Bubble », *Japan Labor Review*, 38 (6) : 5-10.

**SATŌ Hiroki 1996**

« Keeping Employees Employed: *Shukkō* and *Tenseki* Job Transfers – Formation of a Labor Market within Corporate Groups », *Japan Labor Bulletin*, 35 (12) : 5-8.

**SEIKE Atsushi 清家篤 1998**

*Shōgai gen.eki shakai no jōken* 生涯現役社会の条件 (Les conditions d'une société d'actifs à vie), Tokyo, Chūkō shinsho 中公新書.

**SPARROW Paul R. 1986**

« Job Performance Among Older Workers », *Aging International*, 22 : 5-6.

**TAO Masao 田尾雅夫,**

**TAKAGI Hiroto 高木浩人,**

**ISHIDA Masahiro 石田正浩 et al. 2001**

*Kōreisha shūrō no shakai shinrigaku* 高齢者就労の社会心理学 (Psychologie sociale de l'emploi des personnes âgées), Kyōto, Nakanishiya ナカニシヤ.

**WADA Shūichi 和田修一 1997**

« "Oi" no imēji no henyō katei » 「老い」のイメージの変容過程 (Le processus de changement de l'image du "vieillessement"), communication à la 45<sup>e</sup> Kantō shakai gakkai 関東社会学会





Livres *à* lire



## Recensions

---



---

© Jean-Jacques TSCHUDIN,  
*Histoire du théâtre classique japonais*, Toulouse, Anacharsis, coll. « essais », 2011, 506 p.

L'auteur de l'*Histoire du théâtre classique japonais* signe un ouvrage encyclopédique d'une très riche érudition, qui n'en reste pas moins d'une lecture aisée et agréable. L'ouvrage rend compte des dynamiques politiques et stylistiques à l'œuvre à travers l'histoire des différents genres théâtraux des origines à nos jours, soit sur près de quinze siècles. En filigrane de ces parcours, ce sont ainsi les mutations

de la société japonaise au cours du temps qui sont données à voir. Aussi, malgré la fréquence de termes vernaculaires dans le texte, ce livre intéressera-t-il un public large : curieux du théâtre japonais, étudiants, chercheurs ou spécialistes d'autres théâtres.

L'ouvrage se compose de sept parties complétées par 55 pages d'annexes : bibliographie, glossaire des termes techniques, répertoire des ouvrages japonais cités et index des personnages historiques. Il est illustré de nombreuses photographies et de quelques planches. Il associe un découpage chronologique – que délimitent les parties – à un classement thématique à l'intérieur des chapitres.

La première partie fait démarquer l'histoire du théâtre aux mythes fondateurs qui nous sont parvenus notamment dans les chroniques historiques compilées au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Les chants et danses antiques à partir desquels des formes plus théâtralisées se sont développées trouvent leur origine dans les rituels de cour constitués grâce aux apports des fêtes villageoises.

Mais les sources étant trop ténues pour permettre de mesurer leur influence sur le développement du théâtre avant l'arrivée des pratiques continentales, c'est à ces dernières que la deuxième partie est consacrée. Poèmes chantés, spectacles et danses masqués, arts forains venus de Corée et de Chine sont examinés. Indépendamment de la période historique concernée, cette partie intéressera particulièrement les spécialistes des théâtres du monde sinisé, qui y trouveront des pistes de comparaisons historiques et des éléments de réflexion sur les pratiques contemporaines.

La troisième partie, qui expose la naissance et la transformation des différents genres et styles d'arts dramatiques (au sens large, incluant les danses, les récits chantés jusqu'à l'art des conteurs), permet de situer l'arrivée de certains instruments de musique (luth *biwa* 琵琶, *shamisen* 三味線) à la fin de la période Heian. L'importance du rôle de la cour dans

le patronage des artistes, avec la création de centres de formation, est également mise en évidence.

La quatrième partie décrit comment certaines formes se rejoignent et se formalisent progressivement vont donner naissance au *nō* 能 tel que nous le connaissons aujourd'hui. L'auteur retrace le parcours biographique des fondateurs et des premiers théoriciens du *nō*, pour ensuite mettre l'accent sur la dramaturgie et les éléments de scénographie. Enfin, le dernier chapitre de cette quatrième partie est consacré au *kyōgen* 狂言, intermède comique inscrit dans un spectacle de *nō*.

Sur le plan chronologique, les cinquième et sixième parties renvoient aux arts florissants à l'époque d'Edo : le théâtre de poupées (*bunraku* 文楽) et le *kabuki* 歌舞伎. J.-J. Tschudin aborde les caractéristiques du théâtre de poupées avant de détailler l'histoire de la formation de cet art, de ses dramaturges et de leurs styles. Il livre un résumé conséquent d'une vingtaine de pièces majeures qui étaient pour la plupart inaccessibles en français jusqu'alors. La sixième partie, de loin la plus longue, traite du *kabuki*. Après un bref rappel de la formation du genre, l'auteur relate les types de scénarios qui figurent au répertoire ainsi que les types de rôles. Les formes de jeu, les codes et la machinerie sont détaillés.

Enfin, le dernier chapitre décrit la vie au théâtre, permettant au lecteur d'imaginer l'ambiance des spectacles à l'époque d'Edo et ce qu'il en est encore aujourd'hui. Parvenu quasiment au terme de son déroulement historique, l'ouvrage contient une dernière partie qui traite des arts théâtraux classiques aux époques moderne et contemporaine, puis conclut sur la pérennité de ces formes grâce à leur haut degré de stylisation.

L'ouvrage fait ainsi œuvre d'exhaustivité, tout en mettant l'accent sur le *kabuki*, genre dont l'auteur est spécialiste. Pour autant, une attention est accordée à de nombreuses formes méconnues des non-spécialistes, notamment celles qui ont conduit à la formation des « trois piliers » (p. 27, p. 247) du théâtre classique japonais : *nō*, *bunraku* et *kabuki*. L'*Histoire du théâtre classique japonais* s'impose comme un compagnon de recherche qui se consulte, aussi bien dans la linéarité que de façon transversale, à tout moment.

Sylvie BEAUD  
(université de Paris Ouest  
Nanterre – La Défense,  
associée au Laboratoire  
d'ethnologie et de sociologie  
comparative [CNRS])

---

© SAIHANJUNA 賽漢卓娜,  
*Kokusai idō jidai no kokusai kekkon.*  
*Nihon no nōson ni totsuida*  
*Chūgoku josei*  
国際移動時代の国際結婚  
— 日本の農村に嫁いだ中国人女性  
*Intermarriage in the Global*  
*Immigration Era: Chinese Wives*  
*Settling in Rural Japan,*  
Tokyo, Keisō shobō 勁草書房,  
2011, 215 p.

© TAKEDA Satoko 武田里子,  
*Mura no kokusai kekkon saikō.*  
*Kekkon ijū josei to nōson no*  
*shakai hen.yō*  
ムラの国際結婚再考  
— 結婚移住女性と農村の社会変容  
(Nouvelles réflexions sur les  
mariages internationaux  
dans les villages. Migrations de  
mariage et transformations sociales  
des communes rurales),  
Tokyo, Mekong めこん,  
2011, 268 p.

© FAIER Lieba,  
*Intimate Encounters.*  
*Filippina Women and the*  
*Remaking of Rural Japan,* Berkeley,  
University of California Press,  
2008, xv-280 p.

La question des mariages arrangés  
entre femmes asiatiques et hommes  
japonais dans les régions rurales a

fait l'objet de tous premiers travaux de recherche à la fin des années 1980, alors que les expériences de certains villages sont largement relatées par la presse. Ces travaux servent toujours de référence pour comprendre ce qui s'est passé à l'époque, tel l'ouvrage de Shukuya Kyōko 宿谷京子, *Ajia kara kita hanayōme* アジアから来た花嫁 (Épouses venues d'Asie) paru chez Akashi shoten 明石書店 en 1988.

Au cours des deux décennies depuis l'apparition du « phénomène », ces mariages mixtes ont connu une envolée jusqu'à la moitié des années 2000 et ont concerné, concernent encore, avant tout des Chinoises et des Philippines. Vingt ans après, il est aujourd'hui possible de parler de « générations » d'épouses asiatiques, dans le sens où celles qui se marient avec des hommes des campagnes japonaises ne viennent plus des mêmes lieux d'origine, des mêmes milieux sociaux, ni ne suivent les mêmes trajectoires migratoires. Beaucoup sont définitivement installées. En outre, la première génération d'enfants arrive à l'âge adulte. Les trois ouvrages s'interrogent aussi bien sur l'impact à moyen terme de la présence d'un grand nombre d'épouses asiatiques dans un village, que sur les processus de resocialisation en contexte rural.

Les ouvrages présentés ici sont le résultat de terrains approfondis

dans le cadre de thèses de doctorat. Si toutes les auteures questionnent les relations entre la ruralité et la présence des femmes étrangères au sein de la cellule familiale et de la vie intime, les approches choisies diffèrent. Saihanjuna a exclusivement mené des entretiens avec des femmes chinoises vivant dans une même commune du Kansai. Ses travaux cherchent avant tout à mettre en regard les contextes de départ (en Chine) et d'arrivée (au Japon), afin de comprendre les processus de resocialisation en termes de relations hommes-femmes, de rapport au travail et à l'éducation des enfants. Lieba Faier a, quant à elle, fait un travail anthropologique auprès des femmes philippines installées, mariées, parfois divorcées, dans la vallée de la Kiso (département de Nagano). Tout en décrivant la spécificité d'une zone rurale en pleine récession, elle s'intéresse aux points de « rencontres culturelles » (*cultural encounters*) engendrés par la mobilité des femmes philippines et les transformations des rapports de forces, des représentations du désir dans un cadre de marginalité rurale. L'ouvrage de Takeda Satoko, enfin, ne fait pas le choix d'un groupe particulier de femmes, mais se fonde sur la monographie de la commune de Minamiuonuma, dans le département de Niigata. Ses entretiens et ses

enquêtes concernent aussi bien des Chinoises et des Philippines que des Coréennes ou des Thaïlandaises. Le point fort de son travail est d'ailleurs de ne pas traiter du cas de ces épouses étrangères de façon cloisonnée, mais de souligner combien les difficultés, voire les conflits sont les mêmes que ceux auxquels sont confrontées les épouses japonaises, et qu'il peut exister des formes de coopération dans leur volonté de faire évoluer les relations sociales à la campagne.

La question de la visibilité est au cœur des trois études : femmes philippines arrivées comme hôtesse de bar dont la féminité est mise en scène, épouses chinoises ou coréennes dont les autorités locales préfèrent rendre la présence anecdotique ou dont les familles préfèrent effacer la différence. Les auteurs réfléchissent avec des outils différents à la promotion d'une société japonaise pluri-culturelle, même (ou surtout) dans des zones périphériques.

Si, aujourd'hui, la grande majorité des mariages mixtes concernent les zones urbaines, pourquoi tant de travaux sur les zones rurales ? Dans ces régions, la présence étrangère est très souvent uniquement constituée de ces femmes asiatiques (et de travailleurs apprentis qui ne restent jamais longtemps). Ces femmes se retrouvent donc au cœur des questionnements locaux sur le vieillissement, la

dépopulation, le célibat, les transformations de la famille.

Hélène LE BAIL  
(UMIFRE 19 MAEE-CNRS, MFJ)

## Ouvrages reçus

---



---

*Au comité de rédaction d'Ebisu :*

© « Séisme éducatif au Japon », dossier coordonné par Christian GALAN et Claude LÉVI ALVARÈS, *Les Dossiers des sciences de l'éducation, Revue internationale des sciences de l'éducation*, n° 27, 2012, Presses universitaires du Mirail.

© Pierre DUNOYER, *Christianisme et idéologie au Japon. XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2012, 229 p.

*À la bibliothèque de la MFJ :*

© Chantal CHEN-ANDRO, Cécile SAKAI, Shuang Xu (sous la dir.), *Imaginaires de l'exil : dans les littératures contemporaines de Chine et du Japon*, Paris, Éditions Philippe Picquier, 2012.

© *Un goût d'Extrême-Orient. Collection Charles Cartier-Bresson*

[catalogue d'exposition,  
Musée des beaux-arts de Nancy,  
23 juin-29 août 2011],  
Saint-Étienne, IAC éd., 2011,  
p. 128.

© *Journal of the International College  
for Postgraduate Buddhist Studies*,  
vol. XV, « Professor Hubert Durt  
felicitation volume on the occasion  
of his retirement »,  
May, 2011.

© Philippe PELLETIER,  
avec Carine FOURNIER, cartographe,  
Rémi SCOCCIMARRO, collaborateur,  
*Atlas du Japon : après Fukushima,  
une société fragilisée* [nouvelle édition  
augmentée], Paris, Éd. Autrement,  
collection Atlas-monde, 2012, 96 p.

© Fumio SAITO,  
Christophe MARQUET,  
*Ukiyo-e. Les maîtres de l'estampe  
japonaise. Collection du musée Isago  
no Sato, Kawasaki, Japon*, [catalogue  
d'exposition, du 26 mai au 20 juin  
et du 28 juin au 22 juillet 2012],  
Albi, Musée Toulouse-Lautrec, 2012,  
65 p.

© Statistics Bureau,  
Ministry of International Affairs  
and Communications,  
*Statistical Handbook of Japan 2012*,  
Tokyo, Sōmushō tōkei kyoku 総務省  
統計局, 2012.

© Inazō NITOBÉ, *Bushidō : l'âme du  
Japon*, Noisy-sur-École, Budo éd.,  
2010.

© Jun'ichiro TAKACHI (ed.),  
*Immortal Monuments: 16 Modern  
Japanese Poets*, Tokyo, Shichōsha,  
2011, 402 p.

## Le premier débat public de *Seitō* : autour d'*Une Maison de poupée*

Christine LÉVY

『青鞥』の最初の公開討論  
— 『人形の家』をめぐる —

クリスチーヌ・レヴィ

The First Public Debate of *Seitō*:  
Around *A Doll's House*

Christine Lévy

▼ **Mots-clés** : Nora, *Une Maison de poupée* d'Ibsen, la « femme nouvelle », amour, émancipation de la femme, *Seitō*, Hiratsuka Raichō.

**L'auteur** : Christine Lévy, maîtresse de conférences à l'université de Bordeaux 3, est actuellement chercheuse détachée à la Maison franco-japonaise de Tokyo (UMIFRE 19 MAEE-CNRS) où elle mène des recherches sur l'histoire des idées politiques depuis Meiji, du féminisme et sur les *gender studies* au Japon.

**Résumé** : En janvier 1912, la revue *Seitō*, fondée uniquement par des femmes, consacrait un numéro spécial à *Une Maison*

*de poupée* d'Ibsen. C'était la première fois que les femmes elles-mêmes s'emparaient de la question. Celles-ci se proposaient de s'approprier un « modèle » qu'elles allaient interpréter à leur façon et non selon les préceptes officiels. L'émancipation de la femme, la valorisation personnelle de la femme au sein du couple, l'établissement d'un nouveau modèle de mariage – le mariage d'amour – constituèrent les préoccupations centrales des membres de *Seitō*. Toutefois Hiratsuka Raichō, l'initiatrice de la revue, fit preuve d'originalité par sa conception de la personnalité intérieure qui dépendait moins de l'expérience amoureuse que de la concentration spirituelle ou religieuse.

### ◆ キーワード

ノラ、人形の家、「新しい女」、  
恋愛、女性解放、青鞥、平塚らいてう

### 著者

クリスチヌ・レヴィは現在、日仏会館・フランス国立日本研究センターで研究員として日本の近現代政治思想史、フェミニズム、ジェンダー研究を続けている。初期社会主義、自由民権運動、『青鞥』などについて様々な翻訳も出版している。

### 要旨

女性のみによって創刊された『青鞥』は、1912年1月イブセンの『人形の家』のノラ

についての特集号を出版した。ノラ、そして「新しい女」が当時の日本人にとって未知の存在ではなかったとしても、初めて女性たちが自ら討論を促し、リードしたというのは画期的なことであった。

彼女らは権威ある男性および女性教育者の指針に頼らず、自分たちで新しい「モデル」を作りだし我がものにしようとしていた。女性解放や、恋愛結婚という新しい結婚の形によって女性の価値を向上させることなどが主に青鞥社の社員の関心を呼んでいる。

しかし『青鞥』の創始者、平塚らいてうは、内的人格を恋愛経験や恋愛結婚を通してよりも、精神あるいは宗教的集中によって得られると考えた。

### ◆ Keywords:

Nora, Ibsen's *A Doll's House*, the New Woman, Love, Emancipation of women, *Seitō*, Hiratsuka Raichō.

**The Author:** Christine Lévy, Senior Lecturer at the University of Bordeaux 3, is currently assigned to the French Research Institute on Japan in Tokyo (UMIFRE 19 MAEE-CNRS) where she undertakes her research on the history of political ideas since Meiji, Feminism and on Gender Studies in Japan.

**Abstract:** In January 1912, the magazine *Seitō*, founded only by women, dedicated a special issue to Ibsen's *A*

*Doll's House*. It was the first time that Japanese women had dealt with this question themselves. These women set out to take a new model on board, to then interpret it in their own way and not according to the precepts of the male or female educators recognized in their official positions. The emancipation of women, the personal promotion of the woman in the couple, a new model of marriage – a marriage of love – were the main concern of the members of *Seitō*. However, Hiratsuka was truly original in her conception of women's inner personalities, which depends less on the love affair than the concentration on their religious or spiritual side.

Nora, *Seitō*, *Xīn Qīngnián*

NIIMURA Yōko

ノラ・『青鞥』・『新青年』

新村容子

Nora, *Seitō*, *Xīn Qīngnián*

NIIMURA Yōko

▼ **Mots-clés** : Ibsen, Nora, *Seitō*, *Xīn Qīngnián*, Hu Shi, Lu Xun, « Groupes solidaires de travail et d'étude » (*gōngdú huìzhù tuán*), épouses traditionnelles, émancipation de la femme.

**L'auteur** : Née en 1949, Niimura Yōko a étudié l'histoire moderne de la Chine. Après avoir travaillé dans différentes universités, elle obtient un poste de chercheuse en 1991. Elle est actuellement professeure à l'université d'Okayama, département des sciences humaines et sociales. Ses recherches actuelles portent sur une relecture des guerres de l'opium du XIX<sup>e</sup> siècle.

**Résumé** : La réception d'*Une Maison de poupée* d'Ibsen en Chine et au Japon offre

similitudes et contrastes. Des femmes au Japon, membres de *Seitō*, fondée en 1911, consacrèrent un numéro spécial à Nora pour y revendiquer des rapports plus égalitaires avec les hommes, contre le système patriarcal. En Chine, les fondateurs de la revue *Xīn Qīngnián* en 1915, applaudirent Nora comme le symbole de l'émancipation vis-à-vis du mariage traditionnel. Les Japonaises eurent du mal à se faire entendre, essayant critiques et moqueries de la presse. Les hommes en Chine, intellectuels, utilisèrent ces nouvelles idées pour divorcer de leurs femmes à qui ils reprochaient les pieds bandés et leur manque d'instruction. En Chine comme au Japon, la réception des idées nouvelles dépendit des disparités existantes entre hommes et femmes.

### ▼ キーワード

『青鞜』ノラ特集号、『新青年』イブセン特集号、ノラがる女、「工讀互助団」

### 著者

1949年生まれ。1970年代、東京大学大学院において中国近代史を専攻。主婦兼非常勤講師の時代を経て、1991年より研究職に就く。現在は岡山大学社会文化科学研究科教授。アヘン戦争の再検討を進めている。

### 要旨

本稿は、20世紀初頭の日本と中国において、イブセン『人形の家』の主人公ノラがどのように受容されたかを比較考察するものであ

る。日本の女性たちは、1911年に創刊した『青鞜』においてノラを特集し、男性との関係性を、家父長的支配から対等・平等なものに変革することを訴えた。中国の男性たちは、1915年に雑誌『新青年』を創刊し、ノラに託して、旧い家族観・婚姻観からの脱出を訴えた。日本では女性たちの訴えは男性知識人やメディアから揶揄と嘲笑を浴び、パートナー男性からも理解を得られなかった。中国では新しい家族観・婚姻観に浴した知識人男性は、しばしばその新しい思想を、旧式女性（教育を受けていない纏足をしている女性）との離婚を正当化することに利用した。新思潮の受容は、日本でも中国でも、女性と男性との意識の差の拡大につながったのである。

▼ **Keywords:** Ibsen, Nora, *Seitō*, Japanese Nora, *Xin Qingnian*, Hu Shi, Lu Xun, United Work and Study Groups (*gōngdú hùzhù tuán*), Traditional wife, Women's emancipation.

**The Author:** Niimura Yōko, born in 1949. In the 1970s, at Graduate School of Humanities, Tokyo University, specially studied the Modern History of China. After spending time being housewife and part time lecturer, she obtained the researching job in the university. Now, professor at the Graduate School of Humanities and Social Sciences at Okayama University. Present subject of research is Re-examination of the First Opium War.

**Abstract:** At the beginning of the 20<sup>th</sup> Century, Ibsen plays had been very popu-

lar, both in Japan and in China. Nora, the heroin of *A Doll's House*, had widely influenced young intellectuals in both societies. In Japan, young intellectual women published the magazine *Seitō* in 1911, applauded Nora's leaving home as the liberation of woman from the autocracy of men. In China, young intellectual men published the magazine *Xin Qingnian*, in 1915, and had also applauded Nora as the liberation of the men from the old idea of marriage. In Japan, the majority of men and the mass media scorned the members of *Seitō* as disrupting the traditional family. In China, the young intellectual men accepting the new idea of free love divorced their old-fashioned wives who bound their feet and lacked education. Both in Japan and in China, there was a great disparity between women and men in the reception of new ideas.

Le débat dans *Seitō* sur la femme nouvelle,  
*atarashii onna*

Marion SAUCIER

『青鞜』における「新しい女」に関する論争

マリオン・ソシエ

The Debate in *Seitō* on New Women, *Atarashii Onna*

Marion SAUCIER

▼ **Mots-clés** : Femmes, féminisme, femme nouvelle, *Seitō*, époque Taishō.

**L'auteure** : Après des travaux sur la pensée de Fukuzawa Yukichi (1835-1901), Marion Saucier (CEJ, INALCO) travaille actuellement sur la famille et la place des femmes dans la société japonaise moderne.

**Résumé** : Dans les années 1910, l'expression *atarashii onna*, femmes nouvelles, se répand au Japon à travers la presse, après avoir vu le jour aux États-Unis (*New Women*). Assez vite, elle prend une connotation péjorative et désigne plus parti-

culièrement les femmes qui s'expriment à travers la revue *Seitō*. Les responsables vont alors consacrer deux numéros de la revue à un débat sur cette expression et tenter de donner une définition de la femme nouvelle.

Nous montrons dans notre étude combien cet ensemble d'articles est révélateur de la diversité et de la liberté des voix qui s'expriment dans les pages de *Seitō*, en même temps qu'il affiche leur objectif commun. Nous mettons également en lumière la profondeur de certaines des analyses qui y sont faites de la question de la libération de la femme, ainsi que l'actualité, encore de nos jours, de ce débat.

### ▼ キーワード

女性、フェミニズム、新しい女、  
青鞥、大正時代

### 著者

福沢諭吉に関する研究を経て、マリオン・ソシエは現在、日本の近代社会における家族と女性の位置について研究を続けている。

### 要旨

アメリカで生まれた New Woman という表

現は 1910 年代に日本で「新しい女」と訳され新聞をとおして普及したが、すぐに侮蔑的な意味で用いられるようになり、もっぱら『青鞥』に寄稿する女性たちを指すようになった。これを受けて『青鞥』は 2 号連続で論争を展開し、「新しい女」の定義を試みた。

本稿では『青鞥』に掲載された論文の多様性と自由な精神、そして共通点を示すとともに、女性解放に関する分析の深さを指摘し、この論争が現代においても有意義であることを明らかにする。

▼ **Keywords:** Women, Feminism, New Woman, *Seitō*, Taishō era.

**The Author:** After studying Fukuzawa Yukichi's (1835-1901) thought, Marion Saucier (CEJ, INALCO) is now working on family patterns and the place of women in modern Japanese society.

**Abstract:** During the 1910's, the expression *atarashii onna*, New Women, spread into Japan through newspapers, coming from the United States. Rapidly

it tended to take a negative meaning and referred to the women expressing themselves through the magazine *Seitō*. The publishers of *Seitō* decided then to open a debate in two issues and try to define the New Women. In this paper, the author shows how these articles reveal the plurality and liberty of the voices that are expressed in *Seitō*, as well as their common concern. The author also brings to light the depth of some of the analyses made concerning women's liberation, and the acuity of this debate nowadays.

## Quand les femmes parlent d'amour... : le discours sur l'amour dans *Seitō*

ŌTA Tomomi

女が恋愛を語る時 — 『青鞥』における恋愛の言説 —

太田知美

When Women Talk About Love...:  
the Discourse on Love in *Seitō*

ŌTA Tomomi

✎ **Mots-clés** : amour, soi,  
Taishō, Ellen Key, Nishizaki (Ikuta)  
Hanayo, Ueno Yō.

**L'auteur** : ŌTA Tomomi est maître de conférences à l'université de Toulouse II-Le Mirail. Ses recherches portent sur la sociologie de la littérature, l'orientalisme et l'occidentalisme dans le domaine littéraire, ainsi que sur l'écriture féminine dans le Japon moderne (1868-1945).

**Résumé** : Dans les textes non fictionnels sur l'amour, la sexualité et le mariage publiés dans la revue *Seitō* par Nishizaki (Ikuta) Hanayo, Okada Yuki, Yamada

Waka et Harada Satsuki, l'amour est analysé en tant qu'élément essentiel pour le développement du soi et de l'*ego*, dans une perspective d'accord de l'âme et du corps. Ce discours est inspiré des écrits de la féministe suédoise Ellen Key (1849-1926), traduits et publiés par Hiratsuka Raichō dans cette revue, et correspond largement aux traits distinctifs du discours sur l'amour de l'ère Taishō, caractérisé par la croyance en la suprématie de l'amour et du mariage d'amour. L'article d'Ueno Yō, par contre, propose un point de vue original sur le mariage et sur l'accord entre amour spirituel et sexuel.

### キーワード

恋愛、自己、大正、エレン・ケイ、  
西崎（生田）花世、上野葉

### 著者

トゥールーズ・ル・ミライユ第二大学准教授。  
近代日本（1868-1945）における文学の社会学、オリエンタリズムとオクシデンタリズム、女性表現について主に研究している。

### 要旨

西崎（生田）花世、岡田ゆき、山田わか、原

田阜月が『青鞥』に発表した恋愛、性、結婚に関する小説以外の文章において、恋愛は自己発展のための本質的な要素であるとされ、また霊肉一致の考えに結び付けて論じられた。これは平塚らいてうに翻訳され『青鞥』に掲載された、スウェーデンのフェミニスト思想家エレン・ケイの著作に影響をうけたものであり、また同時に、恋愛至上主義や恋愛結婚を礼賛した大正時代の恋愛言説に対応するものである。しかし上野葉の論文は、精神的恋愛と性欲の一致や結婚に関して独創的な観点を示しており興味深い。

### Keywords:

Love, Self, Taishō, Ellen Key,  
Nishizaki (Ikuta) Hanayo, Ueno Yō.

**The Author:** ŌTA Tomomi is Associate Professor at the University of Toulouse II-Le Mirail, in France. Her research interests include: sociology of literature, Orientalism and Occidentalism in literature, as well as women's writing in modern Japan (1868-1945).

**Abstract:** In the non-fictional writings of Nishizaki (Ikuta) Hanayo, Okada Yuki, Yamada Waka and Harada Satsuki

published in the magazine *Seitō*, love is analyzed as an essential element for self-development, and in relation to the idea of unification of spirit and flesh. This discourse is in fact influenced by the writings of Swedish feminist Ellen Key (1849-1926), translated and published by Hiratsuka Raichō in this magazine. It corresponds to a large extent to the characteristics of the discourse on love of the Taishō era, such as belief in supremacy of love and in marriage for love. The article of Ueno Yō however shows an original point of view on marriage and on the fusion of spiritual and sexual love.

**Turbulences génériques du roman  
au sein de la revue *Seitō* :  
partage de la norme de l'écriture de soi**

**ODAIRA Maiko**

『青鞆』における小説ジャンルの揺らぎ  
— 自分について書くという規範の分有 —

小平麻衣子

Shifts in the Genre of the Novel in *Seitō* Magazine:  
Partial Ownership of Norms in Writing About Oneself

ODAIRA Maiko

▼ **Mots-clés** : *Seitō*, les Bas-bleus, questions féminines, factuel, narration à la troisième personne, attitude face à l'écriture.

**L'auteur** : Odaïra Maiko est professeur de littérature moderne à l'université Nihon. Elle s'intéresse à la production féminine dans les revues littéraires et aux relations entre théâtre et littérature. Elle est l'auteur d'*Onna ga onna o enjiru: bungaku, yokubō, shōhi* (La femme dans le rôle de la femme : littérature, désir et consommation), Shin.yōsha, 2008.

**Résumé** : L'article analyse la transformation du genre des nouvelles publiées dans *Seitō*.

Le passage de la troisième personne à la première personne permet de relater les expériences personnelles des auteures afin de mettre en avant la question féminine. Néanmoins, à partir de la cinquième année, les auteures optent pour des noms de plume et nombre de personnages sont désignés par des initiales. Les auteures voulaient ainsi éviter les critiques acerbes d'une société conservatrice en dissimulant leur nom. Mais, bientôt le « je » de la narration fut distingué de l'auteure en personne. L'objectif de départ – exprimer le contenu de revendications féminines – évolua vers un désir de représenter l'attitude face à l'écriture, déplaçant la quête de vérité du contenu vers celle de l'attitude face à l'écriture.

### ▼ キーワード

『青鞜』、婦人問題、事実性、  
三人称小説、書く態度

### 著者

日本大学文学学部教授。専門は日本近代文学。文学雑誌における女性の投稿や、演劇と文学の関係性に関心がある。著書に『女が女を演じる——文学・欲望・消費』（新曜社、2008年）。

### 要旨

『青鞜』における小説ジャンルの揺れを検証

した。初期には小説は三人称であったが、書き手自身の体験が一人称で書かれたものが次第に増加した。それらは、事実性が強調され、女性の問題を社会に主張する助けになった。創刊5年目以降は、ペンネームの使用や、作中人物のイニシャル表記が現れ、作中の「私」と作者を切り離す額縁小説や、三人称小説も増加する。これは、旧弊な世間からのバッシング回避のためであった。だが形式の変化は、女性の問題を主張すること自体への距離感も招いた。従って、小説を書く目的は、主張することやその内容の伝達ではなく、書き続ける真摯な態度のアピールに変化した。

▼ **Keywords:** *Seitō* [*Bluestockings*],  
Women's Issues, Factuality,  
Third-Person narrative, Act of writing

**The Author:** Odaira Maiko is professor of modern Japanese literature at Nihon University. She is interested in women's submissions to literary magazines, and the relationship between drama and literature. She is the author of *Onna ga Onna o Enjiru: Bungaku, Yokubō, Shōbi* (Woman Performs Woman: Literature, Desire, Consumption), Shin.yōsha, 2008.

**Abstract:** This paper examines shifts in the genre of the novel within the magazine *Seitō*. In *Seitō*, authors' personal ex-

periences were written in the first person, thus highlighting factuality and bringing an emphasis on women's issues to society. However, from the fifth year of publication, pen names and initials for characters' names began to be used, and third person narratives or framed narratives that separated the "I" of the narrative from the author began to increase. These strategies were used to avoid bashing from conservative society. However, these formal changes also led to a sense of distance from women's issues. The aims of novel writing thus shifted from emphasizing women's issues or content, to displaying a sincere attitude in the act of writing.

La chasteté, d'un devoir vers un droit,  
au prisme du débat (1914-1916)  
autour de *Seitō*

Isabelle KONUMA

貞操義務から貞操権へ

——『青鞥』における論争（1914-1916年）をめぐって

小沼イザベル

Chastity, From a Duty to a Right,  
Through the Debate (1914-1916) About *Seitō*

Isabelle KONUMA

🔍 **Mots-clés :**

féminisme, *Seitō*, chasteté,  
égalité des sexes, justice.

**L'auteur :** Maître de conférences à l'INALCO (Institut national des langues et civilisations orientales), membre titulaire du CEJ (Centre d'études japonaises). Ses recherches portent sur le droit et la société modernes et contemporains du Japon, pour l'essentiel sur le statut de la femme, les transformations de la famille et l'évolution démographique.

**Résumé :** En septembre 1914, la publication de l'article d'Ikuta Hanayo, « Manger et rester chaste », dans *Hankyō* (Réso-

nance), marqua le début d'un débat qui dura près de deux ans. L'auteure y déclarant avoir renoncé à sa virginité pour subvenir aux besoins de sa famille, l'article suscita une réaction virulente parmi les femmes de *Seitō* dans un premier temps, réaction qui se propagea très vite au-delà de ce cercle fermé, pour ouvrir un débat sur la valeur de la chasteté, chez la femme comme chez l'homme. Le présent article tentera d'aider à comprendre le contexte juridique et social dans lequel un tel débat put naître précocement, notamment en se concentrant sur les trois points suivants qui constituent son noyau : la définition de la chasteté, la valeur de la virginité et l'inégalité sexuelle face à la chasteté.

### ▼ キーワード

フェミニズム、青鞥、貞操、男女平等、司法

### 著者

フランス国立東洋言語文化大学准教授、日本研究センター所属。近現代日本の社会と法との関係、とりわけ女性の地位、家族の変遷、人口問題を中心に研究している。

### 要旨

『反響』9月号に掲載された生田花世の論文

「食えることと貞操と」を端緒とした貞操論争が1914年から二年間にわたり繰り広げられた。同論文は、家族が生きるために処女を失ったことを告白することで、青鞥の女性を中心に、さらに外部の男性を巻き込み、女性のみならず男性の貞操観をも争点とした論争へと発展していく。本稿では、主な論点となっている貞操の定義、処女性の価値、貞操における性的不平等の三点を通し、このような先行的な論争が生まれた社会的・法的な背景を考えていきたい。

▼ **Keywords:** Feminism, *Seitō*, Chastity, Sex equality, Justice.

**The Author:** Isabelle Konuma is Associate Professor at INALCO and Research Fellow with the CEJ. Her research in the field of modern and contemporary law and society in Japan mainly focus on the status of women, the family transformation and the demographic evolution.

**Abstract:** In September 1914, the publication of Ikuta Hanayo's article "Eating and Keeping Chaste", in *Hankyō* (Resonance), started the debate which lasted

about two years. As the author declared having given up her virginity to feed her family, the article first provoked a hostile reaction from the women of the *Seitō* Society, then that reaction quickly spread beyond that private circle and lead to a debate on the value of chastity, among women as well as men.

This article will try to clarify the social and judicial context in which such a debate had first arisen, especially by focusing on the three following aspects that are at its core: the definition of chastity, the value of virginity and sexual inequality in chastity.

## L'emploi des seniors au Japon : un état des lieux du contexte et des pratiques Julien MARTINE

---

日本における高年齢者雇用——その現状と対策について—— ジュリアン・マルティエヌ

---

The Employment of Older Workers in Japan:  
an Overview of the Context and Practices

Julien MARTINE

---

### ✦ Mots-clés :

Emploi des travailleurs seniors,  
entreprises japonaises, GRH.

### L'auteur :

Julien Martine est maître de conférences à l'université Paris Diderot-Paris 7. Il assure des enseignements en langue et civilisation japonaises ainsi qu'en gestion. Ses recherches portent sur la gestion des ressources humaines, l'emploi des travailleurs seniors et le management des entreprises japonaises.

### Résumé :

Le vieillissement démographique que connaissent les économies matures pose

avec acuité la question de l'emploi des seniors. Au Japon, où le déséquilibre des systèmes de pension publique ne cesse de s'accroître, la question du maintien en activité de cette catégorie de travailleurs apparaît comme un défi majeur, tant pour l'État que pour les entreprises. La première partie de l'article insiste sur le caractère incitatif de l'environnement japonais, au regard de la question de l'emploi des seniors. Nous y étudions l'influence du contexte socioculturel, du cadre légal du travail, et du système de protection sociale sur le prolongement de la vie professionnelle. La seconde partie présente les pratiques développées par les entreprises japonaises pour gérer les fins de carrières.

### キーワード

高齢者雇用、日本企業、人事管理

### 著者

ジュリアン・マルティエヌはパリ第7デイドロ大学の準教授である。同じ大学において、日本語、日本文化、経営学を教えている。専門分野は人事管理、高齢者雇用、日本企業の経営管理である。

### 要旨

先進国が抱えている高齢化は高齢者雇用問題を引き起こしている。年金制度のバランスが崩れつつある日本において、高齢者雇用問題は、政府及び企業にとって大きな課題となっている。この記事の第一章では、高齢者の雇用を積極的に推進している雇用環境について触れている。特に日本の社会環境、労働法、社会福祉制度が高齢者雇用に与えている影響について言及している。第二章では、日本企業が行っている高齢者雇用対策について述べている。

### Keywords:

Employment of older workers, Japanese companies, HRM.

### The Author:

Julien Martine is Associate Professor at University Paris Diderot-Paris 7. He teaches Japanese language and culture as well as management. His research focuses on human resource management, employment of older workers and the management of Japanese companies.

### Abstract:

The population aging experienced by mature economies raises the question of the

employment of seniors. In Japan, where the financial imbalance of public pension systems continues to increase, the question of the preservation of this category of employees in activity is a major challenge for both the government and businesses. The first part of the article focuses on the incentive effect of the Japanese environment with regard to the issue of employment of seniors. The author studies the influence of socio-cultural context, legal framework of labor and social protection system on the extension of working life. The second part presents the practices developed by Japanese companies for the purpose of managing late careers.

# Bulletin d'abonnement à *Ebisu*

NOM Prénom\* : .....

Organisme : .....

Adresse de livraison\* : .....

.....

Adresse de facturation (si nécessaire) : .....

.....

Tél. : ..... Fax : .....

Mail\* : .....

(\* mentions indispensables)

Je désire m'abonner à *Ebisu*, au prix de 6 000 yens au Japon ou de 50 euros en France et tout autre pays (frais d'envoi compris), pour l'année : .....

Je souhaite payer par (*cochez la case correspondante*) :

chèque (en euros)

virement bancaire (en euros/en yens)

Fait à : ..... le .....

Signature :

Pour commander *Ebisu* au numéro ou pour tout autre renseignement, veuillez consulter le site internet ou envoyer un mail au secrétariat de rédaction.

*Prière de bien vouloir renvoyer ce bulletin au secrétariat de la revue, par voie postale, fax ou e-mail :*

Revue *Ebisu*, Bureau français  
de la Maison franco-japonaise,  
3-9-25, Ebisu, Shibuya-ku,  
150-0013 Tokyo, Japon.

◎ Tél : + 81 (0)3 5421 7641  
◎ Fax : + 81 (0)3 5421 7651  
◎ E-mail : [ebisu@mfj.gr.jp](mailto:ebisu@mfj.gr.jp)  
◎ [www.mfj.gr.jp/publications/ebisu/](http://www.mfj.gr.jp/publications/ebisu/)



*Institut National des Langues et Civilisations Orientales  
Centre d'Etudes Japonaises*

# Cipango

Cahiers d'études japonaises

***Arts du spectacle, arts de la scène***

Éditorial

Le kabuki s'aventure sur les scènes occidentales : Tsutsui Tokujirô  
*Jean-Jacques Tschudin*

Le *rakugo* et Henry Black  
*Ian McArthur*

La question de la mixité dans le théâtre Takarazuka : Les hommes de l'ombre  
*Claude Michel-Lesne*

Le *Gagaku*, musique de l'empire : Tanabe Hisao et le patrimoine musical  
*Suzuki Seiko*

Du Théâtre nô dans la Corée colonisée : un art de la scène de l'état japonais  
*Sô Jonwano, traduit par Pascal Griolet*

***Récits de vie***

Le *Taishû engeki* ou les joies et les peines des troupes théâtrales familiales  
*Takei Tomoko, traduit par Pascal Griolet*

***Traductions***

Écrits sur le théâtre : Higashi Yutaka et Yû Miri  
*Traduit par Takemoto Toshio*

La révolution chez Fukuzawa de la notion de *jitsugaku*  
*Traduit et présenté par Isabelle Lefebvre*

***Notes de lecture***

***Mémoires et thèses***

***Numéro 18/1 – Année 2011***

*Cipango – Cahiers d'études japonaises*  
est désormais en ligne

<http://cipango.revues.org/>

Feature

## Birth of a Feminist Magazine in Japan: *Seitō* (1911-1916)

Coordinated by Christine LÉVY

---

**Introduction** Feminism and Gender in Japan | **Christine LÉVY** – The First Public Debate of *Seitō*: Around *A Doll's House* | **NIIMURA Yōko** – Nora, *Seitō*, *Xin Qingnian* | **Marion SAUCIER** – The Debate in *Seitō* on New Women, *Atarashii Onna* | **ŌTA Tomomi** – When Women Talk About Love...: the Discourse on Love in *Seitō* | **ODAIRA Maiko** – Shifts in the Genre of the Novel in *Seitō* Magazine: Partial Ownership of Norms in Writing About Oneself | **Isabelle KONUMA** – Chastity, From a Duty to a Right, Through the Debate (1914-1916) About *Seitō*

---

**Varia** | **Julien MARTINE** – The Employment of Older Workers in Japan: an Overview of the Context and Practices

---

Book review

---

Abstracts

---

48

autumn-winter  
2012

Maison franco-japonaise

ISSN : 1340-3656